VIE ET ŒUVRES

De l'Admirable Docteur Mystique le Bienheureux Père

SAINT JEAN DE LA CROIX

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ
ET COOPÉRATEUR DE LA SÉRAPHIQUE MÈRE SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS
DANS LA FONDATION DE LA RÉFORME
DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

TRADUCTION NOUVELLE
FAITE SUR L'ÉDITION DE SÉVILLE DE 1702
PUBLIÉE
Par les soins des CARMÉLITES DE PARIS

PRÉFACE

Par le T. R. Père CHOCARNE
PROVINCIAL DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

ÉDITION ORNÉE DE TROIS GRAVURES SUR ACIER

TOME II

LA MONTÉE DU CARMEL



TROISIÈME ÉDITION

A. J. Simard
2.10.1900

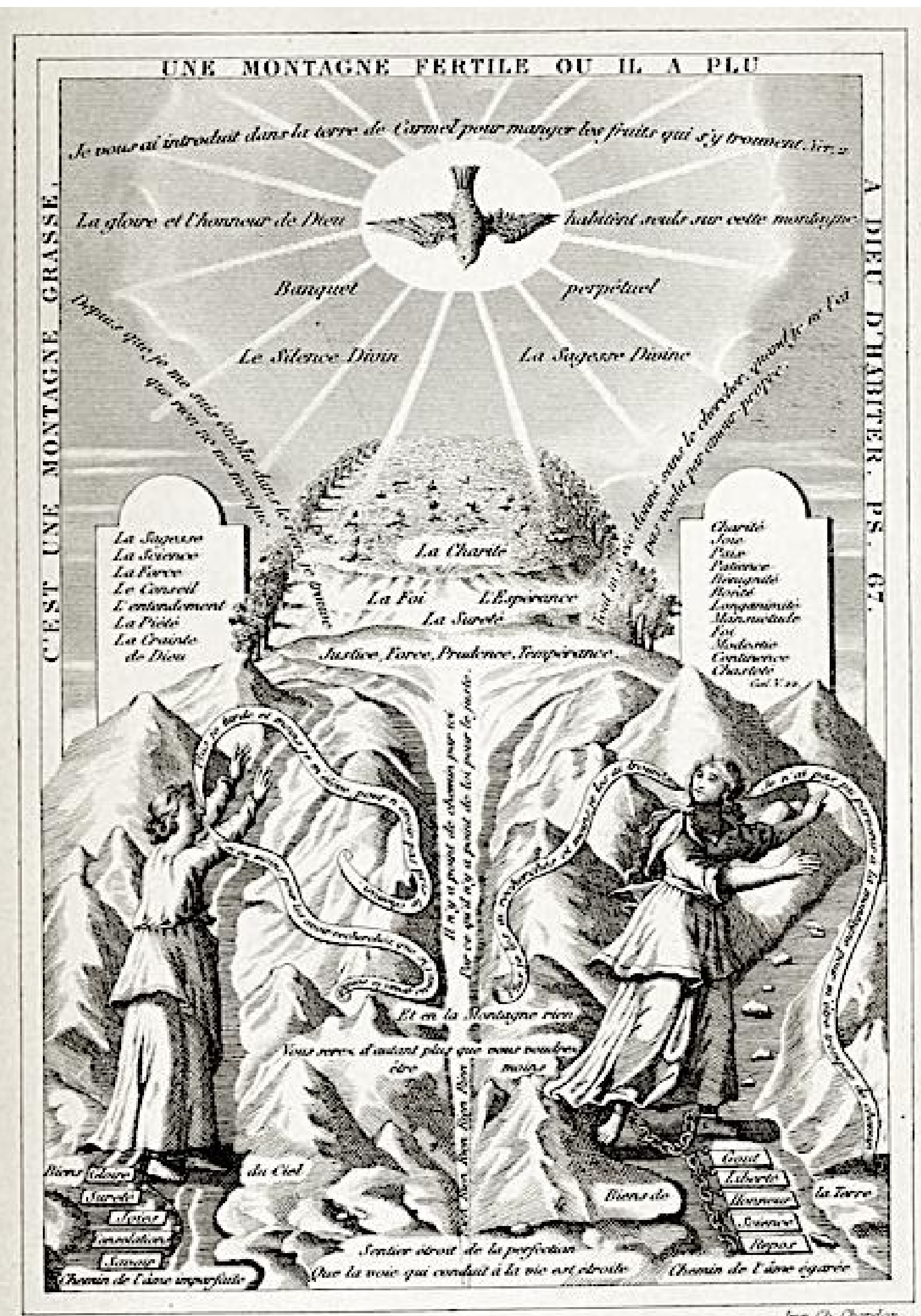
LIBRAIRIE RELIGIEUSE H. OUDIN

PARIS
10, RUE DE MÉZIÈRES, 10

POITIERS
4, RUE DE L'ÉPERON, 4

1893

Table des matières



UNE MONTAGNE FERTILE OU IL A PLU
C'EST UNE MONTAGNE GRASSE.
A DIEU D'HABITER. PS. 67.
Je vous ai introduit dans la terre de Carmel pour manger les fruits qui s'y trouvent. Jer. 2.
La gloire et l'honneur de Dieu
habitent seuls sur cette montagne
Banquet
perpétuel
Le Silence Divin
La Sagesse Divine
La Sagesse
La Science
La Force
Le Conseil
L'entendement
La Piété
La Crainte
de Dieu
Charité
Joie
Paix
Patience
Bénignité
Bonté
Longanimité
Mansuétude
Foi
Modestie
Continence
Chasteté
Gal. V. 22.
La Charité
La Foi
L'Espérance
La Sureté
Justice, Force, Prudence, Tempérance.
Il n'y a point de chemin par ici
Car ce qu'il n'y a point de loi pour le juste
Et en la Montagne rien
Vous serez d'autant plus que vous voudrez
être
moins
Biens
Gloire
Sureté
Joie
Consolation
Savoir
du Ciel
Chemin de l'âme imparfaite
Sentier étroit de la perfection
Que la voie qui conduit à la vie est étroite
Biens de
la Terre
Gout
Liberté
Honneur
Science
Repos
Chemin de l'âme égarée
Imp. Ch. Chardon.

VIE ET OEUVRES
DE L'ADMIRABLE DOCTEUR MYSTIQUE
LE BIENHEUREUX PÈRE
SAINT JEAN DE LA CROIX
PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ

ET COOPÉRATEUR DE LA SÉRAPHIQUE MÈRE SAINTE
THÉRÈSE DE JÉSUS
DANS LA FONDATION DE LA RÉFORME
DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

TRADUCTION NOUVELLE
FAITE SUR L'ÉDITION DE SÉVILLE DE 1702
PUBLIÉE
Par les soins des CARMÉLITES DE PARIS

PRÉFACE
Par le T. R. Père CHOCARNE
PROVINCIAL DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS
ÉDITION ORNÉE DE TROIS [?] GRAVURES SUR ACIER

TOME II

LA NUIT OBSCURE DE L'AME

TROISIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE RELIGIEUSE H. OUDIN
PARIS 10, BUE DE MÉZIÈBES
POITIERS 4, RUE DE L'ÉPERON
1893

LA NUIT OBSCURE DE L'AME

EXPLICATION DES STROPHES QUI FONT CONNAITRE LA VOIE DE LA PARFAITE UNION DAMOUR AVEC DIEU, AUTANT QU'ELLE EST POSSIBLE ICI-BAS ; PROPRIÉTÉS ADMIRABLES DE L'AME ARRIVEE A CET ÉTAT.

EXPOSITION DU SUJET

pg235

Ce livre s'ouvre par l'ensemble des strophes qui sont à expliquer : chacune d'elles est ensuite répétée séparément, avant l'explication qu'on en donne. Il en est de même de chaque vers qui est exposé à part et répété en tête de l'exposition. Dans les deux premières strophes, on fait voir les effets de la double purification de la partie sensitive, et de la partie spirituelle de l'homme. Dans les six autres, on expose les différents fruits merveilleux, que produisent dans l'âme l'illumination spirituelle et l'union d'amour avec Dieu.

CANTIQUE DE L’AME.

I.

Pendant une nuit obscure,
Embrasée d'un amour plein d’anxiété,
Oh ! l’heureuse fortune !
Je sortis sans être aperçue,
Alors que ma demeure était pacifiée.

II.

Pleine d'assurance dans les ténèbres,
Je sortis déguisée, par un escalier secret
Oh ! l'heureuse fortune !
Dans l'obscurité et en cachette,
Alors que ma demeure était pacifiée.

III.

A la faveur de cette heureuse nuit.
Personne ne me voyait,
Et moi je ne regardais rien.
Je n'avais ni guide ni lumière,
Excepté celle qui brillait dans mon cœur.

IV.

Cette lumière me guidait,
Plus sûrement que celle du midi
Au terme où m'attendait
Celui qui me connaît parfaitement ;
Personne ne paraissait en ce lieu.

V.

O nuit qui m'as conduite !.
O nuit plus aimable que l'aurore!
O nuit qui as si étroitement uni
Le Bien-Aimé avec sa bien-aimée,
Qui as livré à son amant l'amante transfor
[mée en lui.

VI.

Sur mon sein couvert de fleurs,
Dont nul autre n'aie droit d'approcher,
Il demeurait endormi ;
Et moi, je lui faisais fête.
Et le rafraîchissais avec un éventail de cèdre.

VII

Le souffle de l'aurore
Faisait voltiger ses cheveux;
De sa douce main posée sur mon cou
Je me sentis blessée,
Et tous mes sens furent suspendus !

VIII.

Le visage incliné sur le Bien-Aimé,
Je restai là et m'oubliai ;
Tout disparut pour moi, et je m’abandonnai,
Laissant toutes mes sollicitudes
Perdues au milieu des lis.

BUT GÉNÉRAL DE CES STROPHES.

Avant d'entrer en matière, il est bon de remarquer ici que l'âme est déjà établie dans la perfection, c'est-à-dire dans l'union d'amour avec Dieu, lorsqu'elle chante ce cantique. Elle a passé par les travaux et les épreuves spirituelles, dont est semée cette voie étroite qui conduit à la vie éternelle. C'est le chemin que suivent d'ordinaire toutes les âmes, avant de parvenir aux sublimes hauteurs de l'intime conformité avec Dieu. *Qu'elle est petite la porte, et qu'elle est étroite la voie qui mène à la vie, et combien peu de gens en trouvent l'entrée* (S. Matth., VII, 14.) ! Elle est si étroite, et le nombre de ceux qui y entrent est si restreint, nous dit Notre-Seigneur dans l'Évangile, que l'âme s'estime très heureuse et regarde comme un grand bonheur de l'avoir franchie et d'être arrivée à la perfection de l'amour. Elle nomme à bon droit cet étroit sentier une nuit obscure, comme on le voit d'après les vers de ce cantique. Et, toute joyeuse d'avoir triomphé de tant d'obstacles, elle en éprouve un si grand bonheur qu'elle le proclame en ces termes.

LIVRE PREMIER.

TRAITÉ DE LA NUIT DES SENS.

I.

Pendant une nuit obscure,
Embrasée d'un amour plein d’anxiété,
Oh ! l’heureuse fortune !
Je sortis sans être aperçue,
Alors que ma demeure était pacifiée.

EXPLICATION

L’âme raconte, dans la première strophe, la manière dont elle a opéré cette sortie par l'abnégation d'elle-même, par la mort d'un véritable renoncement à toutes choses extérieures et intérieures, afin d'arriver à vivre en Dieu d'une douce et savoureuse vie d'amour. Elle effectua sa sortie pendant une nuit obscure ; symbole de la contemplation purgative qui produit dans l'âme, comme nous le dirons plus tard, l'abnégation d'elle-même et de tout le créé. Sa sortie a été favorisée par les saintes ardeurs de l'amour, qu'elle a puisées dans cette contemplation ténébreuse. Aussi exalte-t-elle l'heureuse fortune qu'elle a de cheminer vers Dieu à travers l'obscurité de cette nuit. A la faveur de ces ombres, aucun des trois ennemis, le monde, le démon et la chair, qui sont toujours prêts à barrer le chemin, n'ont pu l'arrêter. Du reste, dans la nuit de cette contemplation purgative, elle a senti s'assoupir en elle et s'éteindre tous les mouvements déréglés des passions sensitives et des appétits de la nature.

CHAPITRE I.

Exposition du premier vers. — Imperfections des commençants.

Pendant une nuit obscure.

Ceux qui, dans la vie spirituelle, s'exercent encore à la méditation, appartiennent à l'état des commençants. Lorsqu'il plaît au Seigneur de les en faire sortir, c'est à dessein de les introduire dans la voie du progrès, qui est celle des contemplatifs, et de les faire arriver sûrement par ce moyen à l'état des parfaits, c'est-à-dire à l'union divine.

Afin de mieux expliquer en quoi consiste cette nuit, et pour mieux instruire le lecteur des motifs pour lesquels Dieu y fait pénétrer l'âme, il est à propos de parler, tout d'abord, de certaines imperfections spéciales aux commençants. Ils saisiront par là l'infériorité de l'état où ils sont, et cette vue les excitera à désirer que Dieu les amène a cette nuit, où l'âme se fortifie dans l'habitude des vertus, et goûte les délices ineffables de l'amour divin. Nous nous arrêterons donc un peu ici, mais juste le temps nécessaire, ayant hâte de traiter de la nuit obscure.

Notons-le bien, dès que l'âme a pris la ferme résolution de servir Dieu, le Seigneur a coutume de la diriger dans les voies spirituelles, tout en la traitant comme une tendre mère qui nourrit son petit enfant. Elle le réchauffe sur son sein, lui donne un lait bien doux, une nourriture délicate ; elle le porte dans ses bras, le comble de caresses et de gâteries. Mais, à mesure qu'il grandit, la mère le sèvre peu à peu de toutes ces jouissances, elle lui retire le sein, dont elle le détourne en l'oignant d'une substance amère, elle cesse de le porter dans ses bras, et le force à marcher de lui-même ; elle lui fait perdre les faiblesses de l'enfance, et le prépare à

des habitudes plus fortes et à des oeuvres plus grandes. La grâce de Dieu, comme une mère aimante, tient la même conduite à l'égard de l'âme nouvellement engendrée par le zèle et le désir de servir Dieu (Sap., [Sagesse] XVI. 25). Tout est douceur pour cette âme, elle goûte avec suavité le lait des faveurs spirituelles; nul obstacle ne l'arrête, les exercices de piété n'ont que des attraits pour elle. Dieu la porte en vérité amoureusement sur son sein, comme un enfant à la mamelle. Aussi le bonheur de cette âme consiste-t-il à passer de longues heures en oraison, peut-être même des nuits entières ; les pénitences font sa joie, les jeûnes son plaisir; sa consolation est de fréquenter les sacrements, et de boire à longs traits à la coupe des communications divines.

Malgré la circonspection avec laquelle les personnes spirituelles acceptent ces faveurs, malgré le fruit réel qu'elles en retirent, c'est d'ordinaire au préjudice de la force et de la perfection de l'esprit. Attirées à ces œuvres et à ces choses de dévotion par la consolation et le goût qu'elles y trouvent, et n'ayant pas acquis l'essence même des vertus, par l'épreuve d'une lutte courageuse, il se mêle à tous leurs actes de piété mille fautes et mille imperfections. Car enfin, chacun agit selon le degré de perfection où il est arrivé ; or, n'ayant pas eu encore le temps d'en acquérir les solides et fortes habitudes, il est impossible qu'elles n'y apportent pas toute la faiblesse de l'enfance.

Mettons cette vérité plus en lumière, et faisons mieux connaître l'infirmité inhérente aux actes de ces commençants, par rapport aux vertus dont la pratique leur est rendue facile par les consolations intérieures qu'ils y recueillent. Examinons quelques-unes de leurs nombreuses imperfections, selon l'ordre des sept péchés capitaux. On verra avec évidence comment, dans toutes leurs œuvres, il y a de l'enfantillage ; on constatera par là-même les avantages précieux qu'apporte avec elle la nuit obscure, qui vient dégager et purifier l'âme de toutes ces imperfections.

CHAPITRE II.

De quelques imperfections spirituelles des commençants, par rapport à l'orgueil.

Le propre des choses saintes est d'inspirer l’humilité. Toutefois les commençants se sentent une si grande ferveur, et un tel empressement aux exercices de dévotion, que cette heureuse disposition, par suite de leur imperfection, donne souvent naissance à de secrets mouvements d'orgueil, et les amène à une certaine satisfaction d'eux-mêmes et de leurs œuvres. De là, un vain désir d'avoir des entretiens de spiritualité devant les autres, de se poser en maîtres plutôt qu'en disciples. De là aussi une tendance à condamner intérieurement ceux qui ne partagent pas leur manière de voir dans la dévotion. Semblables au Pharisien (S. Luc, XVIII, 11, 12) qui, tout en louant Dieu, s’enorgueillissait de ses oeuvres et méprisait le Publicain, ils en viennent à afficher tout haut leurs sentiments pleins de superbe. C'est souvent le démon qui favorise en ces âmes la ferveur, et le désir d'entreprendre telles ou telles œuvres, afin d'alimenter leur présomption. L'ennemi du genre humain n'ignore pas, en effet, que tous les actes ainsi entachés d'orgueil non seulement n'ont pas le mérite des vertus, mais se changent encore en vices. Plusieurs arrivent à ce degré d'aveuglement, de vouloir être considérés comme les seuls gens de bien ; en toute occasion on les voit agir et parler de manière à condamner les autres. Toujours portés à la détraction, ils se récrient contre la paille qui est dans l’œil d'autrui, et ne font pas attention à la poutre qui est dans le leur ; ils enlèvent aux autres un moucheron, et ils avalent un chameau (S. Matth., VII, 3).

Comme ils ont un grand désir d'être loués et de voir leurs œuvres estimées, leur maître spirituel, c'est-à-dire leur

confesseur ou leur supérieur, improuve-t-il leur esprit ou leur manière de procéder, ils s'imaginent qu'ils ne sont pas compris. Ils en concluent aussitôt que leur directeur n'est pas un homme spirituel, puisqu'il n'approuve pas leur conduite et ne condescend pas à leurs caprices. Ils s'empressent alors de le quitter, et cherchent à communiquer avec un autre dont les idées cadrent mieux avec les leurs, tant ils aiment à faire partager leurs sentiments par ceux dont ils attendent une appréciation élogieuse. Au contraire, vous les voyez fuir comme on fuit la mort, et même prendre en aversion ceux dont la désapprobation a pour but de les mettre dans le droit chemin. Pleins de confiance en eux-mêmes, ils font force projets et n'exécutent presque rien. Désireux d'attirer l'attention sur leur genre de spiritualité et sur leur dévotion, ils affectent d'en faire montre, prennent les attitudes les plus étranges, poussent des soupirs et se livrent à mille autres simagrées. C'est plutôt en public qu'en secret qu'ils ont des ravissements, et ils sont bien aises de voir divulguer ces effets extraordinaires, objets de leur ardente convoitise, mais dont le démon est, à n'en pas douter, le principal agent.

Beaucoup souhaitent d'être en faveur auprès de leur père spirituel ; de là mille envies et inquiétudes. Ils éprouvent de la honte et une extrême répugnance à déclarer nettement leurs péchés, de peur de déchoir dans l'estime du confesseur ; aussi, pour dissimuler la malice de leurs fautes, ils les colorent, et travaillent bien plutôt à s'excuser qu'à s'accuser. Plusieurs d'entre eux choisissent un confesseur extraordinaire pour lui avouer les péchés graves, afin que le premier, ne découvrant en eux rien de répréhensible, les croie parfaits. Ils sont avides de lui parler toujours du bien qui se passe en eux, souvent dans des termes exagérés qui le font valoir davantage, et le montrent avec intention plus grand qu'il n'est en réalité. N'y aurait-il pas bien plus d'humilité, ainsi que nous le dirons plus tard, à diminuer ce

bien, et à souhaiter que ni le confesseur ni personne d'autre n'y attache la moindre importance?

Il y en a qui font peu de cas de leurs fautes, tandis que d'autres fois ils s'en affligent outre mesure, parce qu'ils avaient une haute opinion de leur sainteté ; alors ils s'irritent et s'impatientent contre eux-mêmes, ce qui dénote une nouvelle imperfection. Souvent ils demandent avec anxiété au Seigneur d'être délivrés de leurs défauts et de leurs mauvaises tendances, mais c'est bien plus pour n'avoir pas à en souffrir et pour vivre en paix, que pour être agréables à Dieu. Ils ne réfléchissent pas que leur délivrance serait peut-être un motif de devenir plus orgueilleux encore. Ennemis des louanges pour autrui, ils les aiment pour eux-mêmes, et souvent ils les recherchent avec empressement. Ils sont semblables aux vierges folles dont les lampes s'étaient éteintes, et qui sollicitaient auprès de leurs compagnes l'huile destinée à les ranimer (S. Matth., XXV, 8).

Parmi ceux qui sont livrés à ces imperfections, plusieurs se laissent entraîner à commettre des fautes graves, et en éprouvent un tort immense. Pour d'autres, le dérèglement est petit et le mal est moindre. Quelques-uns n'en subissent que les premières atteintes ou guère plus ; mais il est bien peu de ces commençants qui, au temps de leur première ferveur, en soient complètement exempts. Ceux qui en cet état suivent les règles de la perfection, procèdent d'une tout autre manière, et avec une disposition d'esprit bien différente ; car c'est surtout dans l'humilité qu'ils commencent par s'avancer et s'affermir. Ils comptent leurs œuvres pour rien, et n'ont aucune estime pour eux-mêmes ; tous les autres leur semblent supérieurs à eux, et les vertus d'autrui excitent en leurs cœurs une sainte envie, une louable émulation. Plus leur ferveur augmente, plus ils font de bonnes œuvres et y trouvent de l'attrait; plus aussi, à mesure qu'ils avancent en humilité, ils reconnaissent tout ce qu'ils doivent à Dieu, et le peu qu'ils font pour lui. Leur ardente charité et leur amour les pressent vivement

d'entreprendre des bonnes œuvres pour Dieu ; préoccupés de ce besoin et de cette sollicitude d'amour, ils ne sont jamais satisfaits d'eux-mêmes. Ils ferment les yeux à ce que les autres font ou ne font pas, et s'ils le remarquent, c'est uniquement, comme je le dis, avec cette pensée que les autres les surpassent de beaucoup. S'estimant peu de chose, ils désirent que les autres aient sur eux la même opinion, qu'on blâme et qu'on méprise leurs œuvres. Et même vient-on à leur donner des louanges et à leur témoigner de la considération, ils ne peuvent y croire en aucune manière, il leur semble étrange d'entendre dire tant de bien d'eux.

Ces âmes humbles et paisibles souhaitent ardemment de recevoir les avis de tous ceux qui peuvent contribuer à leur progrès spirituel. Quelle différence avec la conduite des commençants dont nous parlions tout à l'heure ! Ceux-ci voudraient enseigner tout le monde ; lorsqu'on paraît vouloir leur apprendre quelque chose, ils se hâtent aussitôt de prendre la parole, comme s'ils savaient déjà tout ce qu'on veut leur dire. Mais les humbles, dont il est question, n'ont garde de vouloir s'ériger en maîtres de qui que ce soit. Comme ils sont prompts à marcher dans leur voie, et même à en changer au premier commandement, jamais il ne leur vient à l'idée de s'appuyer en rien sur eux-mêmes. Ils sont heureux d'entendre louer les autres, et leur seul regret est de ne pas servir Dieu avec la même perfection. Ils ne font aucun cas de ce qui les concerne, et n'éprouvent nul désir d'en parler; loin de là, c'est pour eux un sujet de confusion d'être obligés d'en rendre compte à leurs maîtres spirituels ; car, à leur avis, ce sont des choses qui ne méritent pas qu'on en parle. Mais ce qu'ils aiment, c'est de découvrir leurs fautes et leurs péchés, et ils ont soin de donner à entendre qu'il n'y a en eux aucune vertu. A leurs yeux, c'est une bonne fortune d'avoir à traiter des affaires de leur âme, avec ceux qui ne font aucun état de leur esprit ni de leurs œuvres. Cette manière d'agir est le fait d'un esprit pur,

simple et sincère, et Dieu l'a pour fort agréable. L'esprit de la divine Sagesse réside dans ces âmes humbles, et sa première inspiration est de les incliner à cacher au fond du cœur leurs trésors, et à ne laisser paraître au dehors que leurs mauvais côtés. Dieu refuse cette grâce singulière aux superbes, tandis qu'il l'accorde aux humbles, en même temps que les autres vertus.

Ces âmes généreuses donneraient volontiers le sang de leur cœur à ceux qui servent Dieu ; elles se sentent portées à les aider dans ce service de tout leur pouvoir. Dans les imperfections où elles peuvent tomber, elles se supportent avec humilité, avec mansuétude d'esprit, avec une crainte amoureuse et une ferme espérance en Dieu. Mais, sachez-le, c'est à un très petit nombre d'âmes qu'il est donné d'avancer ainsi dès le début avec tant de perfection; pour la plupart, nous nous contenterions de ne pas les voir tomber dans les défauts contraires. C'est pourquoi Dieu, comme nous le dirons ensuite, fait entrer dans la nuit obscure les âmes dont il veut hâter les progrès, et qu'il désire purifier de toutes ces imperfections.

CHAPITRE III.

De l’avarice spirituelle — Imperfections de quelques commençants par rapport à ce second péché capital.

Parmi les commençants un grand nombre se laisse aller à une véritable avarice spirituelle.

Jamais ils ne sont satisfaits des dons que Dieu leur accorde, et s’ils se voient un pour un instant privés de la consolation qu’ils cherchaient dans les pratiques pieuses, la tristesse et le chagrin les envahissent aussitôt. On en rencontre qui ne se lassent pas d’entendre des conférences spirituelles, de recevoir des conseils, de posséder et de lire de nombreux traités sur ces matières. Leur temps se passe bien plus en ces occupations qu’à faire des actes méritoires ; ils oublient de pratiquer, comme ils le devraient, la mortification et la perfection de la pauvreté intérieure.

En outre, ils ont la passion d’amasser des images, de se charger de rosaires, de croix rares et précieuses. Un jour ils prennent les uns, le lendemain les autres, tantôt ils les choisissent de telle forme, tantôt de telle autre ; ils s’attachent à ceux-ci plutôt qu'à ceux-là, à cause de leur rareté ou de leur prix ; en un mot, c'est un changement continuel. D'autres s'entourent d'Agnus Dei, de reliques et d'authentiques, comme les enfants le font de leurs jouets.

Je ne condamne en cela que l'esprit de propriété et l'attachement qu'on a à ces choses. Leur genre, leur grand nombre, leur valeur comme curiosité, sont tout à fait opposés à la pauvreté spirituelle, car l'on ne doit voir dans la dévotion que la chose essentielle, et ne prendre de tous ces moyens que ce qui est nécessaire pour l'augmenter. Cette multiplicité, cette curieuse variété, n'inspirent aux vrais pauvres d'esprit qu'ennui et lassitude. La dévotion sincère part en effet du cœur, et porte avant tout sur la réalité et la

substance cachées sous la forme des choses spirituelles ; tout le reste n'est qu’une attache et un sentiment de propriété très imparfait, dont il est nécessaire d'extirper le désir déréglé, pour parvenir à l'état de perfection.

J'ai connu une personne qui, je vous l'assure, ne manquait ni de bon sens ni de jugement ; pendant plus de dix ans, elle s'est servie d'une croix faite avec le bois brut d'un rameau bénit, dont les deux morceaux étaient réunis par une épingle tordue autour. Elle la portait toujours sur elle jusqu'au moment où je la lui enlevai. J'en ai vu une autre qui se servait d'un chapelet, fait avec des arêtes de poisson, et certes sa dévotion n'avait pas pour cela moins de valeur aux yeux de Dieu. Il est de toute évidence que ces personnes ne pouvaient être attachées à ces objets, à cause de leur prix ou de leur forme.

Ceux qui prennent le droit chemin de la perfection ne s'arrêtent pas à tous ces instruments visibles, et ne s'en chargent pas ; leur seule préoccupation est de connaître ce qu'il faut pour s'acquitter de leurs devoirs. Ils ne visent qu'à se mettre bien avec Dieu et à lui plaire; c'est là toute leur ambition. Leur joie est de donner avec libéralité tout ce qu'ils possèdent, et de s'en priver pour Dieu et par charité pour le prochain : vertu dont ils font toute la règle de leur conduite. Je le répète, leur but exclusif est la véritable perfection : plaire en tout à Dieu et ne se satisfaire en rien eux-mêmes.

Sans doute, l'âme ne peut éviter complètement les imperfections de ce second péché capital, non plus que des autres, avant que Dieu lui ait fait subir la purification passive de la nuit obscure, dont nous parlerons plus loin. Néanmoins elle doit apporter le concours de sa bonne volonté pour hâter ce travail d'épuration et de perfectionnement. Par cette conduite, elle méritera que Dieu lui applique ce remède divin, qui guérit l'âme de toutes les misères dont elle n'aurait pu se défaire par elle-même. Quels que soient ses efforts, en vain voudrait-elle acquérir, par sa

propre activité, une pureté assez parfaite pour être tant soit peu disposée à l'union divine du parfait amour avec Dieu. Il faut que la divine Providence y mette la main, et la plonge dans ce feu obscur destiné à la dépouiller de toutes ses scories, comme nous ne tarderons pas à l'expliquer.

CHAPITRE IV.

De la luxure spirituelle. — Imperfections habituelles des commençants par rapport à ce vice.

Outre les imperfections qui se rattachent à chacun des vices dont je parle, et auxquelles un grand nombre de commençants se laissent aller, il en est d'autres que je ne mentionne pas, pour éviter la prolixité. Je me borne à signaler les principales, qui sont comme la cause et l'origine des autres. Mon intention n’est pas de traiter du vice de la luxure, mais des imperfections qui en sont la suite, et dont la nuit obscure doit purifier lame. On peut donner à ces imperfections le nom de luxure spirituelle, non pas qu'elles soient telles en réalité, mais parce que la chair en éprouve quelquefois les effets, par suite d'une certaine faiblesse naturelle, lorsque l'âme est l'objet des communications spirituelles. Dans les exercices spirituels, dans la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, ou lorsque l'esprit est profondément recueilli dans l'oraison, souvent il arrive que la partie sensible éprouve des mouvements désordonnés, indépendants de la volonté. Ces sensations tout à fait involontaires, comme je viens de le dire, procèdent d'une des trois causes suivantes.

La première se rencontre parfois chez quelques personnes, douées d'une complexion délicate et tendre, dont l'attrait naturel se porte vers les choses spirituelles. L'esprit et les sens aiment à jouir ; c'est pourquoi chaque partie de l'homme est excitée au plaisir selon sa nature, et s'y délecte à sa manière. La partie supérieure est portée à goûter Dieu et à en jouir spirituellement; mais de son côté la sensualité, qui est la partie inférieure, y trouve une jouissance et une délectation sensibles, incapable qu'elle est d'en apprécier ou d'en éprouver d'autres. Il n est pas rare

que l'esprit soit recueilli en oraison avec Dieu, tandis que les sens, malgré la résistance et les angoisses de l'âme, ressentent passivement les rébellions et les émotions de la chair. Comme ces deux parties composent un même tout, d'ordinaire elles participent ensemble à ce que l'une des deux reçoit. Selon la maxime du Philosophe, tout ce que l'on reçoit, on le reçoit selon son mode d'être. Au début de la vie intérieure et même dans la voie du progrès, la sensualité n'étant pas encore bien réglée, prend part à sa manière aux douceurs spirituelles dont l'âme est comblée, et y apporte comme elle l'imperfection qui lui est propre. Mais lorsque cette partie sensitive a été réformée par la purification de la nuit obscure, elle n'est plus soumise à ces défaillances. Elle reçoit alors l'Esprit de Dieu avec tant d'abondance, qu'elle semble plutôt se perdre elle-même dans ces profondeurs, comme dans un abîme insondable. *Major est Deus corde nostro* [Dieu est plus grand que notre coeur (1. Jean 3:1.)] Unie à Dieu, elle recueille de cette union le secret de posséder toutes choses d'une manière ineffable et toute spirituelle.

La seconde cause d'où procèdent parfois ces révoltes, c'est le démon qui, pour inquiéter et troubler l'âme quand elle se dispose à faire oraison, ou lorsqu'elle y est déjà entrée, soulève dans la nature des mouvements déréglés. Si l'âme se laisse préoccuper tant soit peu par ces émotions, c'est à son grand détriment; car le but de l'ennemi est non seulement d'amener les âmes à se relâcher dans l'oraison, par la crainte de sentir ces révoltes et d’avoir à leur résister, mais encore de parvenir à en pousser plusieurs à l'abandon complet de ce saint exercice. Elles se persuadent qu'elles sont troublées là plus que partout ailleurs, et cela est vrai, le démon réservant ses embûches à l'heure de la prière, justement pour les forcer a en quitter la pratique. Il va encore plus loin, et s'étudie à leur représenter des images grossières et abominables, qu'il mêle aux souvenirs des choses spirituelles et des personnes qui travaillent à leur avancement. Son dessein est d'effrayer les âmes et de leur

enlever tout courage. Celles qui ont le malheur de faire attention à ces machinations diaboliques n'osent plus rien regarder, ni fixer nulle part leur pensée, de peur de trébucher aussitôt contre tel ou tel de ces écueils. Les personnes atteintes de mélancolie sont particulièrement exposées à ces embûches, qui ont sur elles tant de prise et tant d'action que c'est une pitié. Si, à cause de ce tempérament particulier, les âmes tombent dans ce lamentable état, on ne les en tire ordinairement qu'en les guérissant des causes physiques ; ou bien il faut que la nuit obscure s'empare de ces âmes et les purifie entièrement.

La troisième cause qui provoque ces mouvements désordonnés et cette guerre intérieure, c'est la crainte que l'on a de ces sensations et de ces imaginations grossières. En effet, l'appréhension de voir se renouveler ces fâcheuses révoltes, par un simple souvenir qui se mêle à un acte, à une parole, à un regard, les excite de nouveau, et fait souffrir le pauvre patient qui n'en est nullement coupable.

Il arrive souvent aux commençants de s'entretenir de choses spirituelles, ou d'entreprendre quelques bonnes œuvres, et de le faire avec une certaine vivacité et jactance, qui proviennent de l'attention qu'ils prêtent aux personnes présentes. Ils y prennent une sorte de complaisance à laquelle la volonté n'est pas toujours étrangère ; c'est ce qui constitue encore une espèce de luxure spirituelle, dans le sens où nous l'entendons ici.

Plusieurs, sous prétexte de spiritualité, contractent des affections avec certaines personnes. Or, ces amitiés viennent souvent de la sensualité plutôt que de l'âme. On les reconnaît à ce signe : loin de rappeler la pensée de Dieu et d'augmenter son amour, le souvenir de ces liaisons engendre, au contraire, des remords de conscience. Quand ces affections sont purement spirituelles, à mesure qu'elles augmentent on sent croître l'amour de Dieu, et plus leur souvenir est présent à l'âme, plus elle se reporte à la pensée de Dieu et aspire à son amour. Ainsi une affection grandit en

proportion de l'autre. Tel est le propre de l'Esprit de Dieu, que le bien augmente par le bien, car la conformité du principe amène forcément des conséquences identiques.

Mais l'amour sensuel a des effets tout opposés. S'il se développe dans une âme, on la voit aussitôt se refroidir dans l'amour divin, oublier Dieu pour s'occuper d'autres pensées, et s'agiter dans les remords de sa conscience. L'amour de Dieu vient-il, au contraire, à se raviver dans ce cœur, l'amour charnel diminue et s'éteint. Ces deux amours se livrent un véritable antagonisme; celui qui prédomine étouffe et anéantit l'autre, et se fortifie d'autant, selon la doctrine des philosophes. Aussi notre divin Sauveur dit-il dans l'Evangile : *Ce qui est né de la chair est chair; et ce qui est né de l'Esprit est esprit* (S. Joan., III, 6.). C'est-à-dire, l'amour qui naît de la sensualité finit par la sensualité, et celui qui vient de l'esprit se termine à l'Esprit de Dieu et le fait croître en nous. Telle est la différence qui nous fait distinguer ces deux amours. Une fois introduite dans la nuit obscure, l'âme les soumet à la droite raison ; elle purifie et fortifie celui qui est selon Dieu ; quant à l'autre, elle le mortifie ou le détruit. Mais dans le principe, elle s'étudie à les perdre de vue l'un et l'autre, comme nous le dirons plus tard.

CHAPITRE V.

Des imperfections auxquelles le vice de la colère entraîne les commençants.

La recherche des douceurs spirituelles est pour ainsi dire générale chez les commençants ; ils ne savent pas en jouir ordinairement sans commettre beaucoup de fautes, qui viennent de la colère. Lorsque ces douceurs et ces délices leur manquent, ils sont' frappés d'une morne tiédeur, qui les rend désagréables dans leurs rapports avec le prochain, irascibles à la moindre occasion, et vraiment insupportables. Et cet état succède très souvent au recueillement sensible et savoureux de l'oraison. Dès que cette jouissance leur est enlevée, la nature se laisse aller au dégoût et à l'ennui, absolument comme fait l'enfant auquel on enlève le sein où il prenait ses délices. Cet ennui est un effet naturel où il n'y a pas de faute, pourvu que la volonté n'y adhère pas, mais dont l'imperfection doit être purifiée par les aridités et les angoisses de la nuit obscure.

Il y a encore des commençants que leur zèle inquiet fait tomber dans un autre genre de colère spirituelle. Ils s'emportent contre les péchés d'autrui, ils observent leur prochain, et sont parfois saisis d'un impétueux désir de le reprendre avec indignation. Ils en viennent même à l'exécution, comme s'ils étaient passés maîtres en vertu. Tout cela est bien opposé à la mansuétude spirituelle.

D'autres enfin, choqués par la vue de leurs propres imperfections, s'indignent contre eux-mêmes avec une ardeur qui n'a rien de l'humilité. Leur impatience naît de la prétention qu'ils avaient d'être saints en un jour. Beaucoup d'entre eux se proposent de grandes choses et font de nombreux projets. Mais comme ils sont trop confiants en eux-mêmes et pas assez humbles, plus ils dressent de plans

de perfection, plus ils font de chutes et plus ils s'irritent, ne sachant pas attendre avec patience l'heure marquée par Dieu, pour leur accorder l'objet de leurs désirs. C'est encore une chose opposée à la douceur spirituelle ; le remède à ce mal ne se trouve que dans la purification de la nuit obscure. D'autres, il est vrai, ont tant de calme et vont à pas si lents dans la recherche de l'avancement spirituel, que Dieu serait peut-être plus satisfait, s'ils étaient moins patients.

CHAPITRE VI.

Des imperfections de la gourmandise spirituelle.

Le quatrième vice est la gourmandise spirituelle. Il y a beaucoup à dire sur ce sujet, car à peine rencontre-t-on un seul commençant, si fervents d'ailleurs que soient ses premiers pas dans la carrière spirituelle, qui ne tombe dans une des nombreuses imperfections, auxquelles donne naissance la douceur des débuts dans la vie intérieure. Beaucoup d'entre eux, séduits par l'attrait de ces consolations, cherchent à satisfaire leur gourmandise spirituelle, au lieu de faire des efforts pour acquérir la pureté de cœur et la vraie dévotion, qui seules méritent d'attirer les regards et la complaisance de Dieu en matière de spiritualité. Outre la faute que ces âmes commettent en recherchant ces faveurs, la gourmandise, qui est leur défaut dominant, les fait encore passer d'une extrémité à l'autre. Elles dépassent les limites du juste milieu où réside la vertu, et où elle se perfectionne.

Les pratiques de la piété ont tant d'attrait pour les commençants, que les uns se tuent à force de pénitences, d'autres se débilitent par des jeûnes prolongés au-dessus de leurs forces, sans l'ordre ni le conseil de personne. Parfois ils semblent vouloir se cacher de ceux auxquels ils doivent obéir en toutes ces choses ; souvent même, malgré les défenses de leurs directeurs, ils osent se livrer à ces austérités. Ces gens sont fort déraisonnables et très imparfaits : ils oublient que la soumission et l'obéissance constituent la vraie pénitence de la raison et du jugement. C'est là le seul sacrifice digne d'être offert au Seigneur, celui qu'il préfère à tous les actes de pénitence corporelle. Cette pénitence, quoique bonne en elle-même, est très imparfaite si elle n'est accompagnée de la pénitence spirituelle, parce

que les âmes s'y portent uniquement en vue du goût et des consolations qu'elles y trouvent.

Tous les extrêmes sont mauvais, et comme cette manière d'agir n'est fondée que sur la volonté propre, au lieu de faire avancer dans la vertu, elle fait croître dans le mal. Il y a pour le moins en tout cela de la gourmandise spirituelle et de l'orgueil, puisqu'il n'y a pas d'obéissance. Chez un grand nombre le démon augmente la passion de la gourmandise en exploitant leurs goûts et leurs appétits. L'obéissance est à ces esprits un joug étroit et pesant : aussi à défaut d'autre chose ils changent, modifient ou exagèrent ce qui leur est commandé. Plusieurs en viennent à un tel excès, qu'ils perdent tout attrait et toute dévotion pour les exercices réglés par l'obéissance. Ils sont portés à suivre en tout leur caprice et leur goût ; il vaudrait peut-être mieux pour eux s'abstenir de semblables pratiques, dont la volonté propre est le seul mobile.

On en voit beaucoup s'obstiner avec leurs maîtres spirituels, pour obtenir ce qu'ils veulent, et moitié par force, ils arrachent leur consentement. Ne parviennent-ils pas à leur fin, ils s'attristent aussitôt comme des enfants, et s'éloignent en maugréant ; ils s'imaginent ne pas servir Dieu, si on les empêche de suivre leurs inclinations. Ils ont pour point d'appui leur volonté propre et leurs caprices ; si l'on vient à le retirer pour lui substituer celui de la volonté de Dieu, ils s'affligent, se relâchent et se découragent. Selon leur appréciation, se satisfaire et se contenter eux-mêmes, c'est honorer Dieu et lui être agréable.

Il s'en trouve à qui la passion de la gourmandise fait perdre le souvenir de leur bassesse et de leur misère, et mettre en oubli le respect et la crainte amoureuse dus à la grandeur de Dieu. Ils ne se font point de scrupule d'importuner leurs confesseurs, pour leur arracher la permission de se confesser et de communier fréquemment. Le plus regrettable encore, c'est de les voir pousser l'audace jusqu'à oser recevoir la sainte Eucharistie, sans

l'autorisation du prêtre et du dispensateur du Christ, se fiant ainsi à leur jugement personnel. Ils s'efforcent de voiler la vérité à leurs directeurs, et font une confession quelconque, plus préoccupés du désir de participer au banquet sacré, que du soin de s'en approcher avec la pureté et la sainteté requises. Une telle audace leur prépare de grands malheurs, et ils doivent redouter le châtiment de leur témérité. Avec ces désirs imparfaits, il serait plus salutaire et plus convenable, pour eux, de prier leur confesseur de ne point les envoyer aussi souvent à la sainte Table; quoique dans ces deux extrémités, le meilleur, après tout, c'est d'avoir une humble résignation.

Tout leur effort est de rechercher des effets sensibles dans la communion, au lieu de s'appliquer à louer et à honorer en toute humilité le Dieu qui est en eux. Convaincus que les consolations leur sont dues, cette source vient-elle à tarir, ils s'imaginent avoir perdu leur temps. C'est abaisser Dieu dans leur appréciation, et ne pas comprendre que le goût sensible est le moindre des avantages qui découlent du Très-Saint-Sacrement, dont le fruit principal est la grâce invisible. En effet, Dieu, pour engager les hommes à s'approcher de lui dans la simplicité de la foi, leur enlève très souvent ces faveurs et ces douceurs sensibles.

Ces esprits égarés voudraient encore, dans tous les autres exercices spirituels, goûter Dieu et le sentir, comme s'il était accessible et compréhensible. C'est là une grossière erreur, fort opposée aux attributs divins, qui exigent de nous une foi très pure. Les mêmes principes les accompagnent à l'oraison ; tout consiste pour eux dans la dévotion sensible, ils cherchent à se la procurer, à tour de bras, comme on dit. Ils se fatiguent la tête et s'épuisent en vain; manquent-ils leur but, ils sont inconsolables, et l'extrême répugnance qu'ils éprouvent à se livrer de nouveau à l'oraison la leur fait abandonner tout à fait. Ce désir insatiable de jouir leur fait perdre la véritable dévotion, qui consiste à persévérer dans l'oraison avec patience, humilité, défiance de soi-même,

pour le seul amour de Dieu. Nous les avons donc à bon droit comparés aux enfants qui agissent, non par raison, mais par sensualité. Tout leur temps se passe à la recherche des joies et des consolations spirituelles ; ils ne se rassasient pas de lire, de changer à tout propos le sujet de leur méditation, et courent ainsi sans cesse à la poursuite de leur plaisir dans les choses de Dieu. Mais, par une conduite juste, discrète et pleine d'amour, le Seigneur les leur refuse ; autrement cette gourmandise spirituelle, toujours alimentée, leur attirerait des maux sans fin. Il leur est donc indispensable d'entrer dans la nuit obscure afin de s'y purifier de toutes ces puérilités.

La recherche du goût sensible entraîne encore à une autre grande imperfection, qui est la lâcheté et la paresse à marcher dans les rudes sentiers de la croix. L'âme qui a soif de jouissances, éprouve naturellement de la répulsion pour tout ce qui est abnégation de soi. D'où résultent beaucoup d'autres défauts, auxquels le Seigneur portera remède en son temps par les tentations, les sécheresses, les tribulations, qui toutes font partie de la nuit obscure. Sans prétendre les énumérer ici, je me contente d'ajouter que la sobriété et la tempérance spirituelle suivent la voie bien différente de la crainte, de la mortification et de l’humble soumission en toutes choses. Je fais remarquer, en outre, que la perfection et la valeur des actes ne viennent pas de leur multiplicité, mais de la science du renoncement à soi-même. C'est à ce renoncement que l'on doit s'appliquer, autant que possible, jusqu'à ce que Dieu daigne entreprendre lui-même l'œuvre de la purification dans la nuit obscure, à laquelle je me hâte d'arriver, après avoir donné un aperçu rapide des imperfections qui se rattachent aux deux derniers péchés capitaux.

CHAPITRE VII.

De l'envie et de la paresse spirituelles.

Les commençants tombent aussi dans plusieurs imperfections qui se rattachent à l'envie et à la paresse spirituelles. La première leur inspire de la jalousie et des mouvements d'humeur contre ceux qui, plus avancés dans la vie intérieure, les surpassent en mérite. Ils s'attristent de leurs vertus, et ne peuvent souffrir qu'on en fasse l'éloge, sans aussitôt prendre la contre-partie et chercher à neutraliser autant que possible l'effet de la louange. Toujours avides de prééminence, ils sont très peinés de ne pas être l'objet de la même admiration que les autres. Tout cela est fort contraire à la charité qui, nous dit saint Paul, se réjouit de la vérité (I ad Cor., XIII, 6). S'il leur arrive d'éprouver de l'envie, c'est une sainte émulation, une impression pénible de ne pas sentir en eux les vertus qu'on admire dans le prochain, en même temps qu'ils se réjouissent de les voir chez les autres ; ils sont heureux enfin de se voir ainsi devancés, Dieu étant au moins servi par ces âmes, tandis qu'eux-mêmes s'en acquittent si mal.

La paresse spirituelle porte d'ordinaire les commençants à se traîner avec lenteur dans les exercices où l'esprit a le plus de part. Comme ils sont accoutumés aux consolations sensibles, lorsqu'ils ne les rencontrent pas dans les choses spirituelles, celles-ci leur deviennent à charge, parce qu'elles sont en opposition avec leurs goûts. Si Dieu, pour les éprouver, leur enlève un seul jour les douceurs de l'oraison, ils ne veulent plus y revenir, l'abandonnent même ou ne s'y livrent que de mauvaise grâce. Cette paresse leur fait sacrifier la perfection à la joie et à la satisfaction personnelle, qui consiste à faire leur volonté au détriment de celle de Dieu. Beaucoup d'entre eux voudraient voir Dieu

désirer ce qu'ils désirent, ils s'attristent d'être forcés de subir sa volonté, et ce n'est pas sans une extrême répugnance qu'ils se soumettent à ce divin vouloir. C'est pourquoi, bien souvent, lorsque les choses ne vont pas suivant leur désir, ils s'imaginent qu'elles ne s'harmonisent pas non plus avec la pensée .de Dieu. Au contraire, sont-ils satisfaits, ils croient que Dieu l'est aussi, le rabaissant à leur mesure, au lieu de se conformer à sa volonté. Et cependant ne nous donne-t-il pas lui-même cet enseignement dans l'Évangile : *Celui qui aura perdu sa vie pour moi, la retrouvera, et celui qui la sauve, la perdra* (S. Matth., XVI, 25.) ?

Ceux-là encore deviennent aussitôt tièdes si on leur commande quelque chose contre leur gré. Très empressés à la poursuite des jouissances et des délices de l'esprit, ils sont pleins de mollesse dans tout ce qui exige de l'énergie, et dans le travail de la perfection. Ils ressemblent à ces hommes nourris dans les plaisirs, qui ont horreur de la moindre austérité, et que la croix scandalise, bien qu'elle renferme les véritables délices de l'esprit. Plus les choses sont spirituelles, plus elles leur causent de dégoût. Aussi, comme ils veulent marcher à leur guise dans ce chemin de la vie intérieure, et suivre l'attrait de leur volonté, ils n'éprouvent que tristesse et répugnance en entrant dans cette voie étroite de la vie, dont parle le Christ (Quam angusta porta et areta via est, quæ ducit ad vitam ! Matth., VII, 14. [Mais étroite est la porte, resserré le chemin qui mènent à la vie, et il y en a peu qui les trouvent.]).

Il me suffit d'avoir énuméré ces imperfections, parmi tant d'autres, dans lesquelles vivent ceux qui n'ont pas encore dépassé le premier degré de la vie intérieure. Par là on verra combien il importe pour eux que Dieu les introduise dans des voies plus avancées, c'est-à-dire qu'il les amène à cette nuit obscure, dont nous allons parler actuellement. Le Seigneur les sèvre alors de ces tendresses sensibles, les jetant dans des aridités et des ténèbres intérieures; afin de les délivrer ainsi de toutes leurs imperfections et de leurs

goûts enfantins, et de leur faire acquérir les vertus par des moyens tout différents. Car c'est en vain qu’un commençant s'exerce à bien mortifier ses actes et ses passions, jamais il n'arrivera à une entière, ni même à une notable purification, si Dieu ne l'opère en lui par la nuit obscure. Daigne le Seigneur avoir pour agréable de me communiquer sa lumière, qui m'est indispensable pour percer les ténèbres d'une nuit si obscure, et pour traiter utilement une matière hérissée de tant de difficultés !

CHAPITRE VIII.

Explication du premier vers du Cantique. — Commencement de l'exposé de la nuit obscure.

Pendant une nuit obscure.

Cette nuit, que nous avons dit être la contemplation, a deux manières de produire les ténèbres ou la purification dans les personnes intérieures, en raison des deux parties qui composent l'homme : l'une sensitive et l'autre spirituelle. Ainsi la première nuit ou purification sensitive, à l'aide de laquelle l'âme se dépouille et se purifie, se rapporte aux sens qu'elle soumet à l'esprit. La seconde nuit, ou purification spirituelle, se rapporte à l'esprit, qu'elle prépare et dispose, par l'abnégation, à l'union d'amour avec Dieu. La première est fréquente et connue d'une multitude de commençants. La seconde n'est le partage que du petit nombre, c'est-à-dire des âmes très exercées et déjà avancées. Celle-là est amère et terrible aux sens ; mais celle-ci est, sans comparaison, plus pénible et plus épouvantable encore à l'esprit. Pour procéder avec ordre, nous parlerons en premier lieu de la nuit des sens. Comme c'est une matière plus ordinaire, sur laquelle on a déjà beaucoup écrit, nous en dirons peu de chose ici, et nous traiterons ailleurs plus longuement la question de la nuit spirituelle. Peu d'auteurs ont parlé ou écrit de cette dernière, moins encore en possèdent l'expérience.

Plus haut nous avons démontré que la conduite des commençants dans les voies de Dieu, est grossière et basée sur leur goût et sur leur amour-propre. Or Dieu désire les pousser en avant, et les faire sortir de cette région inférieure de l'amour, pour les élever aux degrés supérieurs. Il veut les délivrer de ce bas exercice des sens et du raisonnement, qui

leur fait chercher Dieu d'une manière si étroite, si mesquine, et pleine de tant d'inconvénients. Il cherche à les établir ainsi dans la vie de l'esprit, où, libres d'une foule d'imperfections, ils pourront recevoir des grâces plus abondantes, et s'entretenir plus intimement avec lui. Ceci n'a lieu qu'après s'être déjà exercés assez longtemps dans le chemin de la vertu, et avoir persévéré dans la méditation et l'oraison. Grâce aux saveurs délicieuses qu'ils y ont trouvées, ils se sont détachés des choses du monde et ils ont puisé en Dieu des forces spirituelles, qui leur permettent de réfréner en eux l'amour de la créature. Désormais ils peuvent supporter pour l'amour de Dieu quelques sécheresses et quelques épreuves, sans crainte de retourner en arrière.

Mais à l'heure des joies et des consolations célestes, quand le soleil des faveurs divines paraît, selon eux, les éclairer et les embraser davantage, Dieu suspend tout à coup ces splendeurs, et tarit cette source d'où coulaient les eaux spirituelles dont ils savouraient à longs traits la douceur, chaque fois qu'ils le désiraient. Parce qu'ils étaient faibles et délicats, il n'y avait pas de porte fermée pour eux, selon le langage de saint Jean dans l'Apocalypse : *Voici ouverte devant toi une porte que personne ne peut fermer, parce que tu as peu de force, et que tu as gardé ma parole, et n'as point trahi mon nom* (Apoc., III, 8.). Mais ensuite Dieu les environne de ténèbres si épaisses, qu'ils ne savent plus de quel côté s'orienter, malgré les efforts de leur imagination et de leurs raisonnements. Incapables de méditer comme autrefois, leur sens intérieur est abîmé dans cette nuit et abandonné à la sécheresse. Non seulement ils ne trouvent plus ni jouissance, ni saveur dans les exercices et les oeuvres de piété, où ils avaient coutume de tant se délecter, mais en outre ils sont plongés dans des torrents d'amertume. C'est que Dieu, les voyant un peu grandis, les sèvre du lait de ses douceurs, à dessein de les fortifier et de les faire sortir de leurs langes ; il les descend de ses bras et

les met sur leurs pieds pour leur apprendre à marcher, ce qui paraît bien étrange à ceux qui se complaisaient dans le système contraire.

Les personnes retirées du monde sont soumises à l'épreuve dont nous parlons, plus vite que les autres, et habituellement dès leurs débuts dans la vie intérieure. Elles sont, en effet, plus à l'abri de ces retours en arrière, et peuvent plus facilement dompter les convoitises des biens d’ici-bas ; elles sont ainsi davantage dans les conditions requises, pour commencer à entrer dans cette bienheureuse nuit des sens. Il ne se passe ordinairement guère de temps pour elles, sans qu'on les voie entrer dans cette nuit et tomber dans la sécheresse. Cette purification des sens est si commune, que nous pourrions citer ici à l'appui un grand nombre de textes de la sainte Écriture, tirés particulièrement des Psaumes et des Prophètes. Pour éviter la prolixité, nous nous contenterons d'en indiquer seulement quelques-uns plus tard.

CHAPITRE IX.

Signes auxquels on reconnaîtra que l'homme spirituel marche dans la voie de cette nuit et de la purification des sens.

Les sécheresses peuvent ne pas procéder toujours de la purification de l'appétit sensitif, ou de la nuit en question. Elles naissent souvent des fautes ou des imperfections, de la lâcheté ou de la tiédeur, de quelque dérèglement d'humeur ou de toute autre langueur corporelle. C'est pourquoi j'indiquerai ici les signes qui permettent de discerner si cette aridité provient de la purification des sens, ou si elle résulte de quelqu'un de ces défauts. Ces signes sont au nombre de trois. Le premier consiste à ne plus éprouver de goût ni de consolation dans les choses de Dieu, et à n'en pas trouver davantage dans les créatures. Lorsque le Seigneur introduit l'âme dans la nuit obscure, il lui refuse toute satisfaction et ne la laisse s'attacher à aucune chose, pour dégager et purifier en elle la partie inférieure. C'est alors un signe presque évident que le dégoût et la sécheresse ne proviennent pas de fautes ou d'imperfections récemment commises. Car, s'il en était ainsi, l'âme éprouverait une certaine tendance naturelle à satisfaire ses goûts en dehors des choses de Dieu ; attendu que si l'appétit déréglé s'abandonne à une imperfection quelconque, immédiatement l'âme se sent plus ou moins inclinée vers elle, selon le degré d'affection ou de plaisir qui l'y porte. Cependant ce dégoût général pourrait avoir pour principe une fâcheuse disposition de tempérament, ou une humeur mélancolique qui ne permet de prendre goût à rien ; il est donc nécessaire de recourir à un second signe ou caractère.

Le second caractère de cette purification est un souvenir habituel de Dieu, accompagné d'anxiété et d'une

douloureuse sollicitude. L'âme s'imagine ne plus servir Dieu, et même reculer, parce qu'elle ne ressent plus aucun goût pour les choses saintes. On voit par là qu'il y a une grande différence entre l'aridité et la tiédeur, puisque le propre de cette dernière est précisément de rendre la volonté languissante, et de chasser de l'esprit toute sollicitude relative aux choses de Dieu. Seule, la sécheresse de la vie purgative amène ordinairement avec elle un soin jaloux, joint, comme je l'ai dit, à la pensée et à la souffrance de ne pas servir Dieu. La mélancolie ou toute autre disposition particulière contribue parfois, il est vrai, à entretenir cette aridité, qui ne laisse pas néanmoins d'avoir son action purgative sur l'appétit sensitif, puisqu'elle prive l'âme de toute consolation et fait de Dieu l'unique objet de sa sollicitude. La partie sensitive est alors, il est vrai, abattue, faible et lâche pour agir, n'ayant plus le soutien d'aucune consolation sensible ; toutefois, l'esprit est prompt et plein de vigueur. Quand, au contraire, la sécheresse ne procède que du tempérament, on n'éprouve que répugnance et dégoût pour les choses naturelles, sans pour cela ressentir ces désirs ardents d'aimer Dieu, propres aux aridités de la vie purgative.

Cette sécheresse vient de ce que Dieu veut faire passer au bénéfice de l'esprit, les biens et les forces des sens ; mais comme ceux-ci sont incapables de supporter cette transformation, ils restent sans aliment, à sec et dans le vide, étant impuissants dans l'ordre du pur esprit. Ainsi, là où l'esprit se délecte, la chair languit et perd de son activité ; tandis que le premier, fortifié par la nourriture qui lui est propre, se réveille et se montre plus vigilant et plus attentif qu'auparavant à éviter tout ce qui pourrait déplaire au Seigneur.

Aux débuts de cette transformation, l'esprit, élevé à des sphères nouvelles, ne comprend pas encore la nature des biens qu'il reçoit. Habitué aux douceurs sensibles, il est toujours attiré de ce côté, comme par une sorte d'aimant. Il

appartient donc aux épreuves de la nuit obscure de purifier le goût spirituel, et de le préparer à des délicatesses plus subtiles. Il y est disposé successivement, et jusque-là il demeure tout pénétré d'amertume ; en proie à l'aridité et au dégoût par la privation de ce dont il jouissait autrefois avec tant de facilité.

Ceux que Dieu commence à introduire dans ces solitudes du désert, sont semblables aux enfants d'Israël. Lorsque Dieu envoya à son peuple cette nourriture du ciel, si exquise qu'elle se trouvait au goût de chacun, comme il est dit au livre de l'Exode (XVI, 13, 14.), ils se prirent cependant à regretter la saveur des viandes et les oignons d'Egypte, auxquels ils étaient si accoutumés, qu'ils n'appréciaient pas la douceur et la délicatesse d'une nourriture angélique. On les voyait gémir et pleurer la perte d'aliments grossiers, tandis qu'ils en avaient de tout célestes. *Nous nous souvenons des poissons que nous mangions en Egypte et qui ne nous coûtaient rien ; les concombres, les melons, les poireaux, les oignons et l’ail nous reviennent dans l'esprit* (Num., XI, 5.). Voilà où nous conduit la bassesse de nos appétits : ils nous font aimer nos misères, et concevoir une extrême répugnance pour les biens immuables du Ciel.

Je le répète, quand ces sécheresses de la voie purgative proviennent de l'appétit sensitif, l'esprit peut, pour les causes que je viens d'énumérer, n'éprouver dans le principe aucune saveur ; néanmoins il puise une certaine force et vigueur d'action dans la nourriture intérieure et substantielle qu'il reçoit. Cette nourriture est un commencement de contemplation obscure, sèche, ordinairement secrète pour les sens, et imperceptible à celui-là même qui la possède. En même temps que ceux-ci sont plongés dans l'angoisse du vide, et accablés sous le poids d'une désolante sécheresse, l'âme éprouve l'inclination et le désir de demeurer en solitude et en repos, sans pouvoir se fixer à aucune chose particulière, ni même en ressentir le besoin.

Ah ! si les âmes qui sont dans cet état savaient garder le calme et laisser de côté toutes les œuvres intérieures et extérieures, auxquelles elles employaient leur raisonnement et leur industrie propre ; si elles voulaient ne plus se préoccuper que d'une seule chose, se livrer au Seigneur, s'abandonner à sa conduite, l'écouter dans l'intime de leur cœur avec une amoureuse attention, et recevoir ses divines leçons : alors, dans cette sainte oisiveté et au milieu de cet oubli général, elles se sentiraient merveilleusement sustentées par cette nourriture intérieure. C’est, en effet, dans le repos le plus complet et dans le sommeil des puissances de l'âme, que les délices de cet aliment portent leurs fruits ; mais si l'âme témoigne le moindre désir, ou le plus petit empressement pour les savourer, elles disparaissent aussitôt : absolument comme l'air qui s'échappe dès qu'on ferme la main pour le retenir.

Nous pouvons citer à ce propos la parole que l'Époux adresse à l'Épouse dans les Cantiques : *Détournez vos yeux de moi; car ce sont eux qui m'ont obligé de me retirer promptement* (Cant., VI, 4.). L'état où Dieu met l'âme, le chemin qu'il lui fait tenir, diffèrent si essentiellement de celui qu'elle suivait autrefois, qu'en voulant aider Dieu par ses propres ressources, elle contrarie son œuvre au lieu d'y coopérer. Cela tient à ce que dans ce nouvel état de contemplation, c'est-à-dire quand l'âme est sortie de la voie du raisonnement pour entrer dans une autre plus avancée, Dieu opère lui-même en elle. Il semble alors lier ses puissances intérieures, ôter à l'entendement tout appui, soustraire à la volonté toute douceur, et interdire tout raisonnement à la mémoire.

On le comprend, dans cette situation, l'action de l'âme ne peut que faire obstacle à la paix intérieure, et à l'œuvre que Dieu veut opérer dans l'esprit au moyen de la sécheresse du sens. Une opération si spirituelle et si choisie exige une action plus recueillie, plus délicate, plus tranquille, qui ne ressemble en rien aux jouissances de la première heure, qui

étaient sensibles et palpables. David nous dit de cette paix, que Dieu la promet à l'âme afin de la rendre spirituelle.

De là une troisième marque pour reconnaître la purification des sens, savoir : l'impossibilité où se trouve l'âme de faire usage de la faculté de l'imagination, pour s'exciter à discourir et à méditer comme auparavant. Le Seigneur ne se manifeste plus à l'âme par la voie des sens, ainsi qu'il le faisait autrefois à l'aide du raisonnement, qui compose et divise les matières. Les communications divines suivent maintenant la voie du pur esprit, d'où le discours successif est banni, et fait place à l'acte simple de la contemplation, inaccessible au concours des sens extérieurs ou intérieurs.

Or le troisième signe nous prouve que cette captivité des puissances, ces dégoûts ne proviennent pas d'une humeur quelconque. S'il en était ainsi, cette disposition, qui est naturellement changeante, venant à cesser, l'âme pourrait aussitôt, avec un peu de vigilance, retourner à ses opérations antérieures, et les puissances retrouveraient leur liberté et leur appui. Le contraire arrive dans la purification de l'appétit sensitif, où l'impossibilité de discourir avec ses puissances va toujours croissant. A la vérité, les ténèbres de cette nuit ne se répandent pas d'une manière uniforme, surtout dans les commencements ; aussi ne laisse-t-on pas de ressentir par intervalles une sorte de douceur ou de consolation sensible. La faiblesse des âmes ne permet pas d'ailleurs qu'on les en détache brusquement; toutefois, si elles sont appelées à un état plus parfait, elles pénétreront toujours plus avant dans les profondeurs de la nuit, et l'œuvre de la purification sensitive s'achèvera.

Pour ceux qui ne suivent pas le chemin de la contemplation, l'épreuve des sécheresses n'est pas d'ordinaire aussi continue dans les sens. Tantôt livrés aux angoisses de l'aridité, ils sont incapables de méditer ; tantôt exempts de ces peines, ils peuvent comme autrefois faire usage du raisonnement. En faisant passer ces âmes par le

creuset des tribulations, l'unique but du Seigneur est de les exercer, de les humilier, de redresser leurs inclinations, en les purifiant de tout ce qui pourrait entretenir en elles la gourmandise des choses spirituelles. Mais son intention n'est pas de les conduire à la voie de l'esprit, c'est-à-dire à la contemplation parfaite ; car, sachez-le, Dieu n'y mène pas tous ceux qui s'adonnent avec résolution à la vie intérieure. Pourquoi cela ? Lui seul le sait. De là vient qu'il y a des âmes auxquelles Dieu ne retire jamais complètement la faculté de produire des considérations et des raisonnements, excepté pour un temps, comme nous l'avons expliqué.

CHAPITRE X.

Conduite à tenir dans cette nuit obscure.

A l'heure des sécheresses de la nuit sensitive, lorsque Dieu effectue le changement dont nous avons parlé plus haut, en retirant l'âme de la voie des sens ou de la méditation, pour la faire entrer dans celle de l'esprit ou de la contemplation, l'âme ne peut ni opérer à l'aide de ses puissances, ni discourir des choses de Dieu. En cet état où les spirituels éprouvent de grandes peines, ils ne souffrent pas tant des sécheresses que de la crainte d'être dans une voie de perdition. A leur point de vue, la source des biens spirituels est tarie pour eux, et Dieu les a abandonnés, puisqu'ils ne trouvent plus ni soutien, ni consolation dans les exercices de la vie intérieure. Ils s'épuisent alors en vains efforts pour fixer leurs puissances sur un raisonnement, dans l'espoir d'y trouver la satisfaction dont ils jouissaient auparavant ; et dès qu'ils ne se sentent plus agir, ils croient rester oisifs.

Cependant l'âme éprouve intérieurement pour ces exercices un véritable ennui et un profond dégoût ; elle se plaisait au repos et à la quiétude en voulant agir par elle-même, elle perd, par ses efforts, l'esprit de paix et de tranquillité, et ne gagne rien d'ailleurs. C'est vouloir recommencer une œuvre déjà terminée, rentrer dans la ville dont on est sorti, ou enfin lâcher sa proie pour s'élancer de nouveau à sa poursuite. Évidemment les sollicitudes de ces âmes seront complètement inutiles, elles ne gagneront rien à reprendre leur première méthode.

Ceux qui sont plongés dans les ténèbres de cette nuit, s'ils n'ont pas de directeur qui les comprenne, sont exposés à abandonner leur voie et ils reculent au lieu d'avancer. Pour le moins, les efforts multiples qu'ils font pour méditer

comme autrefois, ne servent qu'à créer des obstacles à leur progrès spirituel, et à multiplier avec excès leurs peines et leurs labeurs, parce qu'ils s'imaginent que leurs péchés ou leurs négligences sont la source de toutes ces difficultés. Désormais ce travail est devenu superflu, car Dieu les conduit par la voie de la contemplation, qui est toute différente de celle de la méditation : dans l'une le raisonnement joue le plus grand rôle ; dans l'autre l'imagination et le discours n'ont aucune part.

Les âmes qui se reconnaissent à ces traits doivent se consoler, persévérer avec patience dans l'oraison sans efforts tourmentés, et se confier en Dieu. Jamais il n'abandonne ceux qui le cherchent avec un cœur simple et droit ; il ne leur refusera pas le viatique nécessaire, qui doit les conduire par cette voie jusqu'à la claire et pure lumière de l'amour, où elles entreront après avoir traversé les obscurités de la seconde nuit, c'est-à-dire celle de l'esprit, si toutefois elles ont mérité d'y être introduites.

Le temps de la méditation est passé, et les spirituels dont nous parlons ne doivent plus se mettre en peine de discourir, mais s'appliquer seulement à conserver leur âme en paix et en quiétude, quand même ils croiraient que cette répulsion de l'esprit pour l'action est une suite de leur nonchalance. C'est beaucoup pour eux de se posséder ainsi en patience, et de persévérer dans l'oraison. Malgré tous les scrupules dont ils pourront être assiégés sur la perte du temps, et l'emploi meilleur qu'ils pourraient eu faire, qu'ils soient bien persuadés qu'on ne va pas à l'oraison pour se bander l'esprit, mais pour le mettre au large et le dilater. En effet, l'activité spontanée des facultés ne servirait qu'à troubler l'action de Dieu, et à empêcher les heureuses impressions qui se gravent dans l'âme, à la faveur de cette paix et de cette apparente inaction.

Lorsqu'un peintre esquisse ou dessine un portrait, si la personne tourne sans cesse la tête pour regarder de côté et d'autre, il est impossible à l'artiste de saisir les traits du

visage et d'achever son œuvre. De même, au sein de cette paix et de ce repos intérieur, le moindre acte, la moindre affection, le moindre regard inquiet que l'âme voudrait se permettre, produirait infailliblement en elle la distraction et le trouble. Plus elle prétendra chercher un appui dans ses sentiments affectueux et dans ses connaissances, plus elle en sentira l'absence, et plus elle sera tourmentée, dans la partie sensitive, d'un vide que rien de ce genre ne peut combler. C'est pourquoi ces âmes-là ne doivent pas se mettre en souci de voir leurs puissances réduites à l'inaction, elles doivent au contraire se réjouir qu'il en soit ainsi le plus promptement possible. La contemplation infuse que Dieu leur accorde, n'étant plus troublée par leurs propres opérations, s'augmentera dans la paix, et préparera la voie aux divines ardeurs de l'incendie d'amour ; tel est le fruit merveilleux de cette contemplation secrète et obscure.

Je ne voudrais pas cependant que l'on tirât de cette doctrine une règle générale, pour mettre absolument de côté le travail de la méditation. Pour la quitter, il faut ne pouvoir plus s'y livrer, c'est-à-dire qu'il ne faut l'abandonner que lorsque le Seigneur en arrête le cours, soit pour l'épreuve de la vie purgative, soit pour faire atteindre à l'âme un plus haut degré de contemplation. Autrement on doit conserver toujours cet appui, ce rempart de la méditation, et s'attacher en particulier aux mystères de la vie et de la passion du Christ Rédempteur. N'est-ce pas là d'ailleurs le moyen par excellence pour nous purifier de nos imperfections, nous aider à acquérir la patience, assurer nos progrès dans la perfection, enfin nous faire parvenir à une éminente contemplation ? Ouvrir la porte à cette communication infuse, secrète, pacifique et amoureuse de Dieu, c'est s'embraser d'amour, comme l'âme le déclare dans le vers suivant.

CHAPITRE XI.

pg. 296 manquante au fac-similé

Explication des trois autres vers de cette strophe. Embrasée d'un amour plein d'anxiété.

Au début, l’âme ne sent pas d'ordinaire l'embrasement d'amour, soit que les impuretés de sa nature aient empêché ce feu de s'allumer, soit que, se méprenant sur son action, elle lui ait refusé un libre accès. Quoi qu'il en soit, l'âme est parfois brûlée d'un désir véhément de Dieu, et plus ce désir croît, plus la passion d'amour augmente dans son cœur, sans qu'elle puisse savoir ni comprendre d'où et comment lui viennent ces ardeurs. Ses flammes l'embrasent souvent à tel point, qu'elle désire Dieu avec un amour plein d'anxiété. Aussi peut-elle emprunter les sentiments du Prophète royal : Parce que mon cœur a été tout enflammé d'amour dans la contemplation, mes affections et mes goûts ont été transformés; en d'autres termes, ont passé de la vie sensitive à la vie spirituelle, par la sécheresse et le renoncement à toute satisfaction. David ajoute : *Et moi j'ai été réduit à néant, et je n'ai pas su comment cela s'était fait* (Ps. LXXII, 21, 22).

L'âme ignore aussi le chemin où elle se trouve; privée de toutes les consolations naturelles et surnaturelles dont elle avait coutume de jouir, elle est éprise d'amour, sans savoir comment. Cette âme éprouve de si pressants désirs de son Dieu, que ses os semblent desséchés par cette soif ardente, sa nature tombe en défaillance et elle sent ses forces et sa chaleur disparaître ; à ces différents symptômes de mort, l'âme reconnaît que cette soif d'amour est pleine de vie. David en était altéré quand il s'écriait : *Mon âme a eu soif du Dieu fort et vivant* (Ps. XLI, 2.). C'est comme s'il eût dit : La soif qui dévore mon âme est toute vive. Et elle est vraiment si vive qu'elle fait mourir. A la vérité ses intensités ne sont pas continuelles, elles ne se produisent que par intervalles, néanmoins l'âme est toujours pressée de quelques-unes de ses ardeurs.

Je le répète, l'âme ne découvre pas tout d'abord cet amour secret, dont elle n'est touchée que presque imperceptiblement dans le principe, et qui grandit peu à peu. Cependant, au milieu de ses sécheresses et du vide de

ses puissances, elle conserve une attention vigilante et un soin habituel de plaire au Seigneur, accompagnés de crainte et de regret de ne pas encore le servir assez bien. Or, ce n'est pas un sacrifice peu agréable à Dieu que celui d'un cœur anxieux à la recherche de son amour, et c'est la contemplation secrète qui opère cette sollicitude. Ensuite, après le temps laborieux de la purification, où les forces et les affections naturelles de la partie sensitive ont été réglées au moyen des aridités, la même contemplation embrase l'esprit du divin amour. Il faut se comporter alors comme un malade qui désire sa guérison ; tout consiste à souffrir les sécheresses et la rude purification des passions. On se délivre ainsi d'une foule d'imperfections, et on s'adonne à l'exercice de toutes les vertus, afin da se rendre capable de recevoir les impressions de cet amour, comme l'exprime le vers suivant :

Oh ! l'heureuse fortune !

De même que Dieu plonge les sens dans l'obscurité, et fait cesser leurs propres opérations pour purifier et assujettir la partie inférieure et la disposer à l'union de l'esprit, ainsi il fait entrer plus tard l'esprit dans la nuit spirituelle pour le purifier et se l'unir. C'est pour l'âme un tel profit que, sans se rendre compte du mobile qui la fait agir, elle estime alors comme un grand bonheur d'être sortie des liens étroits de la captivité des sens ; aussi s'écrie-t-elle : « Oh ! l'heureuse fortune ! » C'est ici le moment de signaler les avantages recueillis par l'âme, qui lui arrachent cette exclamation de joie. Ils sont tous renfermés dans le vers suivant :

Je sortis sans être aperçue.

Cette sortie symbolise celle de l'âme délivrée de la tyrannie des sens, qui ne lui permettaient de chercher Dieu que par des opérations faibles, limitées et dangereuses,

comme le sont celles qui appartiennent à la partie inférieure. En effet, elle tombait à chaque pas en mille imperfections, en mille ignorances, comme nous l'avons fait remarquer lorsque nous parlions des sept péchés capitaux. Cette nuit, en éteignant les satisfactions naturelles et surnaturelles, et en mettant fin à tous les raisonnements, délivre par là même l'âme de toutes les imperfections, et la prépare à des biens innombrables par l'acquisition des vertus. C'est une profonde consolation et une grande joie pour celui qui marche dans cette voie, que de voir combien un état si rude et si odieux à l'âme, si contraire aux satisfactions spirituelles, opère tant de merveilles. L'âme, disons-nous, acquiert ces avantages en passant à travers tout le créé, pour se diriger, au milieu de cette nuit, vers les joies éternelles. Or, cela n'est-il pas la plus grande et la plus heureuse des fortunes ? N'est-ce pas un rare bonheur que d'avoir éteint le feu des passions, réprimé toutes les affections déréglées, et d'être du petit nombre de ceux qui entrent par cette porte étroite et persévèrent dans le sentier difficile qui conduit à la vie, comme le dit notre Sauveur : *Que la porte de la vie est étroite ! et que la voie qui y mène est resserrée ! combien peu la trouvent* (S. Matth., VII, 14.) ! La porte étroite, c'est la nuit des sens ; il faut que l'âme se dégage et se dépouille d'elle-même pour y passer ; puis, prenant pour guide la foi, qui n'a rien de commun avec les sens, elle marche par la voie resserrée de la seconde nuit, à savoir celle de l'esprit, où elle s'enfonce toujours plus avant dans la pureté de la foi, qui est l'unique moyen de consommer son union avec Dieu. Sans doute, les travaux et les ténèbres de la nuit des sens ne sont pas comparables à ceux de la nuit de l'esprit, et le nombre de ceux qui traversent ce dernier chemin est beaucoup plus restreint ; mais aussi les avantages que l'on y trouve sont beaucoup plus considérables. Nous allons maintenant énumérer, le plus brièvement possible, les heureux effets de la nuit des

sens, afin de parler ensuite de l'autre nuit, qui fera le sujet du second livre.

CHAPITRE XII.

Des avantages que l'âme retire de la nuit des sens.

Dans cette nuit ou purification des sens, il semble à l'âme que tout lui soit enlevé, et cependant elle y est comblée de bienfaits considérables. De même qu'Abraham célébra de joyeuses fêtes, le jour où son fils Isaac fut sevré (Gen., XXI, 8), ainsi les Saints se réjouissent dans les demeures éternelles, lorsque Dieu sort une âme des langes de l'enfance, et cesse de la porter dans ses bras pour la faire marcher seule. Il lui retire le sein et la douce nourriture du lait ou des viandes délicates, pour lui faire manger le morceau de pain sec, et lui donner l'aliment plus solide des forts. Ce pain qui se donne, au milieu des sécheresses et des ténèbres des sens, à l'âme vide et sevrée des consolations sensibles, ce pain n'est autre que la contemplation infuse dont nous avons parlé. Tel est le premier et le principal avantage; presque tous les autres en dérivent.

Celui qui tient, sans contredit, le premier rang après celui-ci, c'est la connaissance de soi-même et de sa misère. A la vérité, toutes les grâces dont Dieu favorise l'âme, sont ordinairement accompagnées de cette connaissance ; mais la sécheresse, le vide de toutes ses facultés, comparés à l'abondance au sein de laquelle se trouvait l'âme autrefois, et de plus la difficulté qu'elle éprouve à faire le bien, lui révèlent mieux encore sa bassesse et sa misère, dont elle n'avait pas assez conscience au temps de sa prospérité. Nous en avons une excellente figure dans l'Exode. Dieu, voulant humilier les enfants d'Israël et leur apprendre à se connaître, leur commanda de se dépouiller des vêtements de fête dont ils se revêtaient ordinairement dans le désert. *Quittez donc présentement tous vos ornements afin que je sache de quelle manière j'en userai avec vous* (Exod., XXXIII, 5.).

C'est comme s'il eût dit : le vêtement que vous portez est un habit de fête et d'allégresse; c'est pourquoi il vous empêche d'avoir de vous-mêmes des sentiments conformes à votre bassesse ; quittez le, et désormais, vous voyant revêtus d'un habit vil et méprisable, vous connaîtrez mieux qui vous êtes et ce que vous méritez. C'est ainsi que la réalité de sa misère, qu'elle ignorait autrefois, est manifestée à l'âme.

Au début de la vie spirituelle, cette âme se voyait dans une fête continuelle ; le Seigneur était sa consolation, son appui et la source de joies enivrantes; sa vie s'écoulait dans la satisfaction et le contentement et il lui semblait faire quelque chose pour Dieu. Du moins la complaisance qu'elle éprouvait dans ces douces communications, paraissait l'indiquer assez. Mais une fois revêtue des vêtements du travail, de l'aridité et du délaissement, lorsque ses premières splendeurs sont éteintes, elle entre dans l'indispensable et vraie connaissance d'elle-même ; à la vue de sa complète impuissance, elle apprend à se compter pour rien, et à ne se satisfaire en rien. Cependant Dieu estime sa défiance d'elle-même, et sa désolation, au-dessus de toutes ses joies antérieures et de toutes les œuvres qu'elle faisait, si sublimes fussent-elles. En effet, toutes ces opérations accompagnées de jouissances étaient l'occasion de beaucoup d'imperfections; tandis que le vêtement de la sécheresse lui procure non seulement les avantages déjà énoncés, mais encore un grand nombre d'autres, dont l'énumération que nous en allons faire peut à peine donner une idée. Tous procèdent de la connaissance de soi-même comme de leur origine et de leur source.

Le premier effet de cette sécheresse est d'apprendre à l'âme à garder, dans ses rapports avec Dieu, plus de respect et de retenue : sentiment que l'on doit toujours éprouver en approchant du Très-Haut. Au temps de l'abondance et des consolations, l'âme n'agissait pas de la sorte ; les faveurs dont elle était alors comblée lui inspiraient plus d'audace, et diminuaient la crainte révérencielle due au Tout-Puissant.

Lorsque Moïse entendit la voix de Dieu dans le buisson ardent, il s'en serait approché dans le transport de sa joie, si Dieu ne lui eût commandé de s'arrêter et de quitter sa chaussure (Exod., III, 6.). Ce commandement nous démontre avec quel respect, quelle discrétion et quel dégagement il faut s'approcher de Dieu. Après cet acte d'obéissance, Moïse devint si réservé et circonspect, que non seulement, nous dit la sainte Ecriture, il n'eut plus la présomption d'avancer, mais encore qu'il n'osa pas même regarder Dieu (Exod., III, 6.). Ayant quitté sa chaussure, c’est-à-dire s'étant dépouillé de ses appétits et de ses inclinations, il confessa ouvertement sa profonde misère, ainsi qu'il convenait pour mieux écouter la parole divine.

Ce ne fat pas non plus au milieu de la gloire et des richesses dont Job nous fait le tableau lui-même (Job., XXIX, 2), que Dieu voulut lui parler. Pour le disposer à cette faveur, il l'éprouva par la souffrance, et le réduisit à être étendu sur un fumier, couvert d'ulcères et rongé de vers,, abreuvé d'amertumes et d'angoisses, abandonné de ses amis et même persécuté par eux. C'est alors que le Dieu tout-puissant, qui se plaît à relever le pauvre du fumier (Ps. CXII, 7.), daigna se communiquer à lui avec abondance et suavité, et lui découvrit les secrets profonds de sa sagesse, ce qu'il n'avait jamais fait au temps de sa prospérité.

Il est à propos de signaler ici un autre grand bienfait, qui résulte de cette nuit et de cette sécheresse de l'appétit sensitif, puisque nous en parlons. C'est que pendant la nuit obscure des sens, Dieu, pour justifier la parole du Prophète : Votre lumière se lèvera dans les ténèbres (Is., LVIII, 10.), éclaire l'âme, en lui donnant d'abord connaissance de sa misère et de sa bassesse, puis en lui découvrant la grandeur et l'excellence de son Créateur. Les forces de l'appétit, du goût et des attaches sensibles étant domptées et anéanties, l'intelligence demeure pure et libre pour recevoir la vérité ; car les appétits et les désirs sensibles, lors même qu'ils ont pour objet des choses spirituelles, offusquent toujours et

embarrassent l'esprit. Par conséquent cette angoisse et cette sécheresse des sens illumine et vivifie l'entendement, comme le dit le même Prophète : *L'affliction seule vous donnera l'intelligence de ce qu'on vous dit* (Ibid., XXVIII, 19). Ces paroles nous font comprendre comment la tribulation dépouille l'âme et opère le vide en elle : disposition absolument requise pour être soumis à l'influence divine.

La divine Sagesse instruit surnaturellement l'âme par cette contemplation aride, bien mieux qu'autrefois, aux jours de la consolation et de la douceur. Isaïe nous le fait comprendre lorsqu'il s'écrie : *A qui le Seigneur enseignera-t-il sa loi ? à qui donnera-t-il l'intelligence de sa parole ? A des enfants qu'on ne fait que de sevrer, qu'on vient d'arracher de la mamelle* (Is., XXVIII, 9). La conclusion à tirer, c'est que la meilleure préparation aux communications divines n'est pas tant ce premier lait de la suavité spirituelle, ni tous ces beaux et savoureux discours des puissances sensitives sur lesquels on s'appuyait, que la privation de l'un et le détachement des autres. Pour écouter le Roi des rois avec le respect qui lui est dû, l'âme doit se tenir debout et sans appui du côté des sens et des affections, comme le dit Habacuc en parlant de lui-même : *Je me tiendrai debout, montant la garde, je demeurerai ferme sur les remparts, et je regarderai attentivement pour voir ce que l'on pourra me dire* (Habac., II. 1). Je me tiendrai debout, c'est-à-dire détaché de mes affections, je demeurerai ferme sur les remparts, en d'autres termes, je ne ferai pas usage de mes sens, ni du raisonnement pour comprendre ce qui me sera dit de la part de Dieu. On le voit donc, de cette nuit résulte premièrement la connaissance de soi-même, et celle-ci devient la base de la connaissance de Dieu. Au dire des philosophes, un extrême se fait connaître par un autre. C'est pourquoi saint Augustin faisait cette prière : « Seigneur, faites que je me connaisse et que je vous connaisse ! »

L'autorité de David fait admirablement ressortir la puissance et l'efficacité de cette nuit, pour attirer dans l'âme

les lumières et les sublimes connaissances dont Dieu veut la remplir. *Dans cette terre déserte où je me trouve, et où il n'y a ni chemin, ni eau, je me suis présenté devant vous comme dans votre sanctuaire, pour contempler votre puissance et votre gloire* (Ps. LXII, 3). Chose remarquable, le Psalmiste ne dit pas ici que les délices spirituelles et les nombreuses consolations qu'il avait reçues fussent une disposition et un moyen convenables pour connaître les grandeurs de Dieu ; car c'est plutôt la sécheresse et le vide de la partie sensitive, signifiés par la terre sèche et déserte. Il ne croit pas non plus que les saintes pensées et les sacrés entretiens, dont il avait joui fréquemment, l'aient conduit à l'intelligence des attributs divins; c'est au contraire l'impossibilité de fixer sa pensée en Dieu, et de faire usage du discours et des considérations que fournit l'imagination, exprimés par la terre sans chemin.

En résumé, le moyen par excellence pour arriver à la connaissance de Dieu et de soi-même, c'est la nuit obscure avec ses aridités et ses angoisses. Toutefois la plénitude de ces deux sciences ne s'acquiert que dans la nuit spirituelle, à laquelle la nuit des sens sert d'introduction.

L'âme retire encore un autre profit de ces épreuves, c'est l'humilité spirituelle ; vertu opposée au premier péché capital, l'orgueil de l'esprit. L'humilité produite par la connaissance de soi-même, purifie l'âme de toutes les imperfections où elle tombait à l'heure de sa prospérité. Se voyant si stérile et si misérable, il lui est impossible de se laisser aller, même à un premier mouvement de vaine complaisance, et de se croire meilleure que les autres ; bien loin de là, elle est portée à reconnaître leur supériorité. Ici naît l'amour du prochain ; l'âme ne se permet plus de le juger comme elle le faisait naguère, quand elle admirait sa propre ferveur et fermait les yeux sur celle d'autrui. Frappée maintenant de sa propre misère, elle n'a plus le loisir d'arrêter ses regards sur personne. David, qui avait la science expérimentale de cet état, l'exprime à merveille par

ces paroles : Je me suis tu, je me suis humilié, j'ai gardé le silence pour ne pas même dire de bonnes choses, et ma douleur a été renouvelée (Ps. XXXVIII, 3.). Ce qui signifie qu'il se voyait tellement réduit à néant dans son âme, que non seulement il ne pouvait plus se glorifier de ses biens, mais encore, qu'en présence de ceux qu'il découvrait dans les autres, il restait muet et frappé de la douleur de sa propre misère.

Les spirituels tirent encore de cette nuit l'avantage de devenir obéissants et soumis dans les voies de la perfection. La vue de leur misère leur fait accepter volontiers les enseignements qu'on leur donne ; ils sont prêts à recevoir les avis de tout le monde, et les désirent même, aimant à être instruits sur leurs moindres devoirs. Leur ancienne présomption disparaît ; enfin ils se dépouillent peu à peu de toutes les imperfections dont nous avons parlé en traitant de l'orgueil spirituel.

CHAPITRE XIII.

Autres avantages qui résultent pour l'âme de la nuit des sens.

Naguère les commençants étaient sujets aux imperfections de l'avarice spirituelle, et recherchaient les douceurs célestes. Jamais leur convoitise n'était satisfaite ; impatients de jouir, il leur fallait tantôt un exercice, tantôt un autre ; mais actuellement, grâce aux ténèbres de la nuit obscure, leur âme se réforme complètement. Là où elle puisait la saveur et le plaisir, elle n'éprouve plus que du dégoût et du trouble, aussi se livre-t-elle à ces pratiques avec tant de réserve et de sobriété, qu'on pourrait peut-être l'accuser de pécher maintenant par défaut, là où auparavant elle aurait plutôt péché par excès. Le dessein de Dieu en établissant ainsi les âmes dans l'humilité, est de leur inspirer une grande promptitude à faire le bien ; sans toutefois leur enlever leur répugnance à agir, afin que dans l'exécution de ses commandements, elles aient uniquement en vue son bon plaisir, et que, ne trouvant plus de jouissance en rien, elles se désapproprient de toutes choses.

La sécheresse et le dégoût qu'éprouvent les sens à l'égard des exercices spirituels, ont encore pour résultat de préserver l'âme des souillures que nous avons signalées en parlant de la luxure spirituelle, puisque ces défauts procèdent habituellement d'une jouissance de l'esprit qui rejaillit sur les sens.

Quant aux imperfections du quatrième vice, qui est la gourmandise spirituelle, et dont l'âme se délivre dans cette nuit obscure, on en peut voir l'énumération au chapitre VI. Elles sont innombrables, mais je n'en parlerai pas ici, désirant mettre fin à ce traité de la nuit des sens pour arriver

à la nuit de l'esprit, où nous avons une importante doctrine à exposer.

Outre les avantages déjà mentionnés, l'âme en recueille d'incalculables en réprimant le vice de la gourmandise spirituelle. Pour en donner une idée, il suffît de dire qu'elle est délivrée de toutes ces imperfections, et préservée d'autres maux beaucoup plus considérables que nous passons sous silence, et dont une multitude d'âmes ont été les victimes. La nuit aride et obscure où Dieu place l'âme, met un frein à la concupiscence et aux appétits déréglés. Cet exercice de mortification réforme et règle si parfaitement les sens et les passions, que ces dernières semblent avoir perdu leurs forces, l'âme devient presque incapable de goûter une jouissance quelconque, et un plaisir sensible dans les choses naturelles ou surnaturelles. Grâce à cette sobriété spirituelle, elle fait de merveilleux progrès, et par le moyen du crucifiement de ses mauvaises tendances, elle vit dans la paix et dans la tranquillité de l'esprit. Quand le règne des appétits et de la concupiscence finit, le trouble fait place aux douceurs paisibles des divines consolations.

Arrivons maintenant à un second avantage qui consiste en ceci, que l'âme conserve ordinairement le souvenir de Dieu, accompagné d'une sainte appréhension de revenir sur ses pas dans le chemin spirituel. Or, ce précieux avantage n'est pas un des moindres bienfaits de ce temps de sécheresse et de purification, car c'est à ce moment que l'âme se défait des imperfections qu'elle contractait, en se laissant aller aux mouvements déréglés de ses affections, qui arrêtaient son élan.

L'exercice de toutes sortes de vertus est encore un des immenses profits de l'état dont nous parlons. En effet, l'âme y trouve facilement occasion de pratiquer la patience et la longanimité, ayant à supporter avec persévérance le manque de consolation et de goût, au milieu de ses exercices spirituels. L'amour de Dieu devient son unique

mobile; ce n'est plus par goût et par attrait qu'elle agit, mais par le seul motif de plaire au Seigneur. La vertu de force, aux prises avec les difficultés et les répugnances, se développe en elle, et elle puise de la vigueur dans sa faiblesse même. En un mot, l'âme plongée dans ces ténèbres s'exerce à toutes les vertus cardinales, théologales et morales, et les quatre avantages que nous venons d'énumérer, c'est-à-dire la jouissance de la paix, le souvenir habituel de Dieu, la pureté et la limpidité du cœur, en sont le résultat. David nous apprend comment lui-même en fit l'expérience dans cette nuit : *Mon âme a refusé toute consolation, je me suis souvenu de Dieu, et j'y ai trouvé ma joie. Je me suis exercé dans la méditation, et mon esprit est tombé dans la défaillance* (Ps. LXXVI, 3, 4.). Puis il ajoute plus loin : *Je méditais durant la nuit au fond de mon cœur, et m'entretenant en moi-même, je m' exerçais à purifier mon esprit* (Ps. LXXVI, 7.), c'est-à-dire à me détacher de tous mes goûts et de toutes mes affections.

Dans la nuit des sens, l'âme se purifie également des imperfections relatives aux trois autres péchés capitaux : l'envie, la colère et la paresse, et elle acquiert les vertus contraires. Humiliée et assouplie par les difficultés, les tentations, les tribulations de tous genres par lesquelles Dieu l'exerce, elle devient plus douce et plus traitable dans ses rapports avec lui, avec elle-même et avec le prochain. Elle ne s'irrite pas, ne se trouble plus de ses propres fautes, ni de celles d'autrui, elle ne reproche plus à Dieu avec impatience les dégoûts et les lenteurs qu'elle éprouve dans l'œuvre de sa perfection. Au lieu de se laisser aller à l'envie, elle pratique maintenant la charité envers le prochain, ou si toutefois l'envie existe encore dans son cœur, c'est à l'état de vertu et non plus de vice comme auparavant, lorsqu'elle ressentait de la peine en voyant les autres lui être préférés et la devancer. Présentement elle est convaincue de sa profonde misère, aussi leur décerne-t-elle volontiers la

palme, n'ayant plus d'autre envie que celle d'une sainte émulation, qui est une grande vertu.

Les langueurs et les faiblesses qu'elle éprouve dans les choses spirituelles, ne sont plus défectueuses, parce que ces imperfections, qui procédaient autrefois du désir exagéré des consolations dont elle souhaitait le retour, ne viennent plus aujourd'hui de ce goût imparfait ; Dieu l'ayant mise, par cette purification des sens, dans une entière impossibilité à l'égard de toute jouissance.

Outre tous ces avantages, l'âme puise encore d'autres grâces innombrables dans cette contemplation aride et obscure. Au moment où elle y pense le moins, Dieu, très souvent, lui communique au milieu de ces angoisses et de ces sécheresses une suavité spirituelle, un amour très pur et des connaissances surnaturelles d'une exquise délicatesse. Or, chacun de ces dons est d'un prix infiniment plus grand que toutes les faveurs antérieures, quoique l'âme ne le juge pas ainsi tout d'abord, ces sortes de communications spirituelles étant de nature très délicate et impossibles à saisir parles sens.

Enfin, à proportion que l'âme se purifie des affections et des appétits sensitifs, elle arrive à posséder la liberté d'esprit, et elle se voit enrichie des douze fruits de l'Esprit-Saint ; elle échappe alors d'une manière merveilleuse à la tyrannie de ses trois ennemis : le démon, le monde et la chair. En effet, quand l'âme a étouffé en elle tout instinct et tout attrait des satisfactions sensibles, le démon, le monde et la sensualité demeurent sans armes et sans forces contre l'esprit.

Donc ces sécheresses sont très favorables au progrès de l'âme, dans la voie du pur amour, puisque son seul but est de plaire à Dieu, et que le plaisir n'est plus le mobile de ses actions, comme autrefois quand elle ne vivait que de douceurs. Maintenant plus de présomption, plus de ces contentements secrets, auxquels elle avait coutume peut-être de se laisser aller au temps de la prospérité. Craintive et

défiante d’elle-même, ne cherchant plus aucune satisfaction dans ses œuvres, elle se tient dans cette sainte et salutaire crainte, gardienne féconde des vertus. Les aridités éteignent les convoitises et font disparaître les saillies de la nature. L'âme est alors tellement détachée de toute jouissance, que si Dieu ne lui envoyait pas de temps en temps le sentiment de la consolation dans ses exercices spirituels, ce serait merveille que ses propres efforts lui procurassent quelque douceur ou quelque plaisir sensible.

A l'attrait de la sensualité succède la pensée fréquente de Dieu, et le désir véhément de le servir subsiste seul dans le cœur, ce qui est une disposition souverainement agréable au divin Maître. Le sacrifice digne de Dieu est un esprit brisé de douleur (Ps. L. 18.), nous dit le Roi-Prophète. Aussi est-ce pour l'âme un inexprimable bonheur de reconnaître qu'en traversant la nuit obscure, elle s'est purifiée et a pu acquérir tous ces nombreux et si précieux avantages ; c'est donc ajuste titre qu'elle s'écrie dans son cantique :

Oh ! l'heureuse fortune
Je sortis sans être aperçue.

En d'autres termes, je suis sortie des pièges de l'ennemi, de la captivité des passions et des attaches sensibles. Sans être aperçue, c'est-à-dire sans que les trois tyrans de mon âme aient pu s'y opposer ; eux qui, nous l'avons dit, pour empêcher l'âme de sortir d'elle-même et d'arriver à la pleine liberté de l'amour, la retiennent enchaînée dans les liens des vains et frivoles plaisirs. La force de ces ennemis une fois paralysée, ils n'ont plus sur l'âme aucune action.

Les quatre passions : la joie, la douleur, l'espérance et la crainte, sont apaisées par une continuelle mortification. L'aiguillon des appétits naturels de la sensualité est émoussé par ces sécheresses habituelles. Les sens et les facultés intérieures s'établissent dans une harmonie parfaite, par suite de l'abandon de tous ces raisonnements,

dont les actes sont tout un menu peuple qui s'agite dans la partie inférieure. Mais ce peuple ne pouvant plus désormais troubler l'âme dans sa liberté spirituelle ; sa maison intérieure reste apaisée et tranquille, comme l'exprime le vers suivant.

CHAPITRE XIV.

On explique les derniers vers de la première strophe.

Alors que ma demeure était pacifiée.

La partie sensitive jouit maintenant du repos, c'est-à-dire que les passions sont mortifiées, les convoitises étouffées, les affections assoupies et calmées, grâce à cette bienheureuse nuit de la purification des sens. L'âme est donc sortie, elle a commencé à pénétrer dans la voie de l'esprit que suivent les âmes en progrès, et qu'on nomme aussi voie illuminative ou voie de contemplation infuse. Dieu de lui-même nourrit l'âme et la sustente, sans qu'elle y coopère d'aucune manière par actes discursifs ou autrement. C'est le privilège du petit nombre, avons-nous dit, de traverser la nuit des sens, pour arriver par celle de l'esprit, plus profonde encore que la première, à l'union d'amour avec Dieu. Ceux-là doivent ordinairement passer d'abord par les plus pénibles tribulations, et par des tentations, qui se prolongent pendant un temps plus ou moins considérable.

Dieu permet souvent à l'ange de Satan, à l'esprit de fornication, de troubler leurs sens par de violentes et abominables révoltes, leur esprit par d'horribles pensées, et leur imagination par de très vives représentations, plus pénibles mille fois que la mort. Ils sont assaillis en même temps par l'esprit blasphémateur ; toutes leurs pensées sont traversées par d'affreux blasphèmes, suggérés à l'imagination avec tant de violence, que parfois même leur bouche semble les proférer, ce qui est pour eux un indicible tourment.

Un autre esprit abominable, qu’Isaïe appelle *l’esprit de vertige* (Is., XIX, 14), s'empare encore d'eux. Il obscurcit leur

intelligence et la remplit de mille scrupules, il embarrasse leur jugement de mille perplexités, au point qu'ils ne sauraient trouver de satisfaction en rien, ni s'appuyer sur les conseils et le sentiment de personne. Cette épreuve est une des plus terribles tortures, une des plus grandes horreurs de la nuit des sens ; elle ressemble beaucoup aux angoisses de la nuit de l'esprit.

Nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, Dieu n'envoie ordinairement ces tempêtes et ces troubles de la purification sensitive, qu'aux âmes qu'il a dessein de faire pénétrer dans la seconde nuit. Il dispose par ces fortes épreuves leurs sens et leurs facultés à l'union de la divine Sagesse ; car, si l'âme n'est pas tentée et exercée dans la peine et le travail, ses sens ne pourront être élevés jusque-là. C'est pourquoi l'Ecclésiastique dit : *Que sait celui qui n'a point été tenté ?... Celui qui na point d'expérience connaît peu de choses* (Eccles., XXXIV, 9, 10). Jérémie nous donne encore une excellente preuve de cette vérité : *Vous m' avez châtié, et mon malheur m' a instruit* (Jer., XXXI, 18,). Or, le châtiment le plus propre à nous faire acquérir cette souveraine sagesse, est précisément la souffrance intérieure décrite dans ce traité. Elle est, en effet, ce qu'il y a de plus efficace pour purifier les sens de toutes les satisfactions et de toutes les jouissances, auxquelles la faiblesse de la nature est attirée, et pour préparer l'âme, par une véritable humilité, à la suréminente élévation à laquelle Dieu la convie.

Quant à la limite du temps fixé à cette pénitence et à ce jeûne spirituels, elle est incertaine ; tous ne sont pas soumis aux mêmes épreuves et ne subissent pas les mêmes tentations. Ceci dépend entièrement de la volonté du Tout-Puissant, du plus ou moins d'imperfections à déraciner, et aussi du degré d'amour auquel Dieu veut faire parvenir les âmes. Donc l'intensité des humiliations et leur durée, seront proportionnées à ses adorables desseins. Les âmes fortes dans la souffrance sont purifiées d'une manière plus intense et plus rapide. Les faibles sont retenues très longtemps dans

cette nuit, où elles sont soumises à de légères tentations, entremêlées de quelques douceurs sensibles, afin qu'elles ne perdent pas courage et ne retournent point en arrière. Aussi ne parviennent-elles que tardivement en cette vie à la pureté parfaite, et quelques-unes même ne l'atteignent jamais. Elles ne sont ni tout à fait établies dans cette nuit, ni complètement hors d'elle. Bien qu'elles ne soient pas appelées à aller plus loin. Dieu, pour les maintenir dans l'humilité et dans la connaissance d'elles-mêmes, les exerce à certains jours par des sécheresses et des tentations, tout en les encourageant de temps à autre par des consolations, de peur de les voir recourir de nouveau aux joies du monde.

Avec d'autres âmes plus languissantes encore, Dieu semble s'absenter, paraître et disparaître tour à tour, pour les exciter à son amour, parce que, sans ces alternatives, elles n'apprendraient jamais à le chercher. Quant aux âmes généreuses, réellement appelées à cet heureux et sublime état de l’union d'amour, si rapidement que Dieu les conduise, elles n'en demeurent pas moins habituellement un temps assez long au milieu des sécheresses, comme l'expérience peut nous en convaincre.

Mais c'est assez parler de cette première nuit commençons à traiter de la seconde.

LIVRE SECOND

ON Y TRAITE DE LA PURIFICATION LA PLUS INTIME, QUI EST LA SECONDE NUIT OU CELLE DE l'ESPRIT.

CHAPITRE PREMIER.

De la nuit spirituelle et du moment précis où elle doit commencer.

La divine Majesté n'établit pas immédiatement dans l'union d'amour l'âme qui est sortie du creuset des sécheresses et des épreuves de la première purification ou nuit des sens ; mais, après lui avoir fait quitter la voie des commençants, Elle a coutume de l'exercer longtemps, et même bien des années, dans celle du progrès. Semblable à un homme sorti d'une étroite prison, l'âme s'avance alors dans le sentier de la perfection avec un cœur plus dilaté et plus joyeux, et elle est comblée de délices intérieures, plus abondantes que celles dont elle jouissait avant d'entrer dans cette nuit. L'imagination et les puissances ne sont plus préoccupées de former des raisonnements, et l'esprit se repose aussitôt avec une grande facilité dans une douce et amoureuse contemplation. Cependant la purification de l'âme n'est pas achevée; celle de l'esprit, qui est la principale, manque encore, et sans elle la purification sensible, si violente qu'elle ait été, ne sera jamais complète, à cause de la liaison étroite qui existe dans le même sujet entre la partie supérieure et l'inférieure.

Cet état n'exclut point les ténèbres, les sécheresses et les angoisses; parfois même elles y sont beaucoup plus intenses qu'au milieu des épreuves antérieures. Elles sont comme les présages, les messagers de la nuit de l'esprit qui doit suivre; toutefois leur durée n'est pas aussi longue. Après quelques jours, après un certain temps d'orages et de tempêtes, le ciel de l'âme recouvre sa sérénité habituelle. Dieu purifie

ainsi peu à peu ceux qui ne doivent pas s'élever à un très haut degré d'amour ; il interrompt leur nuit de contemplation, et les fait passer souvent de l'obscurité la plus profonde aux clartés splendides du jour. Ainsi s'accomplit la parole de David ; *Il envoie sa glace comme par bouchées* (Ps. CXLVII, 17). Mais ces parcelles de contemplation ne font jamais ressentir à l'âme les horreurs de la nuit de l'esprit, dont nous devons traiter, et où Dieu l'introduit à dessein pour la conduire à l'union divine.

Le goût intérieur communiqué à l'esprit en la voie de progrès, rejaillit sur les sens avec beaucoup plus d'abondance que dans la première purification ; car la pureté dont elle les a pénétrés, rend ces derniers plus aptes à ressentir à leur manière les délices de l'esprit. Néanmoins la faiblesse et l'impuissance de la partie sensitive, appelée à partager les fortes impressions de l'esprit, produit souvent un affaiblissement général et une fatigue d'esprit, dont le Sage nous explique le mystère lorsqu'il dit: *Le corps qui se corrompt appesantit l'âme* (Sap., [Sagesse] IX, 15). Il en résulte que les communications faites à ces âmes ne sauraient être aussi fortes, aussi intenses, ni aussi spirituelles, que l'exigerait l'union divine ; elles tiennent encore de la faiblesse et de la corruption de la sensualité. Ces ravissements et ces transports qui vont parfois jusqu'à disloquer les membres, sont le résultat ordinaire des communications qui ne sont pas purement spirituelles ; mais ces phénomènes ne se produisent point chez les âmes parfaites, déjà purifiées par la seconde nuit, c'est-à-dire par celle de l'esprit. Chez elles les extases et les agitations du corps n'ont plus lieu, elles jouissent de la liberté d'esprit, sans aucun détriment pour les sens.

Nous signalerons maintenant certaines imperfections, et certains dangers inhérents à l'état de progrès, afin de faire mieux comprendre combien il est nécessaire à ces âmes de pénétrer dans la nuit de l'esprit.

CHAPITRE II.

Imperfections auxquelles sont sujettes les âmes qui avancent.

Dans l’état de progrès, les âmes se laissent aller à deux genres d'imperfections : les unes habituelles et les autres actuelles. Les premières sont les affections et les habitudes imparfaites, dont la purification des sens n'a pu encore extirper les profondes racines. Il n'y a pas grand effort à faire pour couper une branche, mais c'est autre chose quand il s'agit d'arracher un arbre jusqu'à la racine ; une tache nouvelle s'enlève plus facilement qu'une ancienne; il en est de même pour ces deux purifications. Celle des sens est, comme nous l'avons dit, l'entrée et le principe de la contemplation, elle sert plutôt à préparer et à soumettre les sens à l'esprit, qu'à unir l'esprit à Dieu. Cependant la marque du vieil homme se conserve encore dans l'esprit ; son aveuglement l'empêche, il est vrai, de l'apercevoir, mais jusqu'à ce que cette marque ait été effacée par les épreuves fortes et multipliées de la seconde nuit, l'esprit ne pourra pas acquérir la pureté de l'union divine.

Les âmes qui n'ont pas dépassé l'état de progrès, ne sont pas toutes exemptes de cette grossièreté naturelle appelée *hebetudo mentis*, pesanteur d'esprit, qui est la funeste suite du péché. Elles sont encore sujettes aux divagations de l'esprit, aux épanchements extérieurs, et souillées des imperfections habituelles, dont l'état parfait de l'union d'amour avec Dieu les délivre complètement. Les souffrances et les angoisses de cette seconde nuit sont donc indispensables pour corriger tous ces défauts, purifier l'âme, et la disposer à recevoir les dons du Seigneur. Quant aux imperfections actuelles, tous ne s'y laissent pas aller également ; plusieurs, ne saisissant les choses spirituelles

que d'une manière trop superficielle et tout appropriée aux sens, n'échappent pas à certains inconvénients et à certains dangers signalés au commencement de ce traité. A une multitude de conceptions, de communications qui viennent aux sens et à l'esprit, se mêlent encore des visions imaginaires et spirituelles, jointes à beaucoup d'autres sentiments savoureux, qui sont ordinairement l'apanage des spirituels parvenus à cet état. Le démon et leur propre imagination s'unissent pour les tromper par de fausses apparences, en leur suggérant des idées et des sentiments pleins de charmes. Satan les séduit et les trompe alors avec d'autant plus de facilité, qu'ils n'emploient pas les précautions nécessaires pour se défendre généreusement contre toutes ces visions et ces sensibleries, et ne savent pas se résigner à en souffrir la privation.

Le démon inspire encore à ces personnes, d'ajouter foi à une foule de visions vaines et frivoles, et à de fausses prophéties, il les excite à se croire favorisées des entretiens de Dieu et de ses saints ; en cela elles ne suivent, la plupart du temps, que les fantaisies de leur imagination. Remplies de présomption et d'orgueil, elles cherchent dans leurs actions extérieures à paraître, à se laisser surprendre en extase et à donner d'autres signes apparents de sainteté, pour satisfaire leur vanité et leur arrogance. Alors, pleines d'audace envers Dieu, elles perdent la sainte crainte, qui est la sauvegarde de toutes les vertus, et elles finissent par rendre fort douteux leur retour aux purs sentiers de la vertu et du véritable esprit, tant les faussetés et les illusions s'accumulent en elles et prennent racine dans leur cœur. Toutes ces misères viennent de ce qu'au début dans les voies de l'esprit, elles se sont adonnées avec trop d'assurance à ces sortes de communications spirituelles.

Il y aurait trop à dire sur ces diverses imperfections, d'autant plus incurables qu'elles sont plus spirituelles. Je laisse donc ce sujet de côté, et afin de prouver la nécessité de la nuit de l'esprit, pour quiconque prétend atteindre le

sommet de la montagne, je me borne à dire que toute âme avancée dans la voie, si généreuse qu'elle ait été d'ailleurs à réprimer ses passions, a encore beaucoup d'affections naturelles et d'habitudes imparfaites à déplorer. En outre, il a été clairement démontré plus haut que la partie inférieure, en participant aux communications spirituelles, les rend moins intenses, moins pures et moins fortes que ne l'exige l'union divine. Par conséquent, il est d'une nécessité absolue de pénétrer dans la seconde nuit, où les sens et l'esprit sont entièrement dépouillés de toutes ces choses imaginaires et des goûts sensibles. L'âme s'achemine ainsi par la foi obscure et simple, qui est le moyen propre et indispensable, à la consommation de l'union avec Dieu, selon la parole d'Osée : *Je vous épouserai en la foi* (Os., II, 20), c'est-à-dire : Je vous unirai à moi par la foi.

CHAPITRE III.

Remarques sur ce qui va suivre.

Après avoir traversé ce temps de purification, les âmes ont acquis déjà la douce expérience des communications du Seigneur ; la partie sensitive ainsi attirée par les délices des joies spirituelles qui ont rejailli sur elle, s'unit à l'esprit et ne fait qu'un avec lui. Les sens et l'esprit puisent à la même source, et se nourrissent d'un même aliment chacun à sa manière ; ne formant pour ainsi dire plus qu'un par la conformité des goûts, ils sont bien préparés à subir la rude et sévère purification qui les attend. Là les deux parties de l'âme, la spirituelle et la sensitive, doivent se purifier complètement, d'autant que l'une de ces purifications ne va jamais bien sans l'autre, et que celle des sens n'est point entière si celle de l'esprit n'est au moins commencée. C'est pourquoi la nuit que nous avons appelée nuit des sens, n'est pas une purification proprement dite, mais plutôt un frein imposé aux appétits déréglés, et une sorte de réforme des passions. La raison en est que toutes les imperfections et les désordres de la partie sensitive ont leur racine dans l'esprit, et y puisent leur force ; il faut donc, pour arriver a une purification complète, atteindre jusqu'à l'esprit, et y détruire la racine de ces mauvaises habitudes et de ces rébellions.

Dans la nuit dont nous allons nous occuper, les deux parties se purifient conjointement ; mais, pour obtenir ce résultat, il est nécessaire que les sens aient passé d'abord par les réformes de la première nuit, et se soient établis dans le calme au moyen de ces labeurs. La partie inférieure étant ainsi unie à la partie supérieure, toutes deux sont plus fortes pour supporter une si rude et si amère purification. Préparation indispensable, car si la partie sensitive n'avait pas d'abord corrigé sa faiblesse, si elle ne s'était pas fortifiée

dans ses rapports doux et pleins de charmes avec le Seigneur, la nature n'aurait jamais, été assez bien disposée, ni assez courageuse pour subir cette épreuve.

Cependant ces spirituels, en voie de progrès, ont encore une manière d'agir et d'être avec Dieu qui est loin d'être parfaite et élevée. L'or de l'esprit n'est pas encore chez eux assez pur ni assez resplendissant; ils comprennent les choses de Dieu et en parlent comme des enfants ; leur façon de penser et de sentir à l'égard de Dieu est, selon la parole de saint Paul (I. ad Cor., XIII, 11), celle d'un enfant; et cela parce qu'ils n'ont pas atteint la perfection, c'est-à-dire l'union d'amour avec Dieu. Cette union une fois consommée, ils agissent comme des hommes faits, et leurs œuvres spirituelles sont marquées au sceau de la vraie grandeur ; leurs facultés et leurs opérations deviennent alors plus divines qu'humaines.

Comme je le dirai plus tard, l'intention du souverain Maître est de les dépouiller entièrement du vieil homme, pour les revêtir du nouveau, qui est créé selon Dieu par le renouvellement des sens dont parle l'Apôtre, en s'adressant aux Ephésiens (Ephes., IV, 24.) et aux Romains (Rom., XII, 2.). Dans ce but, Dieu purifie au dedans comme au dehors, dans l'ordre des choses spirituelles comme des choses sensibles, les puissances, les affections et les sens; il plonge l'entendement dans les ténèbres, la volonté dans les sécheresses, la mémoire dans le vide, le cœur dans l'amertume, l'abattement et la plus extrême affliction. Il soustrait à l'âme le goût et le sentiment qu'elle éprouvait autrefois dans les choses spirituelles, et cette privation est une des conditions essentiellement requises pour qu'elle puisse recevoir la forme spirituelle de vie, qui n'est autre que l'union d'amour. Le Seigneur opère ce laborieux travail au moyen d'une pure et obscure contemplation, comme le fait comprendre la première strophe. Celle-ci a déjà été expliquée au commencement de la nuit des sens ; mais l'âme en fait ici une particulière application à la seconde

nuit, ou à celle de l'esprit, qui est la partie principale de cette œuvre de purification. C'est pourquoi nous citerons encore cette strophe, en lui donnant le nouveau sens dont elle est susceptible.

CHAPITRE IV.

Explication de la première strophe.

Pendant une nuit obscure,
Embrasée d'un amour plein d'anxiété,
Oh ! l'heureuse fortune !
Je sortis sans être aperçue,
Alors que ma demeure était pacifiée.

Si nous cherchons maintenant à comprendre ce chant de la purification, de la contemplation, du dénûment ou de la pauvreté d'esprit, car tout cela est ici presque synonyme, nous pouvons l'expliquer de cette manière : l'âme semble dire : je suis sortie de moi-même dans la pauvreté et dans le dépouillement de toute pensée humaine, c'est-à-dire, au milieu des ténèbres de mon entendement, des angoisses de ma volonté, du travail et des efforts de ma mémoire. Je me suis abandonnée à l'obscurité de la pure foi, qui est une nuit ténébreuse pour les puissances naturelles. Émue de douleur, d'affliction, pressée du désir véhément de l'amour divin, je suis sortie de moi-même par la seule force de ma volonté ; c'est-à-dire que j'ai renoncé à mes conceptions basses et imparfaites, à ma faible, pauvre et si misérable manière de goûter Dieu et de l'aimer. Je suis sortie, dis-je, sans être entravée par la sensualité ni par le démon ; or cette sortie de moi-même n'a-t-elle pas été pour moi un grand bonheur et une heureuse fortune ?

Les passions, les affections et les puissances de mon âme, qui excitaient en moi des goûts imparfaits et des sentiments indignes de Dieu, se sont apaisées en achevant de s'anéantir. J'ai quitté alors des procédés et des moyens d'action vils et misérables, pour être élevée à des opérations et à des communications toutes divines. En d'autres termes, mon entendement, d'humain qu'il était, devenu tout divin,

est comme sorti de lui-même et s'est uni à Dieu à la faveur de cette purification. Il n'a plus la portée faible et bornée d'autrefois ; mais il juge des choses selon la divine Sagesse à laquelle il s'est uni.

Ma volonté est sortie d’elle-même pour être divinisée. Naguère sa force et son courage dans la voie de l'amour étaient limités ; maintenant elle n'opère plus humainement à l'égard de Dieu, qu'elle aime avec la force et la pureté de l'Esprit-Saint.

Il en est de même pour ma mémoire qui n'est plus peuplée que des images et des pensées de l'éternelle gloire. Enfin, grâce à cette nuit ou purification du vieil homme, toutes les forces et toutes les affections de mon âme sont renouvelées, et perdues dans les délices de la Divinité.

CHAPITRE V.

Explication du premier vers. — Comment cette contemplation obscure est non seulement une nuit, mais encore une peine et un tourment pour l'âme.

Pendant une nuit obscure.

Cette nuit obscure est une influence de Dieu sur l'âme, qui la purifie de ses ignorances et de ses imperfections habituelles, tant naturelles que spirituelles; les contemplatifs lui donnent le nom de contemplation infuse ou de théologie mystique. Là, Dieu se plaît à instruire l'âme dans le secret, et à lui enseigner la perfection de l'amour. De son côté l'âme demeure passive, se bornant à attendre amoureusement le Seigneur, à l'écouter et à recevoir ses lumières, sans chercher à comprendre comment se produit cette contemplation infuse. Car c'est le propre de la sagesse tout aimable de Dieu, d'opérer des effets particuliers dans l'âme, de la purifier et de l'éclairer pour la disposer à cette union si délectable. La même sagesse qui purifie les Bienheureux dans la gloire, en les illuminant, purifie également les âmes en ce monde, en les éclairant avec un amour plein de tendresse.

Mais on peut se demander ici : pourquoi l'âme appelle-t-elle nuit obscure la lumière divine qui, nous l'avons dit, l'éclaire sur ses ignorances et l'en purifie ? Nous répondrons à cela, qu'en vertu de deux raisons la divine Sagesse est à l'âme, non seulement une nuit ténébreuse, mais encore un sujet de peines et de tourments. La première, c'est l'excellence même de cette Sagesse, qui dépasse tellement la capacité de l'âme qu'elle la plonge ainsi dans de profondes ténèbres. La seconde, c'est la bassesse et l'impureté de l'âme, qui rendent cette lumière pénible,

douloureuse et obscure. La première raison se prouve facilement en admettant cette maxime de philosophie : que plus les choses divines sont en elles-mêmes claires et distinctes, plus elles sont obscures et cachées à l'âme. Il en est de même pour la lumière naturelle, son éclat éblouit et aveugle l'œil du hibou; plus on fixe le soleil, plus ses splendeurs fatiguent le regard et l'enveloppent de ténèbres ; l'usage de la vue devient impossible, parce que sa faiblesse est écrasée par l'excès de lumière.

Lorsque la céleste lumière de la contemplation envahit une âme encore impuissante à la supporter, elle la jette dans les ténèbres spirituelles; car la clarté de l'une surpasse les forces intellectives de l'autre, et paralyse son mode naturel de comprendre. C'est pourquoi saint Denis et les autres théologiens mystiques appellent cette contemplation infuse un rayon de ténèbres, ainsi nommé par rapport à l'âme qui n'est pas encore purifiée et éclairée. David dit à ce sujet : *Une nuée est autour de Dieu, et l'obscurité l'environne* (Ps. XCVI, 2.). Ce n'est pas qu'il en soit ainsi en réalité, mais seulement eu égard à notre faible entendement, qui est ébloui et aveuglé dans cette immense splendeur, et ne peut s'élever à une hauteur si sublime. *Les nuées se sont fendues par l'éclat de sa présence* (Ibid., XVII, 13.), ajoute le Roi-Prophète. C'est ce qui a lieu pour notre entendement par rapport â Dieu. Lorsque le souverain Maître envoie sur l'âme qui n'est pas encore transformée, les splendides rayons de sa plus secrète sagesse, il jette son intelligence dans d'épaisses ténèbres. Sans doute, la contemplation obscure est pénible dans les commencements, parce que d'un côté son excellence est infinie, et que de l'autre l'âme qui la reçoit est soumise à d'innombrables misères, puisqu'elle n'est pas encore sortie du creuset de la purification. Deux choses contraires ne peuvent subsister ensemble dans le même sujet. Or, l'âme étant elle-même ce sujet où deux choses opposées se livrent un mutuel combat, il en résulte la lutte soulevée entre le

travail de la contemplation et les imperfections de l'âme qui est à purifier. Cela se comprend par une simple induction.

Il est d'abord manifeste que cette sagesse de la contemplation, qui cherche à pénétrer l'âme, a des lumières, des clartés si vives et si pures, que l'âme où règnent l'obscurité et l'impureté, eu éprouve une peine réelle ; de même que des yeux malades frappés soudain par une lumière éclatante, en ressentent une vive douleur. Dans son état d'imperfection, l'âme endure une souffrance analogue, et elle la ressent d'autant plus vivement que la lumière divine la pénètre davantage. A la lueur de cette lumière si pure, qui l'envahit pour en chasser les impuretés, l'âme se voit toute misérable et toute souillée ; il lui semble que Dieu s'élève contre elle et qu'elle s'élève contre Lui. C'est là un sentiment on ne peut plus pénible. Se croire rejetée de Dieu, c'est une dos tribulations dont Job se plaignait le plus, lorsque, soumis par Dieu à une semblable épreuve, il s'écriait : *Pourquoi m'avez-vous mis en hostilité avec vous, et m'avez -vous rendu à charge à moi-même* (Job, VII, 20,) ? Cette divine et obscure clarté révèle manifestement à l'âme toute son impureté, lui fait comprendre, grâce aux rayons lumineux qui l'éclairent, qu'elle est indigne du regard de Dieu et des créatures.

Ce qui augmente encore son tourment, c'est la crainte de ne jamais trouver grâce devant le Seigneur, et de n'avoir plus aucun bien à espérer. Tout son esprit est plongé dans la connaissance approfondie de ses misères et de ses maux, elle touche du doigt et reconnaît que de son propre fonds elle ne saurait attendre autre chose. Tel est le sens dans lequel on peut appliquer ce passage du royal Prophète : *Vous avez puni l'homme à cause de son iniquité ; et vous avez rendu son âme sèche comme l'araignée qui s'épuise à faire sa toile* (Ps. XXXVIII, 12.).

En second lieu, la source des souffrances de l'âme vient de son infirmité naturelle et spirituelle. La divine contemplation qui agit sur elle avec vigueur, à dessein de la

fortifier tout en la domptant, fait éprouver à sa faiblesse une peine si intime, que sa nature semble défaillir, spécialement quand cette action s'exerce avec plus d'intensité. Les sens et l'esprit sont alors comme accablés par un poids immense et invisible ; ils endurent une agonie si cruelle que s'ils avaient à choisir, ils préféreraient la mort et l'accueilleraient comme un soulagement. Le saint homme Job en avait fait l'expérience lorsqu'il disait : *Je ne voudrais pas qu'il combattît contre moi de toute sa force, de peur d'être accablé par le poids de sa grandeur* (Job, XXIII, 6.). Succombant sous cette oppression, l'âme, loin de s'imaginer qu'elle est l'objet des faveurs célestes, croit, et avec raison, que ses appuis d'autrefois ont eux-mêmes disparu et lui ont été enlevés avec tout le reste. Personne, lui semble-t-il, ne sait compatir à son triste sort. Aussi peut-elle s'écrier avec le plus affligé des hommes : *Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, ayez pitié de moi, parce que la main du Seigneur m'a frappé* (Ibid., XIX, 21.).

Chose vraiment merveilleuse et tout à la fois digne de compassion, telles sont la faiblesse et l'impureté de l'âme, que la main de Dieu, si douce et si légère par elle-même, lui paraît rude et pesante. Cependant sa Majesté adorable n'a point appesanti sa main. Elle n'a fait que la poser, et encore très miséricordieusement, puisque c'est dans le but de la combler de faveurs et non pas de la châtier.

CHAPITRE VI.

De plusieurs autres genres de souffrances infligées à l'âme, dans cette nuit.

Deux choses extrêmes, qui se réunissent ici, l'une divine, l'autre humaine, servent encore à faire passer l'âme par une troisième sorte d'épreuve et de passion. La divine, c'est la contemplation qui purifie l'âme ; l'humaine, c'est l'âme elle-même en tant que sujette à cette action. La première envahit l'âme et la dépouille de ses affections habituelles, et de toutes les qualités du vieil homme auxquelles elle était étroitement unie, attachée et assimilée. Afin de la renouveler et de la perfectionner, elle l'absorbe ensuite dans de si épaisses ténèbres, la brise et la détruit de telle sorte, que l'âme défaille et se consume à la vue de ses misères, tandis que son esprit passe par les angoisses de la mort. Il semble qu'elle soit engloutie dans les profondes et ténébreuses entrailles d'un monstre, où elle subit le travail de la décomposition ; c'est l'agonie que devait éprouver Jonas dans le ventre de la baleine ([Canticum Jonæ II, 1 / Livre de Jonas II, 1]). Ainsi, dans l'attente de sa résurrection spirituelle, l'âme au fond de ce sépulcre endure les horreurs de la mort.

Ce genre de torture et de tribulation est au delà de toute expression : cependant David a essayé de le dépeindre en ces termes : *Les angoisses de la mort m'ont environné ... J'ai été assiégé par les douleurs de l'enfer... Dans mon affliction j'ai invoqué le Seigneur, et j'ai poussé des cris vers mon Dieu* (Ps. XVII, 5, 6, 7.). Cette âme affligée se voit l'objet de la répulsion divine, et son tourment est augmenté par la conviction que le Seigneur l'a prise en horreur, totalement abandonnée, et pour cela jetée dans les ténèbres; cette pensée est pour elle une poignante et indicible douleur. Le saint roi avait été soumis à ces épreuves lorsqu'il disait :

Comme les blessés qui dorment dans le sépulcre et dont on ne se souvient plus, dont votre main elle-même s'est retirée., ainsi j'ai été jeté par eux dans une fosse profonde., dans le lieu des ténèbres et l'ombre de la mort. Votre fureur s'est appesantie sur moi ; et vous avez fait passer sur moi tous les flots de votre colère (Ps. LXXXVII, 6, 7, 8). Au milieu des étreintes de cette contemplation qui la purifie, l'âme se voit à l'ombre de la mort, et semble participer aux angoisses et aux tortures de l'enfer ; c'est-à-dire que se sentant privée de Dieu, châtiée, repoussée par lui, elle porte tout le poids de son indignation. A cet état présent, se joint l'épouvantable appréhension de croire que cela durera toujours. Enfin, pour comble de désolation, elle est en butte aux délaissements et aux mépris de toutes les créatures, même de ses amis. *Vous avez éloigné de moi, poursuit David, tous ceux qui me connaissent ; ils m'ont eu en abomination* (Ibid., 9.).

Le prophète Jonas peut aussi rendre témoignage de ces souffrances, les ayant expérimentées dans son corps et dans son âme : Vous *m'avez jeté au milieu de la mer jusqu'au fond des eaux ;j'en ai été submergé de toutes parts ; toutes vos vagues et tous vos flots ont passé sur moi. Et j'ai dit: je suis rejeté de devant vos yeux; mais néanmoins je verrai encore votre temple saint.* (Jonas II, 5.).

Ces derniers mots expriment l'espérance de l'âme, que Dieu purifie avant de l'admettre aux joies de la vision béatifique. *J'ai vu les eaux envahir won âme, l'abîme m'a enveloppé de toutes parts ; les flots de la mer ont recouvert ma tête. Je suis descendu jusqu'aux fondements des montagnes, les portes de la terre se sont fermées sur moi à jamais* (Ibid., 6, 7.). Ces portes de la terre signifient ici les imperfections de l'âme, qui l'arrêtent et l'empêchent de goûter les douceurs de la pure contemplation.

Le quatrième genre de souffrance dévoile un autre côté de l'excellence de cette contemplation obscure. L'abîme de la majesté et de la grandeur divine fait découvrir à l'âme un autre abîme : celui de sa pauvreté et de sa misère; et c'est

une des principales souffrances de l'état de purification dont nous parlons. En outre, un vide affreux, une profonde indigence se font sentir à l'âme, dans ce qui touche aux trois sortes de biens en rapport avec ses attraits : les biens temporels, naturels et spirituels. Au lieu de ces biens, elle ne constate que le mal opposé, et se voit avec les misères de ses imperfections, le vide et l'aridité de ses facultés, et la désolation de son esprit envahi par les ténèbres.

La purification que Dieu exerce, doit atteindre l'âme dans la partie sensitive et la partie spirituelle, dans les puissances intérieures et les puissances extérieures ; elle doit donc la tenir dans un état de vide, de pauvreté et d'abandon général; puis la livrer à la sécheresse, au dénûment et à l'obscurité. Car c'est dans l'aridité que se purifie la partie sensitive ; les puissances, dans le dépouillement de leurs opérations, et l'esprit, au sein des ténèbres. Telles sont les voies de Dieu dans la contemplation obscure, où l'âme souffre l'angoisse du vide, la soustraction momentanée de tous ses appuis et de toutes ses connaissances naturelles : tourment plein d'anxiété, comparable à celui d'une personne suspendue en l'air, et dont on arrêterait la respiration.

Mais de même que le feu fait disparaître la rouille et les scories des métaux, ainsi Dieu va purifiant l'âme, émondant, anéantissant, consumant en elle toutes les habitudes imparfaites contractées jusqu'alors. Néanmoins, comme ces défauts ont jeté de profondes racines dans l’âme, leur extirpation lui fait éprouver d'ordinaire une véritable agonie et un trouble excessif, accompagnés des souffrances les plus aiguës dans l'ordre naturel et spirituel. Alors se vérifie la parole d'Ezéchiel : *Mettez les os les uns sur les autres afin que je les fasse dévorer par les flammes. Les chairs seront consumées, on fera cuire ensemble tout ce mélange, les os seront réduits à rien* (Ezech. XXIV, 10.). Ainsi sont figurées les poignantes douleurs qu'endurent la partie spirituelle et la partie sensitive de l'âme. Le même Prophète ajoute : *Mettez*

aussi la chaudière vide sur les charbons ardents., afin quelle s'échauffe, que l'airain se fonde, que ses souillures se détachent au dedans., et que sa rouille se consume (Ibid., 11.). C'est l'exposé de la passion douloureuse que subit l'âme, au milieu des ardeurs de cette contemplation purifiante. Car au dire d'Ezéchiel, pour dégager le cœur et enlever les scories des affections désordonnées, il est nécessaire de s'annihiler pour ainsi dire soi-même, et de détruire la mauvaise nature que les passions et les imperfections ont formée on nous.

Au milieu de cette fournaise, l'âme se purifie comme l'or dans le creuset, selon la parole du Sage : *il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise* (Sap., III, 6.). Sous l'action terrible de cette grande destruction, qui va jusqu'au plus intime de son être, et s'ajoute au sentiment de son extrême pauvreté, elle est alors comme défaillante, ainsi qu'on le voit par ce passage de David criant à Dieu : *Sauvez-moi, ô mon Dieu !parce que les eaux sont entrées jusque dans mon âme. Je suis enfoncé dans une boue profonde, où il n'y a plus rien qui me soutienne. Je suis descendu dans la profondeur de la mer, et la tempête m'a submergé. Je me suis lassé à force de crier, et ma gorge en a été enrouée; mes yeux se sont fatigués de regarder et d'attendre mon Dieu en qui j'espère* (Ps. LXVIII, 1, 2. 3, 4.). Le Tout-Puissant humilie profondément l'âme dans cet état, pour l'exalter ensuite grandement. Si sa Providence n'avait pas soin de tempérer bientôt ces afflictions, l'âme qui les éprouve abandonnerait rapidement son corps. Aussi ces désolations intérieures n’ont-elles pas une durée permanente, mais parfois elles sont si poignantes que l'âme croit voir l'enfer entr'ouvert sous ses pas, et sa perte lui semble assurée. On peut dire en toute vérité de ces âmes qu'elles descendent en enfer toutes vivantes, pour s'y purifier comme dans une sorte de purgatoire ; elles font dès cette vie le travail d'expiation qui leur était réservé dans l'autre monde pour leurs fautes vénielles. Mais, après avoir été soumise à ces épreuves, l'âme est toute pure : aussi ne

sera-t-elle pas livrée aux flammes expiatoires, ou ne fera que les traverser; car une seule heure de souffrances ici-bas profite davantage que beaucoup d'autres passées en ce lieu d'expiation.

CHAPITRE VII.

Suite du même sujet. — Des autres afflictions et angoisses de la volonté.

Les désolations et les souffrances de la volonté atteignent ici des proportions inouïes ; parfois elles transpercent l'âme par la vive et subite impression des maux où elle se voit plongée, et par l'incertitude d'en trouver le remède. A cette pensée vient se joindre le ressouvenir des prospérités passées, car, avant de pénétrer dans la nuit obscure, les hommes spirituels ont habituellement savouré en Dieu de grandes douceurs, et se sont dévoués généreusement à son service. Leur douleur s'augmente donc en se voyant privés de ces joies, et dans l'impuissance de les ressaisir. Job nous peint cet état avec l'autorité de l'expérience : *Moi autre fois si opulent, me voici tout à coup devenu poussière ; il m'a saisi au col et m'a brisé, il a fait de moi comme un but qu'il vise ; ses lances m'environnent de toutes parts il m'en a transpercé les reins sans miséricorde, et mes entrailles se sont répandues à terre. Il m'a déchiré et m'a fait plaie sur plaie, il est venu fondre sur moi comme un géant. J'ai pris sur ma peau un sac pour vêtement et j'ai couvert ma chair de cendre. Mon visage s'est tuméfié à force de larmes et mes paupières se sont obscurcies* (Job, XVI, 13, 14, 15,16, 17.).

Si nombreuses et si rigoureuses sont les amertumes de cette nuit, si abondants sont les témoignages de la sainte Écriture à leur appui, que le temps et les forces nous manqueraient pour les signaler tous. Les textes énoncés plus haut ont pu en donner une faible idée, mais toutes nos comparaisons restent sans aucun doute au-dessous de la réalité.

Je ne veux cependant pas terminer l'explication de ce vers sans citer ce passage de Jérémie, qui donnera à l'âme un

aperçu des horreurs de la nuit spirituelle : *Je suis un homme qui voit ma misère sous le coup des verges de l'indignation du Seigneur. Il m'a conduit, et il m'a amené dans les ténèbres, au lieu de me mettre dans la lumière. Sa main s'est tournée et retournée sans cesse sur moi pendant tout le jour. il a fait vieillir ma peau et dessécher ma chair ; il a brisé mes os. Il a construit autour de moi une circonvallation de fiel et de labeurs. Il m'a mis dans les lieux ténébreux qu'habitent ceux qui sont morts à jamais. Il a élevé des remparts contre moi, afin que je n'en sorte point; il a appesanti mes fers. En vain je crierai vers lui, en vain je le prierai ; il a rejeté ma prière. Il a fermé mon chemin avec des blocs de pierre, détruit mes sentiers. Il est devenu pour moi un ours en embuscade., un lion caché qui m'attend. Il a détruit mes sentiers, et m'a laissé rompu et désolé. Il a tendu son arc, et a fait de moi le but de ses traits. Il m'a lancé dans les reins toutes les flèches de son carquois. Je suis devenu le jouet de tout mon peuple, le sujet de leurs chansons pendant tout le jour. Il m'a rempli d' amertume ; il m'a enivré d'absinthe. Il m'a brisé les dents sans m'en laisser une seule, il m'a nourri de cendres. La paix a été bannie de mon âme ; et j'ai oublié tout bonheur. J'ai dit en moi-même: enfin c'en est fait de moi, et de mon espoir en Dieu. Souvenez-vous de ma misère, de l'excès de mes maux, de l'absinthe et du fiel dont je suis abreuvé. Pour moi je repasserai toujours ces choses dans ma mémoire, et mon âme se desséchera alors en moi-même* (Thren. [Livre des Thrènes / Lamentations de Jérémie] III et seq.).

Ces lamentations du Prophète s'appliquent à merveille aux douleurs et aux tribulations de l'âme, et nous dépeignent d'une manière saisissante les angoisses inséparables de la nuit spirituelle. Combien n'est-elle pas digne de compassion, l'âme que Dieu introduit dans cette affreuse et horrible nuit ! Elle en recueillera, il est vrai, des biens considérables à l'heure où, nous dit Job ; *Dieu découvre ce qui était caché dans de profondes ténèbres, et*

produit au jour l'ombre de la mort (Job, XII, 22.), lorsque, selon David, les *ténèbres deviennent éclatantes comme la lumière du jour même* (Ps. CXXXVIII, 12). Néanmoins le poids qui pèse sur l'âme et l'accompagne partout, est si lourd, l'incertitude du remède est si anxieuse, elle se figure tellement que ses maux n'auront point de fin, que, l'esprit et le cœur abîmés dans une profonde douleur, elle perd tout courage et croit, comme Jérémie, à l'éternité de son malheur. Elle peut dire alors avec le Prophète royal : *Il ma jetée dans les lieux obscurs, comme ceux qui sont morts depuis plusieurs siècles* (Ibid., CXLII, 4.). Cette âme, je vous le demande, ne mérite-t-elle pas une immense commisération ?

A ce tableau lamentable vient s'ajouter encore un autre sujet d'affliction, c'est la solitude et le délaissement de cette nuit qui ne permettent pas à l'âme de trouver le moindre conseil, le moindre appui ni dans les livres, ni auprès d'aucun directeur spirituel. En vain celui-ci fait-il valoir toutes les raisons qui peuvent la consoler, l'assurant qu'il résultera un bien de toutes ces peines, elle n'y veut pas ajouter foi. Elle est tellement abreuvée d'amertume et submergée dans un océan de maux, où elle voit distinctement ses misères, qu'elle s'imagine être incomprise de son directeur, et n'attribue le langage de celui-ci qu'à l'ignorance de ce quelle éprouve au fond du cœur. Ces entretiens, loin de la consoler, accroissent sa douleur, ne pouvant y trouver le remède à son état de souffrance, il n'y est pas. Car tant que la purification n'aura pas atteint le degré voulu par le Seigneur, aucun moyen, aucun adoucissement ne sera capable de calmer les angoisses de ce cœur. Le prisonnier enfermé pieds et poings liés dans un obscur cachot, étendu sans mouvement, ne voit venir et n'attend plus de secours, ni d'en haut ni d'en bas. Ainsi, l'âme incapable par elle-même de hâter sa délivrance demeurera dans l'angoisse et dans les ténèbres, jusqu'à ce que son esprit soumis, humilié et purifié, ait acquis, par son dégagement absolu de tout, l'immatérialité, la simplicité et

la délicatesse au moyen desquelles il ne fera plus qu'un avec l'esprit de Dieu, selon la mesure où sa miséricorde lui accordera l'union d'amour. En raison de cette mesure, l'épreuve sera plus ou moins forte et aura une durée plus ou moins longue.

Mais si l'union doit être sérieuse et durable, la purification, si rigoureuse qu'elle soit, se prolongera des années ; avec des intervalles toutefois de consolation que Dieu dispensera à l'âme, en interrompant la forme et le mode de cette contemplation purifiante, pour la rendre illuminative et amoureuse. L'âme, sortie alors de sa prison ténébreuse et de son noir cachot, retrouve sa pleine liberté, les communications spirituelles lui redeviennent faciles et abondantes, elle savoure à longs traits la paix et la douceur d'une familiarité pleine d'amour avec Dieu. C'est l'indice du salut que cette purification opère en elle, et le présage des grands biens qui l'attendent. Cette joie parfois est si intime que le temps de la tribulation semble être arrivé à son terme.

C'est le propre des choses spirituelles, surtout lorsqu'elles sont plus élevées, de faire subir à l'âme ces alternatives. Tantôt l'heure de l'épreuve semble ne jamais devoir finir, et l'âme croit alors que tout son bonheur lui est ravi sans retour, comme nous l'avons vu par les témoignages déjà cités; tantôt, au jour de la consolation elle suppose que tous ses maux sont finis, et que les biens dont elle jouit ne lui seront jamais enlevés. David le confesse au sein des délices : *Pour moi, étant dans l'abondance, je me suis dit : rien ne m'en fera plus déchoir* (Ps. XXIX, 7). Cela vient de ce que deux choses contraires ne peuvent habiter ensemble dans l'âme ; tout entière au sentiment de l'une, elle n'offre plus de place à l'autre. Ces changements sont moins accentués dans la partie sensitive, parce qu'elle ne saisit pas si vivement les choses ; mais l'esprit qui n'est pas purifié complètement, si fort et si vigoureux qu'il soit, sera

toujours exposé à souffrir davantage, en proportion de cette attache aux affinités contractées par la partie inférieure.

Le Roi-Prophète en est un exemple frappant ; au temps de la prospérité, il se flattait que ces vicissitudes ne l'atteindraient plus; cependant, lorsqu'il retombait sous le coup de l'épreuve, il changeait de langage : *C'était, Seigneur, par un pur effet de votre volonté que vous m' aviez affermi dans l'état si florissant où j'étais. Vous avez détourné de moi votre visage, et j'ai été tout rempli de trouble* (ibid., 8.). De même, l'âme qui se voit comblée de biens spirituels, ne considère plus les germes d'imperfections et d'impuretés qui lui restent encore; elle se berce de l'espoir de n'être plus assujettie aux labeurs d'autrefois. Néanmoins, avant sa totale purification, cette pensée ne traverse que rarement son esprit, parce que l'abondance des douceurs n'est pas assez grande pour lui voiler entièrement les mauvais rejetons enracinés dans son cœur. L'âme ne laisse pas de sentir, dans l'intime de son être, un je ne sais quoi qui lui manque, ou qui lui reste à faire, et qui ne lui permet pas de jouir sans mélange du soulagement qu'elle éprouve. Chez elle vit toujours l'ennemi domestique, et, bien qu'il soit tranquille et comme endormi, on pressent qu'un jour il redressera la tête et fera des siennes, en lui livrant une guerre plus cruelle que jamais.

Bientôt la souffrance et l'obscurité reviennent, et ce dernier état se prolonge davantage peut-être que le précédent ; aussi la pauvre âme se persuade-t-elle de nouveau que tous ses biens sont perdus sans retour. L'expérience des consolations dont elle a été comblée après le premier temps d'épreuve, alors que la souffrance semblait à jamais bannie de son cœur, ne lui suffit pas. Elle est portée à croire que ces alternatives de joies et de tribulations ne reviendront plus, et que cette fois les jouissances et les délices ont fui à jamais. Je l'ai dit, cette ferme croyance est motivée par la disposition actuelle de l'esprit, qui détruit tout principe de joie et d'espérance. A la vérité, les âmes qui

traversent cette voie purifiante, aiment Dieu très ardemment au milieu de leurs peines. Leur amour est sincère, car volontiers elles donneraient mille vies pour le lui témoigner; cependant cet amour, loin d'être un soulagement, accroît encore leur souffrance. D'une part, elles aiment Dieu au point de n'avoir nul souci de tout le reste, de l'autre, à la vue de leur profonde misère, elles en viennent à douter de l'amour de leur Rédempteur. Elles croient d'ailleurs en être indignes, puisque tout en elles leur semble fait pour inspirer de l'horreur non seulement au Créateur, mais encore à toute créature. Quelle n'est donc pas l'amère douleur de ces âmes, qui voient en elles les causes de l'éternelle indignation de Celui qu'elles aiment souverainement, et qui est l'unique objet de leurs désirs

CHAPITRE VIII.

Autres peines qui affligent l'âme dans cet état.

Un nouveau sujet de larmes et d'angoisses pour l'âme, c'est de sentir ses puissances et ses affections comme liées et enchaînées, au sein de cette nuit obscure, en sorte qu'il lui est impossible d'élever comme autrefois son cœur et son esprit à Dieu. La prière lui devient difficile, elle partage le sentiment de Jérémie disant à Dieu : *Vous avez mis une nuée au-devant de vous afin que notre prière ne passe point jusqu'à vous* (Thren., III, 44.). C'est la confirmation du texte allégué plus haut : Il a fermé mon chemin avec des pierres carrées (Ibid. 9.). Si parfois l'âme se livre à l'exercice de l'oraison, c'est avec une désolante sécheresse; le dégoût dont elle est accablée la porte à croire que le Seigneur est sourd à ses clameurs, et n'y prête aucune attention. Le même Prophète nous le révèle par cette plainte : *En vain je crierai vers lui et je le prierai, il a rejeté ma prière* (Thren., III, 8). C'est alors le moment *de mettre sa bouche dans la poussière* (Ibid., 29.), comme nous y exhorte Jérémie, et de subir avec patience l'épreuve de la purification. Dieu seul est l'auteur de cette opération douloureuse, à laquelle l'âme ne peut rien. Incapable de s'appliquer à la prière, de prêter une attention soutenue aux choses spirituelles, elle est également impuissante à s'occuper d'affaires temporelles. Plongée dans une abstraction profonde, sa mémoire lui fait souvent défaut, et de longs moments s écoulent sans qu'elle sache si elle a fait ou pensé telle ou telle chose. En dépit de ses efforts, elle ne saurait fixer son esprit sur l'action présente, ni sur celle qui doit suivre.

Ici non seulement l'entendement se purifie de sa manière imparfaite de concevoir, et la volonté se dégage de ses affections, mais encore la mémoire se vide de ses

connaissances et de ses raisonnements; travail d'anéantissement absolument indispensable pour réaliser la parole de David : *Je me suis trouvé réduit au néant, sans le savoir* (Ps. LXXII, 22.).

Cette ignorance signifie l'abstraction de la mémoire, qui est le résultat de la contemplation et du recueillement intérieur où l'âme est absorbée. Il lui a été utile d'être revêtue avec toutes ses puissances de la céleste et obscure lumière de contemplation, de manière à s'isoler des affections et des connaissances des créatures, afin d'être convenablement disposée à la divine union d'amour. Cette abstraction intérieure sera en raison directe de l'intensité de la contemplation.

Plus la lumière divine est pure et simple, plus elle jette l'âme dans les ténèbres en l'envahissant, plus aussi elle la dégage de ses affections particulières, et la dépouille de ses connaissances naturelles ou surnaturelles. Par opposition, à mesure que la simplicité et la pureté du rayon divin diminuent, il aveugle moins l'âme et lui laisse plus de liberté dans ses opérations. Soutenir que la lumière surnaturelle est d’autant plus obscure à l'âme que ses splendeurs sont plus vives, et vice versa, n'est-ce pas avancer un paradoxe ? Nous le comprendrons néanmoins en nous rappelant la maxime d'Aristote, citée plus haut : que plus les choses surnaturelles sont distinctes et claires en elles-mêmes, plus elles sont obscures pour notre entendement. Sous l'action de cette sublime contemplation, dont la lumière accable les forces naturelles, l'âme se voit enveloppée de ténèbres, à l'égard des affections et des connaissances que la lumière naturelle lui faisait découvrir autrefois. A l'obscurité où elle est plongée, se joint le vide de ses puissances et de ses appétits, au double point de vue spirituel et naturel. Au milieu de ces délaissements, la lumière surnaturelle poursuit son œuvre purifiante, et illumine l'âme à son insu.

Le rayon de lumière est insaisissable quand il est pur ; mais s'il rencontre un objet qui le reflète, son existence se

révèle à l'instant. Ainsi en est-il de la lumière dont l'âme est envahie, et qui se dérobe à elle en raison même de sa vive clarté. Trouve-t-elle à se refléter sur une connaissance quelconque, c'est-à-dire, s'agit-il d'apprécier la vérité ou la fausseté d'une chose, de discerner tel point particulier de perfection, aussitôt l'âme le saisit et le comprend avec beaucoup plus de netteté qu'avant d'avoir traversé ces obscurités. Sans doute, la nature du rayon est d'être impalpable ; mais avancez la main, immédiatement la présence du rayon devient perceptible. De même, la lumière de contemplation fait distinguer aussitôt à l'âme l'obstacle, ou en d'autres termes, l'imperfection qui se présente à elle.

La simplicité et la pureté de cette lumière générale, ne lui permettent pas de se restreindre à aucun mode particulièrement intelligible, soit naturel ou surnaturel. Mais quand les puissances de l'âme sont anéanties à l’égard de toute connaissance, elles acquièrent une admirable aptitude pour connaître et pénétrer universellement, et sans effort, tout ce qui leur est offert dans l'ordre supérieur ou inférieur. L'Apôtre dit en ce sens : *L'esprit pénètre tout, jusqu'aux secrets les plus profonds de Dieu* (I ad Cor., II, 10.). On peut également appliquer à cette sagesse pure et générale, l'oracle que le Saint-Esprit met dans la bouche du Sage : *Elle atteint partout à cause de sa pureté* (Sap., VII, 24.) ; c'est-à-dire qu'elle ne s'arrête à aucune connaissance ni à aucune affection spéciale. Telle est, en effet, la propriété de l'esprit anéanti et purifié, à l'égard de toutes les choses intelligibles particulières : en renonçant à comprendre ou à goûter quelque chose de distinct, il trouve dans ce vide, dans ces obscurités et dans ces ténèbres la plus excellente disposition pour embrasser toutes choses. La parole de saint Paul se réalise alors mystiquement en lui : *Il n'a rien et possède tout* (II. ad Cor., VI, 10). Une béatitude si précieuse est le prix d'un parfait dénuement spirituel.

CHAPITRE IX.

Comment la nuit de contemplation plonge l'esprit dans les ténèbres, afin de l'éclairer et de l'illuminer.

Il nous reste à démontrer comment cette bienheureuse nuit jette l'esprit dans l'obscurité, pour l'éclairer ensuite d'une lumière d'autant plus vive sur toutes choses. Si elle l'humilie, en lui faisant sonder l'abîme de ses misères, c'est dans l'unique but de briser ses liens et de l'exalter un jour. Si elle le dépouille de toute possession, le tient dans le vide et lui retranche les affections naturelles, c'est pour le préparer à jouir divinement de tous les biens supérieurs et inférieurs, dans la plénitude d'une liberté générale. Les éléments n'ont ni couleur, ni saveur, ni odeur particulières, afin de pouvoir entrer dans toutes les combinaisons possibles, et de s'assimiler aux saveurs, odeurs et couleurs, auxquelles on veut les soumettre. Ainsi convient-il que l'esprit soit simple, pur et dépouillé de toute habitude, comme de tout acte naturel, s'il veut avoir la liberté de participer à la plénitude de la divine Sagesse, et grâce à sa pureté, y savourer excellemment la douceur de toutes choses. Mais en vain espérerait-il goûter l'abondance des consolations spirituelles avant d'avoir traversé l'épreuve de la purification. Car une seule affection, soit actuelle ou habituelle, qui enchaîne l'esprit à un objet particulier, suffit pour l'empêcher de savourer les délices des douceurs intimes de l'Esprit d'amour, qui contient éminemment en lui toute suavité.

Les enfants d'Israël (Exod., XVI. 3.) avaient conservé le souvenir des viandes et des aliments grossiers, dont ils aimaient à se nourrir en Egypte ; c'est pourquoi ils étaient incapables d'apprécier la délicatesse du pain des Anges, c'est-à-dire de la manne du désert, dont la saveur, au rapport de la sainte Écriture (Sap., XVI, 21), variait selon le goût

de chacun. La volonté aspire évidemment à jouir de la vraie liberté ; mais qu'elle ne se berce pas de l'espoir d'y parvenir, tant que l'esprit conservera une affection quelconque, ou sera retenu captif dans les liens étroits des choses intelligibles et des connaissances particulières. La raison en est simple : les affections et les sentiments de l'esprit parfait, surnaturel et divin different beaucoup des modes de compréhension de l'esprit naturel, et leur sont bien supérieurs. Pour pratiquer les actes et acquérir les habitudes des uns, il faut donc absolument faire disparaître les autres. En d'autres termes, il est non seulement convenable, mais nécessaire, que l'âme se laisse anéantir et dépouiller de toutes ses imperfections, et qu'elle se résigne à subir l'obscurité, la sécheresse, le vide et la solitude de la nuit de contemplation, si elle veut avoir part à ses grandeurs. La lumière qui doit lui être communiquée, est une splendide et divine clarté, supérieure à toute lumière naturelle, et par là même incompréhensible à l'intelligence humaine. Lorsqu'à la faveur des ténèbres momentanées de l'obscure contemplation, l'entendement sera parfaitement purifié, sa lumière naturelle fera place aux splendeurs de la lumière céleste, et lui-même deviendra tout divin dans l'état de perfection. Cependant les ténèbres se prolongeront autant qu'il sera utile pour opérer cette œuvre de purification, et plus les habitudes imparfaites auront jeté de fortes racines dans l'âme, plus aussi l'obscurité sera pénible, profonde et vraiment horrible, parce qu'elle devra atteindre le sanctuaire le plus intime de l'esprit.

L'amour qui est le fruit de l'union, est divin ; il est par conséquent spirituel, délicat, subtil, intérieur, et surpasse tous les sentiments naturels, toutes les tendances et les affections imparfaites de la volonté. Pour que cette faculté puisse donc être admise à son tour à participer aux délices ineffables de l'union d'amour, il faut qu'elle consente à être purifiée de toutes ses mauvaises inclinations et de tous ses sentiments désordonnés. Il lui faut accepter l'angoisse et la

sécheresse, et cela pendant un laps de temps assez long, pour déraciner ses habitudes imparfaites, aussi bien à l'égard des choses divines que des choses humaines. Au milieu du feu de cette contemplation ténébreuse, la volonté doit se dépouiller de tout esprit de propriété, et se consumer comme le cœur du poisson que Tobie, sur l'ordre de l'Ange, fit brûler sur un brasier ardent. Revêtue alors de pureté et de simplicité, ses affections purifiées et bien réglées deviennent aptes à ressentir les touches sublimes, quoique passagères, du divin amour, à qui seul il appartient de la transformer entièrement, après avoir renversé toutes les digues qui s'opposaient à son action.

Dans l'union qui s'opère par la nuit obscure l'âme se trouve, au milieu de ses communications avec Dieu, envahie par une certaine magnificence pleine de gloire, dont les biens et les délices excèdent toutes les richesses que l'on peut naturellement posséder. Saint Paul l'a dit après Isaïe : *L'oeil n'a point vu l'oreille n'a point ouï, ni le cœur de l'homme n'a pas compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment* (I. ad Cor., II, 9). Or, les premières dispositions requises pour être rassasié des joies de cette plénitude, ne sont-ce pas le vide et la pauvreté d'esprit ? Ne faut-il pas se priver généreusement de tout appui, de toute consolation céleste ou terrestre, afin que, vraiment pauvre d'esprit et dépouillée du vieil homme, l'âme commence à vivre d'une nouvelle et bienheureuse vie, c'est-à-dire de l'union d'amour avec Dieu ? C'est l'heureux terme où l'ont conduite les épaisses ténèbres qu'elle a dû traverser.

L'âme est faite pour parvenir à une connaissance fort étendue, et pleine de saveur, des choses divines et humaines, sentiment qui s'élève bien au-dessus de sa science naturelle. Autant, en effet, le divin est éloigné de l'humain, autant la lumière et la grâce de l'Esprit-Saint diffèrent de la lumière des sens. Aussi, pour arriver à envisager les choses sous un point de vue tout autre que celui d'autrefois, il faut que l'esprit acquière cette subtilité

qui le dégage des moyens naturels de comprendre, et le purifie à l'aide des douloureuses angoisses et des désolantes amertumes de la contemplation. De son côté, la mémoire doit éloigner tout ce qui était pour elle un sujet de repos et d'agrément, en sorte que par un sentiment très intime, et une manière de voir toute nouvelle, les choses d'autrefois changent d'aspect pour elle et lui deviennent étrangères.

La nuit obscure a précisément pour but de faire sortir l'esprit de ses connaissances ordinaires et communes, pour leur substituer des sentiments tout divins, entièrement étrangers aux modes humains ; à tel point que l'âme semble transportée comme hors d'elle-même. Emerveillée des choses admirables et nouvelles qu'elle voit ou qu'elle entend, elle se demande parfois si c'est l'effet d'un charme, ou s'il faut les attribuer à un enchantement. Cependant les objets qui se présentent à elle n'ont pas changé. Mais alors, me direz-vous, pourquoi l'âme ne les envisage-t-elle plus comme autrefois ? C'est qu'en se séparant des connaissances communes, elle a soumis le sens humain, et s'est ainsi disposée à recevoir la forme du sens divin : ce qui est le propre de la vie future plus encore que de la vie présente.

Avant d'être ainsi régénérée dans la vie spirituelle sous cette divine influence, l'âme traverse d'amères purifications ; et c'est dans l'excès de ses douleurs qu'elle engendre l'esprit de salut, comme l'affirme le texte suivant d'ïsaïe : *Nous sommes ainsi devant votre face, Seigneur; nous avons conçu, nous avons été comme en travail et nous avons enfanté l'esprit de salut* (Is., XXVI, 17, 13.). La paix antérieure dont l'âme croyait jouir, alors que tout lui arrivait à souhait, était troublée par une multitude d'imperfections ; ce n'était pas une vraie paix, bien qu'elle lui parût être telle, dans les sens comme dans l'esprit. Mais, pour arriver à posséder cette paix intérieure, cette tranquillité si délicieuse, qui, selon le dire de la sainte Ecriture, surpasse tout sentiment, il faut que l'âme se détourne de sa première

paix imparfaite, et s'en purifie à la faveur des ombres de la nuit de contemplation. Nous avons entendu Jérémie décrire cet état dans ses Lamentations, par le texte déjà cité : *La paix a été bannie de mon âme* (Thren., III, 17). Un grand trouble accompagné de craintes, de doutes et de combats intérieurs, s'est emparé de l'âme. Le vif sentiment de ses misères lui fait en outre appréhender la perdition et la ruine totale de tous ses biens spirituels. L'esprit, en proie à une tristesse poignante, ne peut contenir la force de ses gémissements. Parfois ils s'échappent des lèvres en clameurs véhémentes, en rugissements de douleur, et des pleurs abondants jaillissent des yeux ; néanmoins le soulagement même des larmes ne lui est que rarement accordé. David, le royal prophète, dépeint admirablement ces épreuves, d'après sa propre expérience : *J'ai été affligé, je suis tombé dans la dernière humiliation, et le gémissement de mon cœur me faisait pousser des rugissements* (Ps. XXXVII, 9.). Ces rugissements sont l'expression de la plus extrême douleur.

Le souvenir subit et pénétrant de ses misères fait endurer à l'âme une souffrance que je ne saurais faire mieux comprendre qu'en empruntant la comparaison du saint homme Job : *Les cris que je pousse sont semblables au bruit du débordement des grandes eaux* (Job, III, 21.). Comme un torrent débordé coule avec rapidité dans les vallées, et renverse les obstacles qu'il rencontre, ainsi les amertumes et les angoisses envahissent l'âme et la pénètrent à tel point, qu'elle semble submergée dans ces flots amers, qui brisent dans leur chute ses forces et ses affections les plus intimes. *Les douleurs transpercent ma bouche pendant la nuit*, poursuit le Patriarche de l'Idumée, *et ceux qui me dévorent ne dorment point* (Job. xxx, 17.). La bouche, c'est la volonté broyée par les tourments, les doutes, les craintes qui assiègent et déchirent l'esprit, sans paix ni trêve. Tels sont les effets de cette nuit qui dérobe à l'âme le fondement de

ses espérances, c'est-à-dire la lumière du jour des consolations qui se lèvera bientôt sur elle.

Terribles sont les luttes du combat, car la paix si ardemment souhaitée qui doit suivre, est immense ; et si les douleurs de l'âme sont intimes pénétrantes et extrêmes, l'amour où elles conduisent est lui-même très intime et infiniment pur. Plus l'œuvre est sublime, plus le travail a dû être laborieux et prolongé ; la grandeur d'un édifice exige des bases d'autant plus fermes. Aussi Job nous dit-il encore : *Mon âme est toute languissante en moi-même, et je suis tout pénétré des maux qui m'accablent* (Job, 30, 16.). De même, en traversant la nuit de purification, l'âme s'achemine vers l'état de perfection où l'attendent des biens ineffables, et où ses puissances se verront enrichies de dons et de vertus innombrables. Mais, avant d'arriver à cet heureux terme, il faut qu'elle renonce en général à tous ses biens antérieurs, et en soit séparée par une distance si incommensurable qu'il lui semble impossible de les recouvrer jamais, *J'ai perdu le souvenir de toute joie* (Thren., III, 17.), s'écrie Jérémie.

Dans les splendeurs de la contemplation où elle s'unit à Dieu, l'âme trouve tous les biens que l'on peut souhaiter dans l'état de perfection. Comment se fait-il donc que cette lumière si suave et agréable fasse éprouver à l'âme des effets si pénibles et si étranges, quand elle l'investit pour la première fois ? Pour répondre à cette objection, il suffit de répéter ce que nous avons déjà expliqué en partie, c'est-à-dire que la contemplation divine et infuse ne saurait par elle-même procurer aucune peine à l'âme ; loin de là, elle la comble d'une abondance de suavité et de délices, dont l'âme fera un jour l'heureuse expérience. L'unique cause de sa souffrance vient de la faiblesse et de l'imperfection de ses dispositions actuelles, dispositions fort opposées à la douceur de ces communications. Incapable de supporter les impressions de son Dieu, est-il dès lors surprenant de voir

l'âme livrée à de si cruelles souffrances, sous les influences de la divine clarté qui l’envahit ?

CHAPITRE X.

Une comparaison sert à expliquer cette purification spirituelle.

Pour donner plus de clarté à la doctrine précédente et à celle qui doit suivre, il est bon de remarquer ici, que la connaissance amoureuse ou la lumière divine dont nous parlons, purifie l’âme et la dispose à l'union parfaite, par une action analogue à celle du feu sur le bois qu'il consume.

Le feu matériel, en s'attachant au bois, commence par le dessécher et par lui faire rejeter toute son humidité. Il la noircit, ensuite l'obscurcit, le sèche peu à peu, et consumant en lui tous les accidents contraires à la nature du feu, il le prépare ainsi à la combustion. Bientôt il l'échauffe, l'enflamme extérieurement, et enfin le transforme et le rend aussi éclatant que lui-même. En cet état le bois n'a plus d'action propre, son action et ses propriétés deviennent celles du feu, à l'exception de la quantité et de la pesanteur, qui sont moins subtiles que dans cet élément. Revêtu des qualités du feu, il est sec, il est chaud, il communique sa chaleur, il est lumineux, il éclaire, enfin il acquiert une légèreté qu'il n'avait pas, et participe ainsi à toutes les propriétés du feu. Appliquons présentement cette comparaison au brasier divin de la contemplation d'amour. Avant de s’unir à l'âme et de la transformer, il la dépouille de tout ce qui pouvait résister à son action. Il lui fait rejeter au dehors toutes ses souillures, la rend noire, obscure, ce qui la fait paraître plus mauvaise qu'auparavant. En effet, les passions et les tendances vicieuses cachées dans son propre fonds et dont elle était remplie à son insu sont maintenant exposées à ses yeux. Le feu de la purification les agite pour les chasser et les détruire, et, grâce à l'obscure lumière de la divine contemplation, l'âme les distingue très clairement.

L'état présent de l'âme est-il donc devenu plus déplorable vis-à-vis de Dieu ou d'elle-même ? Non, mais les misères qu'elle ne découvrait pas autrefois lui sont dévoilées à cette heure. Elle ne se croit pas seulement indigne des regards de Dieu, mais encore elle s'imagine être pour lui un objet de répulsion et d'horreur.

Cette comparaison du feu explique ce que nous avons déjà dit, et jette un nouveau jour sur la matière qui nous reste à traiter encore.

D'abord, c'est le même feu qui, après avoir préparé le bois en le pénétrant, le transforme en soi. Ainsi la sagesse ou la lumière d'amour, qui revêt l'âme pour la transformer et l'unir à Dieu, est la même qui, dans le principe, l'a préparée et purifiée. En second lieu, nous rappellerons que les peines de l'âme ne proviennent pas de la divine *Sagesse, car tous les biens me sont venus avec elle* (Sap. [Sagesse] VII, 11.), dit le Sage; ces peines ont donc leur source dans la faiblesse et dans l'imperfection même de l'âme. Avant d'avoir traversé ces épreuves, elle est inhabile à recevoir la lumière céleste et à en savourer les délices. De même le feu ne transforme pas le bois immédiatement, et sans lui avoir fait subir une douloureuse préparation. A l'appui de cette doctrine, l'Ecclésiastique énumère ce qu'il a souffert pour s'unir à la Sagesse, et être admis à la jouissance de ses biens : *Tandis que je la cherchais, mes puissances intérieures ont été troublées ; c'est pour cela que je posséderai un si grand bien* (Eccles., LI, 29.).

Troisièmement, on peut encore par là se faire une faible idée de la souffrance des âmes du Purgatoire. Leurs fautes sont la matière du feu, qui ne trouverait pas d'aliment et n'aurait aucune action sur elles, si, entièrement pures, elles étaient toutes prêtes à s'unir à Dieu dans le règne de la gloire. Ainsi en est-il de l'âme ici-bas ; une fois délivrée de ses imperfections, la souffrance cesse, et fait place à la plus grande paix dont il soit possible de jouir en cette vie.

En quatrième lieu, comme le bois s'enflamme plus ou moins vite, selon sa disposition à recevoir la chaleur du feu, ainsi l'âme s'embrase de plus en plus à mesure qu'elle est purifiée par ces flammes d'amour. Les ardeurs de cet incendie d'amour ne sont pas toujours sensibles, il est vrai; l'âme ne les ressent que par intervalles, lorsque l'obscure contemplation diminue d'intensité. Le travail qui s'opère alors est découvert à ses yeux, elle peut à loisir le considérer et même en jouir. L'œuvre de la purification semble être un instant suspendue, pour lui permettre d'apercevoir le bien qui demeurait caché à ses jeux au temps de l'épreuve. Il en est ainsi du fer dont on constate l'incandescence lorsqu'on le retire de la fournaise ; ou de la flamme, dont on connaît mieux les ravages quand elle a cessé d'attaquer le bois.

En cinquième lieu, la même comparaison fera ressortir une vérité énoncée bien des fois, à savoir : que l'âme, après ces répits pleins de charmes, doit infailliblement s'attendre à des souffrances plus intenses et plus pénétrantes que jamais. Ses imperfections extérieures ont disparu, elle a entrevu quelque chose du travail déjà accompli ; c'est alors que le feu du divin amour revient à la charge, s'attaque au plus intérieur et consume ce qui reste encore à purifier. Les souffrances de l'âme sont donc d'autant plus profondes, aiguës et spirituelles, que l'amour détruit et déracine, dans le centre le plus intime de son être, ses moindres imperfections. Ainsi la force et l'activité du feu s'emparent des parties les plus cachées du bois, et le pénètrent jusqu'à la moelle.

Sixièmement, les intervalles de joie et de repos accordés à l'âme lui font espérer parfois que l'heure des tribulations est passée et ne reviendra plus, bien qu'il n'en soit pas ainsi. Cependant, avec un peu de réflexion, l'âme ne laisse pas que d'apercevoir en elle je ne sais quelle mauvaise racine encore vivace, qui l'empêche de goûter une joie sans mélange. Sans cesse elle redoute de lui voir produire de nouveaux rejetons, comme en effet les résultats le prouvent

bientôt. Eu un mot, ce qui est achevé de l'œuvre purifiante, ne suffit pas à voiler aux regards de l'âme le travail intime qui reste à faire. Aussi bien la partie du bois qui n'a pas encore été envahie par le feu, est-elle très différente des parties déjà en ignition. Il ne faut donc pas être surpris de voir la purification reprendre son œuvre et pénétrer l'âme plus profondément. Celle-ci, convaincue de nouveau de la perte totale de ses biens, perd l'espérance de les recouvrer à l'avenir ; jetée dans le creuset des épreuves les plus intimes, tous ses biens extérieurs lui sont cachés.

Après avoir développé cette comparaison sous les yeux du lecteur, et lui avoir fait connaître les terribles propriétés de la nuit obscure, renfermées dans le premier vers de cette strophe, il lui sera agréable, nous semble-t-il, d'abandonner ce pénible sujet, pour commencer à recueillir les précieux avantages que l'âme exalte dans le second vers.

CHAPITRE XI

Explication du second vers de la première strophe. — Le fruit des rigoureuses épreuves de l'âme est une véhémente passion d'amour de Dieu.

Embrasée d'un amour plein d'anxiété.

Ce vers fait connaître le feu d'amour qui s'allume dans l'âme, à la faveur de la crucifiante nuit de contemplation, et qui agit sur elle comme le feu matériel sur le bois. Ces ardeurs ont une certaine analogie avec les angoisses de la partie sensitive de l'âme, dont nous nous sommes déjà entretenus. Cependant il y a entre ces deux purifications une différence aussi notable qu'entre le corps et l'âme, entre la partie spirituelle et la partie sensible. Le feu d'amour qui nous occupe actuellement, s'allume dans l'esprit, où l'âme se sent blessée d'un trait d'amour vif et aigu, accompagné d'un certain pressentiment de la présence de Dieu, sans pouvoir toutefois rien définir de particulier, à cause des ténèbres dont son entendement est enveloppé.

L'esprit est enflammé d'un amour véhément; car ces embrasements spirituels prennent la forme de passion, précisément parce qu'ils sont octroyés à l'âme d'une manière infuse. Aussi son attitude doit-elle être avant tout passive. Cet amour est déjà un premier degré de la parfaite union, et il participe en quelque manière à ses propriétés. C'est, à vrai dire, l'œuvre de Dieu plutôt que celle de l'âme, dont toute la coopération consiste à donner un simple et amoureux consentement. Mais la chaleur, la force et la nature de cette passion, ou de cet embrasement, comme on l'appelle ici, procèdent du seul amour de Dieu qui s'unit à l'âme. Plus cette dernière a été généreuse à mortifier et à assujettir ses appétits, en leur refusant toute jouissance

venue du Ciel ou de la terre, plus l'amour trouve en elle de disposition et de capacité pour la blesser, et pour hâter la consommation de l'union. Les ténèbres de la purification favorisent admirablement ce travail; c'est là, en effet, où Dieu sèvre les puissances de tout ce qui pourrait satisfaire leurs désirs. Le but du Seigneur est de les séparer ainsi de toute chose, et de les concentrer en lui seul, afin que l'âme soit plus forte et mieux préparée pour contracter la sublime union d'amour, dont cette purification est le premier moyen. Si l'âme se répandait, sur un autre objet, comment pourrait-elle consacrer à son Bien-Aimé toute la force de ses affections spirituelles et sensitives ? Afin de se disposer à recevoir la plénitude d'amour de cette union, David disait à Dieu : *C'est en vous que je conserverai toute ma force* (Ps. LVIII. 10.), c'est-à-dire tous les attraits, toutes les forces de mes puissances, sans leur permettre de se dissiper ou de se satisfaire en dehors de vous.

On peut juger à présent de l'intensité de cet incendie d'amour, puisque Dieu tient en main les forces, les puissances, les passions spirituelles et sensitives de l'âme, et les réunit toutes dans une parfaite harmonie, pour les employer à aimer leur Créateur. Ainsi s'accomplit en vérité, et dans toute sa perfection, le premier commandement du Décalogue, qui, sans violenter la liberté de l'homme, fait tout converger en lui vers ce centre de l'amour : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre coeur, de toute votre âme et de toutes vos forces* (Deut., VI, 5.). Le feu divin s'empare des puissances et des forces de l'âme, les émeut, les blesse et les passionne. Qui peut alors se faire une idée de l'impétuosité des affections ainsi blessées et embrasées d'un ardent amour, qui cependant ne les rassasie pas? Au milieu des obscurités et des incertitudes de cet état, leur faim augmente au contraire, à mesure que Dieu se communique davantage. Le contact de ces flammes divines consume l'esprit, et excite en lui une soif inextinguible. Il s'agite dans l'ardeur de ses désirs et de ses aspirations vers

Dieu; ardeur dévorante qu'exprimait si bien David dans ce psaume : *Mon âme brûle d'une soif ardente pour vous. En combien de manières ma chair se sent-elle pressée de cette ardeur* (Ps. LXII, 2.) ! Une autre version porte : Mon âme a eu soif de vous, mon âme se meurt du désir de vous posséder.

Sous l'influence d'un semblable sentiment, l'âme s'écrie : « Embrasée d'un amour plein d'anxiété. » Chaque pensée qui se présente à son imagination, chaque action, chaque événement est un nouvel aliment pour son amour. En tout temps, en tout lieu ses désirs la torturent sans relâche, et le puissant aiguillon qui la blesse ne lui laisse aucun repos. Le saint homme Job nous fait une admirable description de cet état : *Comme un esclave soupire après l'ombre comme un mercenaire attend la fin de son labeur : ainsi j'ai eu des mois vides, et j'ai compté des nuits pleines d'angoisses. Si je m'endors, je dis aussitôt : quand me lèverai-je ? et de nouveau je soupire après le soir, je suis rempli de douleurs jusqu'à la nuit* (Job, VII, 2, 3, 4.). Tout devient étroit et restreint pour l'âme ; ses désirs, plus vastes que le ciel et la terre, ne peuvent plus être contenus en elle-même, et ses amertumes atteignent jusqu'à l'horreur des ténèbres dont parle Job. Ces ténèbres, dans le langage spirituel, sont synonymes d'une souffrance sans consolation, d'une douleur sans espérance d'être soulagée par aucune lumière, ou par aucun secours surnaturel. Deux causes contribuent à augmenter l'anxiété et le tourment de l'âme au milieu de cette fournaise d'amour. D'une part, les ténèbres spirituelles dont l'âme est enveloppée, l'accablent de craintes et de doutes pénibles ; d'autre part, l'amour divin qui l'enflamme, la presse merveilleusement avec l'aiguillon de son amoureuse blessure. Isaïe dépeint fort bien cette double souffrance : *Mon âme vous a désiré pendant la nuit* (Is., XXVI, 9), c'est-à-dire au milieu de sa misère. C'est la première cause de souffrance produite par la nuit obscure. *Je m éveillerai dès le point du jour pour vous chercher de toute l'étendue de mon esprit et de mon cœur* (Is. XXVI, 9), ajoute ce Prophète; c'est la

seconde cause des peines occasionnées par les désirs et les anxiétés de l'amour dans le sanctuaire intime de l'âme, qui sont ses affections. Mais au milieu de ces peines, à la fois pleines d'obscurité et d'amour, l'âme ne laisse pas que de sentir une certaine assistance et une force intérieure, qui l'accompagnent partout et soutiennent son courage. A tel point que le poids des ténèbres en s'allégeant, la laisse d'ordinaire dans la faiblesse, le vide et la solitude. En effet, la force et l'énergie de l'âme lui étaient communiquées passivement par le feu ténébreux d'amour qui l'environnait ; or, ce feu vient-il à s'éteindre, les ténèbres, la force et les ardeurs de l'amour cessent aussitôt dans l'âme.

CHAPITRE XII.

Les horreurs de la nuit obscure sont un vrai Purgatoire. — La divine Sagesse éclaire les hommes sur la terre, de la même manière dont elle purifie et illumine les Anges dans le ciel.

Toute la doctrine développée jusqu'ici tend à démontrer comment ce feu d'amour de la nuit obscure purifie l'âme et l'embrase au sein des ténèbres. En outre, de même qu'un feu obscur et matériel sert à purifier les prédestinés dans le Purgatoire, ainsi les âmes se purifient ici-bas sous l'action d'un feu d'amour, ténébreux et spirituel. Toute la différence est que le feu matériel délivre de leurs souillures les âmes du Purgatoire, et que l'amour affranchit de leurs taches celles qui sont encore en ce monde. David demandait cet amour en ces termes : *Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu !* etc. (Ps. L, 11). Car la pureté de cœur n'est autre chose que l'amour et la grâce de Dieu. Aussi notre adorable Sauveur appelle-t-il les cœurs purs bienheureux, c'est-à-dire enflammés d'amour, parce que la béatitude est la récompense de l'amour.

Dieu ne communique jamais sa sagesse mystique sans y joindre l'amour, par lequel elle se répand. A la lueur des flammes de cette amoureuse sagesse, l'âme se purifie et s'illumine, comme le prouve ce passage de Jérémie : *Il a envoyé d'en haut un feu dans mes os, et il m'a enseigné* (Thren., 1, 13.). Le Roi-Prophète dit que la sagesse de Dieu est un argent éprouvé dans le creuset de l'amour (Ps. XI, 7.). Selon le besoin et la capacité des âmes, la contemplation obscure les remplit de sagesse et d'amour, les éclaire et dissipe leurs ignorances. Le Sage en avait fait lui-même l'expérience, lorsqu'il disait : *Il a éclairé mes ignorances* (Ignorantias meas illuminavit. Eccles., LI, 26 [Ut in aliquibus Bibliis habetur.]).

Considérons encore que la même sagesse, dont l'influence merveilleuse purifie les Anges de leurs ignorances, apporte aux âmes ici-bas, pureté et lumière. Les splendeurs divines, en passant par les premières hiérarchies, se répandent successivement sur les autres, pour être départies ensuite aux hommes par leur entremise. C’est donc avec raison que la sainte Ecriture attribue à Dieu, ou à ses Anges, les œuvres et les inspirations qui se produisent par leur moyen. Ils sont les intermédiaires ordinaires du Très-Haut, et se transmettent les uns aux autres ses ordres sans le moindre délai, comme les rayons du soleil traversent plusieurs vitres placées en ligne droite. Le rayon les pénètre toutes à la vérité, cependant chacune renvoie sa lumière à la suivante, avec une modification proportionnée à sa position plus ou moins éloignée du soleil. Ainsi en est-il des chœurs angéliques ; les esprits plus rapprochés de Dieu reçoivent une lumière, et sont capables d'une purification plus complète, tandis que les hiérarchies inférieures sont l'objet d'une illumination plus éloignée et moins parfaite.

L'Ange est évidemment par sa nature plus apte à recevoir les influences célestes, qui l'illuminent et l'embrasent d'amour à la manière des purs esprits; mais l'homme, inférieur aux Anges, participe à la lumière de contemplation dans la mesure de la volonté divine, et selon les limites de sa capacité. Cet être faible et impur n'est illuminé qu'au milieu des obscurités, des peines et des angoisses. C'est ainsi que l'éblouissante clarté du soleil blesse douloureusement une vue délicate. Sous l'action du feu d'amour, l'homme se purifie, se spiritualise, se subtilise, et devient plus apte à participer comme les Anges aux amoureuses influences de l'union. Avec la grâce de Dieu, nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

Il est des âmes qui, dès cette vie, reçoivent une illumination plus parfaite que les Anges ; cependant ici-bas, cette contemplation et cette connaissance sont toujours accompagnées des souffrances et des angoisses de l'amour,

dont les ardeurs et les désirs véhéments ne sont pas continuels. Au début de la purification spirituelle, l'action du feu consiste moins à enflammer l'âme, qu'à la préparer et à la dessécher, comme le bois auquel nous l'avons comparée; mais quand ses flammes l'ont envahie, elles lui font ressentir les ardeurs brûlantes de l’amour.

L'entendement a été également purifié au sein de la nuit obscure; aussi arrive-t-il parfois que cette théologie mystique, ou amoureuse contemplation, l'illumine des mêmes flammes dont elle blesse la volonté. Excitée par la lumière surnaturelle et divine de cette connaissance, la volonté s'anime d'une merveilleuse ferveur. Le feu d'amour qui brûle en elle s'échappe en vives flammes et la rend semblable à un foyer ardent. Elle expérimente ainsi la parole de David : *Mon cœur s' est échauffé au dedans de moi-même ; et le feu s’allumera dans ma méditation* (Ps. XXXVIII, 4.). L'union des deux puissances, au milieu de cet incendie, apporte à l'âme d'immenses richesses et des délices ineffables. Sous le voile des ténèbres, déjà elle commence à jouir de la parfaite union d'amour, unique objet de ses aspirations.

On ne peut espérer recevoir ces touches sublimes de connaissance et d'amour, avant d'avoir essuyé de nombreuses tribulations, et supporté le poids des pénibles labeurs de la purification. Toutefois, pour atteindre les degrés inférieurs de la perfection, que le plus grand nombre des âmes ne sont pas appelées à dépasser, une purification aussi rigoureuse n'est pas nécessaire.

CHAPITRE XIII.

Autres effets merveilleux de la nuit obscure de contemplation.

Cet embrasement divin nous fait conjecturer quelques-uns des précieux résultats de la nuit obscure. En dépit des ténèbres qui l'environnent, l'âme est envahie par une illumination soudaine ; la lumière luit alors dans les ténèbres (S. Joan., I, 5), comme le dit saint Jean. Cette influence mystique rayonne directement sur l'entendement ; la volonté y participe dans un certain degré, avec une paix et une simplicité si délectables, que le langage humain ne trouve pas de termes pour l'exprimer. L'âme goûte Dieu, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Parfois l'intelligence et la volonté sont blessées simultanément ; le feu de l'amour redouble de force et d'élévation, et ces deux puissances s'unissent avec d'autant plus de perfection et de délicatesse, que la purification de l'entendement est plus complète. Mais avant d'en arriver là, la touche de l'embrasement dans la volonté précède le plus souvent la touche d'une parfaite connaissance dans l'intelligence.

L'Esprit-Saint est le principe de ce feu et de cette soif d'amour ; aussi leurs ardeurs diffèrent-elles de celles dont nous avons parlé dans la nuit sensitive. Les sens ont ici leur part, on ne peut le nier, puisque les peines de l'esprit rejaillissent sur eux ; néanmoins la soif d'amour a sa source vive dans la partie supérieure de l'âme, c'est-à-dire dans l'esprit. Celui-ci ressent en lui-même la privation d'un bien immense que rien ne peut remplacer ; il comprend à la fois ce qui lui manque et ce à quoi il aspire, de sorte qu'il compte pour rien toutes les souffrances des sens ; elles dépassent cependant sans comparaison les amertumes de la première nuit.

Nous ferons de nouveau remarquer ici que ces ardeurs de l'amour n'atteignent pas toute leur intensité dès le commencement de la nuit de l'esprit ; il faut laisser au feu le temps d'achever son œuvre. Mais dès le principe Dieu fait germer en l'âme un amour d'estime si grand, que la seule crainte d'avoir perdu son Dieu ou d'en être abandonnée, est la cause de toutes les souffrances et de toutes les peines de cette âme. Tour à tour elle passe des anxiétés d'un amour ardent à celles d'un amour d'estime, et l'incertitude même dont nous parlions, il y a un instant, est le plus terrible de ses tourments. Ses épreuves lui pèseraient fort peu, si elle n'appréhendait pas d'être sous le coup de la colère divine, ou si elle pouvait se convaincre que tout cela arrive pour son plus grand bien, ce qui est indubitable. Quel bonheur ne ressentirait-elle pas, au contraire, de savoir que le Seigneur a ses peines pour agréables ! Son amour d'estime pour Dieu est si violent que, malgré l'obscurité dont elle est environnée, elle consentirait non seulement à endurer ces tourments, mais encore elle éprouverait une joie indicible à sacrifier mille vies au bon vouloir divin. Quand à l'amour d'estime viennent s'ajouter maintenant les vives flammes de l'amour consumant, l'âme ne connaît plus de bornes. Intrépide, passionnée pour le Bien-Aimé, qui a allumé en son cœur un tel incendie, elle s'anime d'une sainte audace, et forte de l'ivresse de l'amour, elle entreprend des choses étranges et inusitées. Elle n'a plus d'égard à ce qu'elle fait, et franchit tous les obstacles pour étreindre celui qu'aime son âme.

Marie Magdeleine était enivrée d'un semblable amour, lorsque peu soucieuse de sa noblesse et de l'illustre assemblée des convives du Pharisien, elle vint se jeter aux pieds de Celui dont l'amour avait blessé son cœur. Peu lui importait que le moment fût inopportun pour répandre des larmes, et faire entendre des sanglots au milieu d'un festin ; elle n'avait qu'une pensée : arriver au plus tôt jusqu'aux pieds du Sauveur (Luc, VII, 37). La hardiesse et la passion de

l'amante de Jésus l'entraînèrent ensuite au tombeau, où le corps de son Bien-Aimé reposait dans le sépulcre, gardé par des soldats. La pierre était scellée, elle le savait; mais aucun de ces obstacles ne se dressa devant elle, pour l'empêcher de s'y rendre avant le jour, afin d'embaumer le corps de ses parfums. Enfin, l'anxiété et l'ivresse de l'amour lui firent demander à celui qu'elle croyait être le jardinier, s'il avait enlevé son Seigneur, comme elle le supposait, et où il l'avait mis, parce qu'elle l'emporterait (S. Joan., XX, 15.). Question imprudente, insensée au jugement de la raison humaine ! Le prétendu jardinier l'eût-il enlevé, en effet, évidemment il se serait bien gardé de le lui dire, et encore moins lui eût-il permis de l'emporter. Mais tel est le propre d'un amour fort et véhément, de croire tout possible et de supposer que chacun partage ses sentiments. Tout le monde, lui semble-t-il, doit trouver aimable ce qu'il aime, et nul autre objet n'est à ses yeux digne de sollicitude et de recherche, L'Epouse des Cantiques s'élançait à la poursuite de son Epoux à travers les places et les faubourgs ; persuadée que tous se sentaient pressés des mêmes ardeurs, elle les conjurait, s'ils rencontraient son Bien-Aimé, de lui dire qu'elle languissait d'amour (Cant., V, 8.). Ainsi le violent amour de Marie Magdeleine lui fit croire possible d'emporter, malgré toutes les défenses, le corps de son Seigneur.

Telles sont les anxiétés amoureuses de l’âme déjà avancée dans la perfection. Elle se lève au milieu de la nuit, c'est-à-dire au milieu des ténèbres qui purifient les affections de la volonté. Comme la lionne ou l'ourse s'élance avec fureur à la poursuite de ses petits qu'on lui a ravis, ainsi cette âme blessée vole à la recherche de son Dieu. L'obscurité dont elle est environnée lui dérobe sa présence, et elle se meurt d'amour pour lui. En effet, l'amour impatient ne saurait subsister longtemps dans un cœur sans lui donner la mort, ou sans lui apporter l'objet de ses vœux; semblable à Rachel à qui le désir d'une nombreuse postérité arrachait ce cri : Donnez-moi des enfants, ou je mourrai (Gen., XXX, 1).

Mais on peut se demander ici comment l'âme, malgré l'état misérable et indigne de Dieu où elle se voit réduite dans ces ténèbres, peut avoir assez de hardiesse et de présomption pour aspirer à l'union de cet unique Bien ? Il est facile de répondre ; car la propriété de l'amour est de désirer l'union, la conformité, la ressemblance avec l'objet aimé, pour s'en assurer la possession. Or si l'âme n'est pas encore perfectionnée dans l'amour, parce qu'elle n'a pas atteint le degré de l'union parfaite, déjà cependant l'amour lui a donné des forces pour aimer véritablement. Excitée par la passion que l'amour communique à sa volonté, pressée de la faim, dévorée de la soif du bien de l'union, dont elle ne jouit pas encore, sa hardiesse et son courage s'accroissent à proportion du degré d'embrasement de la volonté ; tandis que l'entendement enseveli dans l'obscurité ne lui laisse apercevoir que sa misère ; et son indignité.

Il ne sera pas inutile de rappeler ici pourquoi la lumière divine, qui est la vraie lumière de l'âme, est accompagnée de ténèbres et d'afflictions, et ne la fait pas dès lors jouir de ses splendeurs comme elle le fera plus tard. On le sait déjà, toutefois il est bon de le spécifier davantage. Les ténèbres et les souffrances qui envahissent l'âme sous les influences de la divine lumière, ne sont pas les effets de la lumière elle-même, mais des imperfections de l'âme mises en plein jour. Les yeux de l'âme sont ouverts, et la première chose qui frappe sa vue, ce sont ses ignorances et ses propres misères, c'est-à-dire ce qui est plus proche d'elle, ou pour mieux dire en elle. La miséricorde infinie de Dieu lui découvre alors ce qu'elle n'apercevait pas avant d'être illuminée des clartés célestes. Telle est la raison de ses angoisses et de ses épreuves. Mais l'heure des ténèbres une fois écoulée, alors que ses imperfections auront disparu, l'œil de l'âme purifié par la connaissance et le sentiment de ses maux, pourra contempler sans souffrance les biens et les splendeurs de la divine lumière, les richesses et les avantages de cette bienheureuse nuit.

Après cela comment ne pas reconnaître la grâce inappréciable que Dieu fait à l'âme, en la purifiant par le feu de ces amères tribulations et de ces fortes épreuves ? Il la dépouille ainsi de toutes les affections et de toutes les habitudes imparfaites, dans l'ordre temporel, naturel, sensitif et spirituel. Il plonge dans l'obscurité les puissances intérieures, leur refuse tout aliment, éprouve par l'aridité les affections sensibles et spirituelles, affaiblit et atténue les forces naturelles de l'âme ; résultats qu'elle n'aurait jamais pu obtenir par ses seules forces, comme nous l'expliquerons plus loin. Dieu la sépare alors de tout ce qui n'est pas lui; en d'autres termes, il lui enlève ses anciens vêtements, pour la revêtir de ceux de l'homme nouveau *qui est créé selon Dieu* (Ephes., IV, 24), au dire de l'Apôtre. Sa jeunesse est ainsi renouvelée comme celle de l'aigle.

Cette transformation illumine l'entendement d'une lumière surnaturelle, qui l'unit à l'Esprit de Dieu, et d'humain qu'il était le change en divin. A son tour la volonté embrasée d'amour devient toute divine, elle aime divinement, et s'identifie avec la volonté de Dieu. En un mot, la mémoire, les affections, les passions sont toutes renouvelées selon Dieu, et l'âme devient une âme du ciel, plutôt divine qu'humaine. Tout cela Dieu l'opère à la faveur de la nuit obscure, qui illumine l'âme et l'embrase d'un ardent désir de posséder Dieu seul, sans être distraite de son amour par aucun autre objet.

C'est donc à juste titre que l'âme ajoute aussitôt le troisième vers de la strophe, qui formera, avec les deux derniers, la matière du chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

Explication des trois derniers vers de la strophe.

Oh ! l'heureuse fortune !
Je sortis sans être aperçue,
Alors que ma demeure était pacifiée.

L'heureuse fortune que chante l'âme dans le premier de ces vers, trouve sa raison d'être dans les deux suivants. Elle y dit par allégorie qu'étant sortie la nuit de sa maison, au milieu d'une obscurité profonde, alors que tout était endormi autour d'elle, il lui a été plus facile d'accomplir son dessein sans être entravée dans sa fuite. L'âme a conçu une entreprise aussi héroïque que merveilleuse, à savoir : de s'unir à son divin amant ; il faut donc qu'elle sorte dehors, parce que le Bien-Aimé habite à l'écart dans la solitude. C'est là que l'épouse des Cantiques désirait le trouver seul : *Qui vous donnera à moi pour frère... afin que je vous trouve dehors et que je vous donne un baiser* (Cant., VIII, 1) ? Ne convient-il pas à l'âme éprise d'amour de suivre la même marche, pour atteindre le but si désiré ? Elle sort au milieu de la nuit, quand tous les gens de sa maison sont ensevelis dans le sommeil, c’est-à-dire, lorsque ses grossières opérations, ses passions, ses convoitises sont amorties et éteintes ; car si par malheur elles venaient à se réveiller, elles troubleraient l’âme et s'opposeraient en ennemis à sa sortie. Ce sont ces domestiques dont notre divin Sauveur a dit, dans le saint Évangile, que l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison (S. Matth., X, 36).

Les mouvements déréglés des passions ont dû nécessairement être comme suspendus dans les ténèbres de cette nuit, afin que l'âme pût avoir part aux biens surnaturels de l'union, à l'acquisition desquels leur action

inquiète et turbulente fait sans cesse obstacle. Comprenons-le enfin, l'activité et les opérations de l'âme lui nuisent au lieu de lui être un secours. Toute sa capacité naturelle est impuissante à lui procurer les faveurs surnaturelles dont Dieu veut la gratifier d'une manière infuse, dans le secret du silence.

C'est donc une heureuse fortune que Dieu ait enchaîné tous les gens de sa maison, c'est-à-dire toutes les puissances, les passions, les affections et tous les appétits de l'âme sensitive et spirituelle, sans leur permettre de mêler leur action basse et vile à son action divine. Alors « sans être aperçue » et sans être arrêtée, puisqu'au milieu de cette nuit tous ses ennemis ont été réduits en servitude, l'âme a pu parvenir à l'union spirituelle du parfait amour de Dieu. Quel bonheur d'avoir pu sortir ainsi de la maison de sa sensualité! A mon avis, celui-là seul qui en a fait l’expérience pourra le bien comprendre. Il verra clairement combien l'esclavage où il languissait était fâcheux, et à combien de misères l'assujettissaient ses passions, ses goûts et ses appétits déréglés. La vie de l'esprit lui apparaîtra alors comme la véritable liberté, qui apporte avec elle une abondance de biens inestimables. Les strophes suivantes les feront mieux connaître encore, et prouveront que l'âme a raison d'appeler heureuse fortune le passage de cette terrible nuit.

CHAPITRE XV.

Explication de la seconde strophe.

Pleine d'assurance dans les ténèbres,
Je sortis déguisée, par un escalier secret,
Oh ! l'heureuse fortune !
Dans l'obscurité et en cachette,
Alors que ma demeure était pacifiée.

Dans cette strophe l'âme exalte de nouveau quelques-unes des propriétés de la nuit obscure, et les précieux avantages qu'elle y a trouvés. Elle y réfute une objection qu'on pourrait lui faire. Les tourments, les angoisses, les doutes, les craintes et les horreurs de cette nuit ténébreuse semblaient un acheminement assuré à sa perte, du moins on aurait pu le croire; mais, bien au contraire, loin de se perdre, elle s'est gagnée dans l'obscurité de la nuit. A la faveur de ses ombres, elle a échappé subtilement à tous ses adversaires et aux pièges qu'ils tendaient sous ses pas. En changeant de vêtement, elle a pris pour déguisement une triple livrée de couleurs différentes, dont nous parlerons plus tard. Enfin elle s'est évadée par un escalier très secret, inconnu même aux personnes de sa maison ; cet escalier, nous le dirons en son lieu, c'est la foi vive. Sa sortie s'est effectuée avec tant de prudence et de mystère, que son entreprise a été couronnée du plus heureux succès. Comment n'aurait-elle pas été en sûreté au milieu de cette nuit, dont les épreuves ont servi à mortifier et à affaiblir ses tendances, ses affections et ses passions déréglées : ennemis qui, s'ils eussent été vivants et éveillés, n'eussent jamais consenti à sa fuite ?

CHAPITRE XVI.

Exposition du premier vers. — Comment l'âme marche en assurance au milieu des ténèbres.

Pleine d'assurance dans les ténèbres.

L'obscurité dont l'âme parle ici, regarde, nous l'avons dit, les passions, et les puissances sensitives intérieures et spirituelles, dont la lumière naturelle est obscurcie par les ténèbres de cette nuit, qui les purifie et les rend capables de recevoir les influences de la lumière surnaturelle. Les appétits de l'âme sont maintenant assoupis et affaiblis, au point de ne pouvoir plus goûter rien de divin ou d'humain. Ses affections opprimées, réduites à l'inaction, sont dans l'impossibilité de trouver aucun appui. L'imagination est liée, incapable d'aucun bon raisonnement; la mémoire paraît éteinte; l'intelligence, obscurcie; la volonté, aride et pressée de toutes parts. En résumé, toutes les facultés semblent suspendues dans le vide; une épaisse nuée de ténèbres enveloppe l'âme ainsi torturée, l'accable et paraît devoir la séparer de Dieu.

Cependant l'âme affirme que « pleine d'assurance », elle avance « dans les ténèbres ». Comment cela ? La raison en est claire : la source ordinaire de nos illusions n'est-elle pas dans nos appétits, nos attraits, nos raisonnements, nos conceptions, nos affections, qui le plus souvent nous entraînent à des excès d'un côté ou de l'autre, nous exposent aux changements et nous font tomber en mille extravagances ? Dès lors que ces affections et ces opérations déréglées sont anéanties, l'âme est assurée d'échapper aux dangers dont elles sont le principe. Non seulement elle est délivrée d'elle-même, mais encore elle échappe à ses autres ennemis, le monde et le démon, qui

demeurent désarmés et ne trouvent plus d'issues pour pénétrer jusqu'à elle.

Il en résulte, que plus l'âme s'avance au milieu des ténèbres, et fait cesser ses opérations naturelles, plus elle est en sécurité. *Votre perte, ô Israël ! ne vient que de vous ; c'est de moi seul que vous pouvez attendre votre secours* (Os., XIII, 9), s'écrie le Prophète. C'est-à-dire que la perte de l'âme vient de ses actes mauvais et du dérèglement de ses appétits intérieurs et sensitifs ; mais la source de tout bien, ajoute le Seigneur, émane de moi seul. Il est aisé, en effet, de se convaincre, si l'on veut y réfléchir, que pendant la durée de cette nuit les affections et les puissances se laissent rarement entraîner à des choses vaines et inutiles ; de là mille maux auxquels on échappe: l'orgueil, la présomption, la vaine gloire, les joies frivoles et trompeuses, etc. Une fois délivré de toutes ces misères, le coeur offre un libre accès aux biens de l'union d'amour, qui doivent diviniser ses puissances et ses affections. En un mot, bien loin de s'égarer en cherchant sa voie à travers les ténèbres, l'âme y a trouvé la source des plus grands biens par l'acquisition des vertus solides.

Une objection se présente aussitôt : pourquoi le Seigneur jette-t-il dans les ténèbres, les puissances et les affections même à l'égard des choses spirituelles, qui par elles-mêmes apportent à l'âme de si précieux avantages, et lui assurent une si entière liberté ? pourquoi les rend-il incapables d'en jouir et de s'en occuper, moins encore peut-être que de tout autre objet ? Voici ma réponse : les tendances et les opérations de l'âme étant basses et impures, il est juste qu'elles soient sevrées, même des biens d'en haut ; autrement elles mêleraient aux communications surnaturelles leur propre imperfection. Chaque chose, dit le Philosophe, est reçue selon la capacité de celui qui la reçoit. Les puissances naturelles n'ont ni pureté, ni force, ni aptitude pour apprécier les choses surnaturelles dans leur impulsion divine. Il convient donc que les ténèbres leur

dérobent pour un temps les biens célestes, afin de les disposer à une parfaite purification. Après la mort du vieil homme, c'est-à-dire, après l'anéantissement et l'entière purification de ses facultés, l'âme perd sa manière imparfaite d'agir et de recevoir, elle devient apte à connaître et à savourer les choses divines d'une façon sublime et très élevée. Avant d'en être arrivé là, en vain essayerait-on de diriger vers Dieu les affections et les puissances humaines ; en vain croirait-on le goûter en réalité : on ne saurait le faire ni divinement, ni parfaitement, parce que tout ce qui est spirituel doit être communiqué d'en haut, à l'esprit et à la volonté de l'homme, par le Père des lumières.

Si c'était ici le lieu d'en parler, nous pourrions affirmer que bon nombre de personnes, dont les affections et les opérations intérieures se portent avec joie aux choses spirituelles, s'imaginent dès lors que ces sentiments, ces attraits, sont purement surnaturels. Mais il n'en est rien, il est certain, au contraire, que ces actes sont plus ou moins naturels et humains. Ces âmes sont douées d'une certaine facilité naturelle, qui incline leurs facultés vers tout ce qui se présente; cette disposition les accompagne partout et se mêle également dans les meilleures choses. La suite de ce traité nous fournira peut-être l'occasion d'indiquer les signes auxquels on pourra reconnaître si les mouvements et les actes intérieurs de l'âme, sont naturels ou surnaturels, dans ses communications avec Dieu, ou enfin quand le spirituel et le naturel s'y mêlent à la fois. Qu'il suffise de savoir pour le moment que les actes et les sentiments de l'âme ne seront jamais capables de recevoir l'impulsion divine, avant d'avoir soumis leurs opérations naturelles, et de les avoir pour ainsi dire réduites à néant, dans les obscurités de cette nuit.

O âmes spirituelles ! ne vous plaignez pas de sentir vos puissances livrées à l'angoisse des ténèbres, vos affections stériles et paralysées, vos facultés impuissantes à tout exercice de la vie intérieure; estimez plutôt ces épreuves comme une heureuse fortune. En vous enlevant votre

manière imparfaite d'agir, le Seigneur vous délivre ainsi de vous-même. Malgré le bon emploi que vous eussiez fait d'ailleurs de vos facultés, leur impureté et leur ignorance ne vous eussent jamais permis d'obtenir un résultat aussi parfait et une sécurité aussi entière. Dieu vous prend maintenant par la main, et se fait lui-même votre conducteur au milieu des ténèbres. Il vous guide comme un aveugle, par un chemin inconnu vers le terme, où ni vos lumières ni vos efforts n'eussent jamais pu vous conduire.

Une nouvelle raison de la sécurité de l'âme et de sa marche progressive au milieu des ténèbres, c'est que les progrès dans la perfection viennent d'ordinaire précisément du côté où on les attend le moins et alors que tout semble perdu. A l'entrée de cette nouvelle voie, qui renverse ses premières méthodes, l'étonnement de l'âme est grand: aussi, loin de constater des progrès, sa perdition lui paraît certaine. Et, de fait, elle se perd par rapport à ses connaissances et à ses attraits d'autrefois, pour être introduite dans une région inconnue, où rien ne lui plaît. Elle est semblable au voyageur qui, se dirigeant vers une terre étrangère, doit s'en rapporter non à sa propre expérience, mais aux indications d'autrui. L'unique moyen d'arriver au terme de son voyage sera évidemment de prendre des sentiers nouveaux et ignorés, et d'abandonner ceux qu'il fréquentait. Ainsi en est-il de l'âme : ses progrès dans la perfection sont en raison directe de ses obscurités et de ses ignorances. Dieu est ici le maître, qui se charge de conduire cet aveugle, autrement dit l'âme; celle-ci le comprend désormais et s'écrie avec allégresse : « Pleine d'assurance dans les ténèbres. »

La sécurité de l'âme parmi les obscurités de la nuit s'appuie encore sur un autre motif. C'est que la voie de la souffrance est de beaucoup préférable à celle de la jouissance et de l'activité personnelle, et infiniment plus sûre. Dans la souffrance Dieu augmente nos forces, tandis que l'action et la jouissance nous livrent à nos faiblesses et à

nos imperfections. Souffrir, c'est aussi se purifier, s'exercer à la pratique des vertus, et croître en sagesse et en prudence.

Enfin la lumière divine ou la sagesse obscure dont l'âme est environnée, est la raison majeure qui assure sa sécurité. Envahie et absorbée par cette obscure nuit, l'âme est attirée si près de Dieu, qu'elle est protégée de sa droite et délivrée de tout ce qui n'est pas lui. Le Seigneur traite cette âme, comme un charitable médecin traite un malade dont on veut hâter la guérison. On lui prescrit une diète sévère, et parce que ce malade est un être chéri, on le place dans un endroit fort retiré, loin des bruits et des rumeurs de la maison. De minutieuses précautions sont prises pour empêcher l'air ou la lumière de pénétrer jusqu'à lui ; les aliments les plus délicats lui sont servis, mais en petite quantité. Encore a-t-on moins d'égard à la saveur des mets qu'à leur qualité substantielle. De même l'âme, après avoir été soumise à un traitement analogue, jouira bientôt d'une santé parfaite ; en d'autres termes, elle sera admise à la possession de son Dieu.

Tous ces avantages de préservation sont les résultats de l'obscure contemplation, qui rapproche l'âme de Dieu. Plus la créature est près de son Créateur, plus épaisses sont les ténèbres, plus profonde est l'obscurité où sa faiblesse naturelle la plonge. De même, à mesure qu'on approche du soleil, les yeux sont éblouis et aveuglés par l'éclat de sa splendeur, à cause de la faiblesse de la vue, de son infériorité et de son impuissance. La lumière spirituelle est, elle aussi, si éclatante, elle dépasse tellement la portée de l'intellect, que plus il approche du centre de ces clartés, plus il se trouble et s'obscurcit. Le Prophète royal dit en ce sens : *Il s'est caché dans les ténèbres ; il a dressé une tente autour de lui, les vapeurs ténébreuses des nuées aériennes l'environnent* (Ps., XVII, 12). Ces nuées ténébreuses ne sont autre chose que la contemplation obscure et la Sagesse divine, dont les âmes sont envahies, comme nous l'expliquons présentement. A mesure que le Seigneur les

attire à lui, elles reconnaissent qu'elles approchent du tabernacle où il fait sa demeure. Ce qui est en Dieu lumière et clarté sublime, est ainsi pour l'homme ténèbres et obscurité profonde, d'après le sentiment de saint Paul. David dit également dans le même psaume : *La splendeur de sa présence a dissipé les nuages* (Ibid., 13), ce qu'il faut entendre des lumières naturelles, qui, suivant Isaïe, ne sont que ténèbres épaisses (Is., V, 30).

O misérable condition de la vie humaine, où la vérité est si difficilement reconnue ! Ce qu'il y a de plus clair et de plus lumineux s'enveloppe pour nous de doutes et d'obscurité. Nous fuyons ce qui nous est le meilleur, nous recherchons et nous embrassons au contraire ce qui, sous de brillantes apparences, cache un mal réel, et doit être un véritable obstacle sous nos pas. De combien de périls et de craintes l'homme n'est-il pas environné ici-bas, puisque la lumière naturelle qui le guide en éclairant son intelligence, est la première à l'éblouir et à le tromper dans les voies de Dieu ! S'il veut donc être assuré de suivre la ligne droite, il doit, de toute nécessité, fermer les jeux de son entendement, et s'avancer dans les ténèbres sans s'inquiéter des ennemis domestiques, qui sont ses sens et ses puissances naturelles. L'âme se trouvera, à coup sûr, bien cachée et bien protégée par ces nuées ténébreuses dans lesquelles Dieu se dérobe à sa vue, et où il a établi sa demeure et son tabernacle. Elles seront aussi la demeure, le tabernacle de l'âme, un rempart, un lieu de sûreté à l'abri duquel elle vivra protégée contre elle-même et les créatures.

C'est de ces âmes que parle David dans son psaume : *Vous les cacherez dans le secret de votre face, et les hommes ne pourront point troubler leur asile. Vous les défendrez dans votre tabernacle contre les langues qui les attaquent* (Ps. XXX, 21.). David entend par là une complète et entière protection ; car être abrité dans la face de Dieu contre les oppositions des hommes, n'est-ce pas être fortifié par cette obscure contemplation, contre tous les dangers qui

peuvent surgir du côté du genre humain ? Être dans ce tabernacle hors des atteintes de la contradiction, n'est-ce pas être enveloppé de ces nuées ténébreuses que le Prophète appelle le tabernacle de Dieu. Là, tous les appétits de l'âme étant mortifiés, toutes ses puissances, toutes ses affections étant comme paralysées, elle est affranchie des imperfections qui naissaient de son propre fonds, ou provenaient des autres créatures et s'insurgeaient contre l'esprit. C'est donc à bon droit qu'elle peut se dire alors : « Pleine d'assurance dans les ténèbres. »

Donnons maintenant une dernière preuve, non moins efficace que la précédente, pour achever de démontrer que l'âme, malgré les ténèbres, s'avance avec sécurité. Et cela précisément en raison de la force dont-elle se sent pénétrée, dès qu'elle entre dans cette nuée obscure et douloureuse qui, toute ténébreuse et pénible à supporter qu'elle soit, ne laisse pas que de fortifier l'âme et de l'affermir dans la perfection. Dans cet état, elle se voit animée d'une détermination énergique d'éviter tout ce qui aurait même l'apparence d'une offense envers Dieu, et de ne rien négliger de ce qui peut procurer sa gloire. Cet amour enveloppé de ténèbres excite secrètement dans l’âme une continuelle vigilance à contenter Dieu en tout, et à se demander si ses actions ne lui ont pas déplu en quelque chose. Sa sollicitude devient dès lors beaucoup plus grande qu'au temps des anxiétés de l'amour, dont nous avons parlé, parce que les affections et les puissances de l'âme, dégagée de ce qui est créé, se concentrent en Dieu et emploient toutes leurs forces à le servir et à le glorifier. C'est ainsi que l'âme sort d'elle-même et de toutes les créatures, pour entrer dans la savoureuse et délectable union de l'amour divin, et cela : « Pleine d'assurance dans les ténèbres ».

CHAPITRE XVII.

Explication du second vers. — Comment la contemplation obscure est secrète.

Je sortis déguisée, par un escalier secret.

Il est à propos d'approfondir le sens de ces trois expressions : déguisée, escalier, secret. Les deux dernières s'appliquent à la nuit ténébreuse de contemplation dont nous nous entretenons, la première se rapporte à la conduite de l'âme dans cette nuit. L'obscure contemplation que traverse l'âme pour arriver à l'union d'amour, est symbolisée ici par l'escalier secret, à cause de deux propriétés dont nous allons parler.

La contemplation ténébreuse n'est autre que la théologie mystique nommée par les théologiens sagesse secrète, laquelle, d'après le sentiment de saint Thomas, se communique et s'infuse plus spécialement dans l'âme par la voie de l'amour. Cette communication s'opère en secret dans l'obscurité, en dehors de la participation naturelle de l'intelligence et des autres facultés, qui sont inhabiles à l'acquérir par leurs propres forces. On l'appelle secrète, parce qu'elle est en quelque sorte versée à l'insu de l'âme par l'Esprit-Saint, comme le dit l'Épouse des Cantiques. En réalité non seulement l'âme, mais qui que ce soit et le démon lui-même, n'y comprennent rien, parce que le Maître qui l'enseigne, réside substantiellement dans le fond le plus intime de l'âme. Elle est encore secrète à cause des effets qu'elle opère. Secrète d'abord, lorsque la sagesse mystérieuse purifie l'âme au sein des ténèbres et des épreuves, elle l'est également dans l'état d'illumination, lorsque cette même sagesse est accompagnée d'une plus grande clarté. Elle est alors si cachée à l'âme que, pour la

discerner et l'exprimer, celle-ci ne trouve aucuns termes ; aucun moyen, aucune comparaison ne peuvent rendre la sublimité de la sagesse et la délicatesse du sentiment spirituel dont elle est pénétrée. Elle n'a du reste nulle envie de le faire, et même en eût-elle le désir, le secret de cette sagesse restera toujours un mystère impénétrable, malgré toutes les similitudes qu'on pourrait employer pour la révéler.

Cette théologie mystique ou sagesse intérieure est en effet si simple, si spirituelle et si générale dans ses principes, que l'intelligence la reçoit sans être enveloppée sous aucune espèce d'image, ou de représentation capable d'être perçue par les sens, comme cela peut arriver dans d'autres circonstances. De là vient que les sens et l'imagination dont elle ne se sert point pour entrer dans l'âme, ne saisissent ni forme, ni impression, et ne sauraient en rendre raison ni imaginer quelque chose d'analogue, bien que cette mystérieuse et savoureuse sagesse se manifeste clairement à l'intime de l'âme. Figurez-vous un homme qui voit une chose pour la première fois, et qui n'a jamais vu rien de semblable : il peut la comprendre, en jouir, mais il est incapable, malgré tout, de lui appliquer un nom ou d'en donner une idée, bien qu'il s'agisse pourtant d'une chose perçue par les sens ; plus grande encore sera donc son impuissance pour ce qui est hors de leur portée !

Tel est le propre du langage divin : plus il est infus, intime, spirituel et élevé au-dessus des sens et plus il échappe à l'harmonie ordinaire des sens intérieurs et extérieurs, et leur impose silence. Les divines Écritures nous offrent tout à la fois des preuves et des exemples qui confirment cette assertion. Jérémie manifeste l'impuissance de la parole humaine lorsqu'après avoir entendu Dieu, il ne sait lui répondre que *a, a, a* (Jer., I, 6). Le silence de Moïse près du buisson ardent (Exod., IV. 10.), où Dieu se tenait caché, est également une manifestation de l'anéantissement de l'imagination et de l'impuissance des sens intérieurs et

extérieurs. Depuis qu'il avait entendu le Seigneur, il avouait ne savoir ni ne pouvoir plus parler et même, comme le rapportent les Actes des Apôtres, il était tout tremblant et n'osait pas seulement lever les yeux (Act., VII, 32.). C'est que cette sagesse de la contemplation est le langage direct de Dieu à l'âme, en tant qu'elle est pur esprit, ce que ne sont point les sens : aussi ne peuvent-ils percevoir ce langage qui est pour eux un secret impénétrable, et ils peuvent encore moins l'exprimer.

Nous pouvons conjecturer de là, pourquoi certaines personnes d'un naturel doux et craintif ne peuvent, malgré toute leur bonne volonté, rendre compte à leur directeur de ce qui se passe dans leur intérieur. Elles éprouvent une grande répugnance à en parler et ne savent pas comment le faire, surtout lorsque la contemplation est plus simple, et pour ainsi dire insaisissable à leur propre esprit. Dans cet état, on se borne à affirmer que le cœur est satisfait, tranquille et content ; qu'il goûte Dieu et qu'il lui semble que tout va bien ; mais quant à dévoiler ce qui se passe dans ce sanctuaire intime,, il est impossible de l'exposer, si ce n'est en termes vagues et généraux semblables à ceux que nous avons dits. S'agit-il de grâces particulières comme des visions, de certains goûts de Dieu, etc., c'est tout autre chose ; car ces faveurs se manifestent d'ordinaire sous des formes sensibles, qui permettent de trouver des termes ou des comparaisons pour les exprimer. Mais cette possibilité n'existe pas dans l'état de contemplation pure, qui défie toute description de langage, et que pour cette raison on appelle secrète.

Non seulement elle est secrète, mais elle a encore la propriété de cacher l'âme en elle-même, de l'absorber habituellement à un tel point et de l'ensevelir dans un abîme si mystérieux, que l'âme se sent délaissée et loin de toute créature. Elle se voit placée dans une profonde et vaste solitude où nul être créé ne peut avoir accès, dans un immense désert qui n'a pas de limites : désert d'autant plus

aimable, délicieux et plein de charmes, qu'il est plus profond, plus étendu, plus solitaire, et où l’âme se tient mieux cachée à mesure qu'elle plane davantage au-dessus des choses de ce monde. Alors, dans cet abîme de la sagesse, l'âme s'élève et grandit en buvant aux sources de la science d'amour, qui lui dévoile la bassesse de toute condition humaine, en comparaison de ce suprême savoir et de cette connaissance divine. Si sublime et si savant que soit le langage qu'on emploie, l'âme reconnaît combien sont viles, insignifiantes et en quelque sorte impropres, les expressions dont on se sert pour discourir des choses divines. Il est impossible d'en avoir et d'en donner une juste idée par les moyens ordinaires, sans l'illumination et le secours de la théologie mystique. Éclairée de ces splendeurs, l'âme se persuade facilement qu'on ne peut ni les imaginer, ni les décrire avec la parafe humaine, et elle a raison d'appeler cette science une science secrète.

La contemplation est encore secrète, et on la nomme ainsi, non seulement parce qu'elle est essentiellement surnaturelle, mais aussi parce qu'elle sert de guide à l'âme pour la conduire à la perfection de l'union d'amour, inaccessible à l'intelligence de l'homme, à laquelle on n'arrive qu'en s'avançant dans une divine ignorance, et sans rien savoir du chemin que l'on suit. Selon le langage mystique que nous employons ici, on ne peut comprendre et connaître ces choses telles qu'elles sont tant qu'on est à les chercher, mais seulement quand on les a trouvées et expérimentées. Le prophète Baruch dit à ce propos en parlant de la sagesse divine : *Il n'y a personne qui puisse connaître ses voies, ni découvrir ses sentiers* (Bar., III, 31.). David ajoute en s'adressant à Dieu : *Vos éclairs ont fait briller leur lumière sur toute la terre ; elle a été émue, elle en a tremblé. Vous avez passé sur la mer; vous avez traversé les eaux les plus profondes, et personne n'y connaîtra la trace de vos pieds* (Ps. LXXVI, 19, 20.). Ces textes s'appliquent spirituellement au sujet que nous traitons. Les

éclairs qui illuminent le globe terrestre représentent les flots de lumière que la contemplation répand sur les puissances de l'âme; la terre qui tremble et s'émeut, c'est la purification douloureuse que subit l'âme dans la contemplation. Le chemin que Dieu s'est tracé sur la mer, ses vestiges qui disparaissent à la surface des eaux et demeurent inconnus, c'est la voie qui mène l'âme à Dieu, mais qui reste aussi secrète, aussi mystérieuse pour les sens que le serait à nos yeux la trace de quelqu'un qui marcherait sur les eaux. Les pas que Dieu fait dans les âmes qu'il veut attirer à lui, et élever jusqu'à la sublime union de sa Sagesse, ont le don d'être insaisissables. Telle est la vérité que Job proclame à ce sujet : *Connaissez-vous*, dit-il*, les grandes routes des nuées et la science parfaite* (Job XXXVII, 7.) ? c'est-à-dire, connaissez-vous les voies et les moyens dont Dieu se sert pour exalter les âmes, et les perfectionner dans sa Sagesse que figurent ici les nuées ? Il reste donc avéré que la contemplation qui conduit l'âme à Dieu, est une sagesse secrète.

CHAPITRE XVIII.

Pourquoi cette sagesse secrète est encore comparée à un escalier.

Il nous reste à voir, en second lieu, pourquoi l'on dit encore de cette contemplation secrète qu'elle est un escalier ou une échelle. Parmi beaucoup d'autres raisons qu'on peut en donner, voici la première. Ne se sert-on pas d'une échelle pour escalader les forteresses et s'emparer des richesses qu'elles renferment ? De même l'âme, grâce à la contemplation secrète, s'élève sans savoir comment jusqu'à la connaissance et à la possession des biens célestes. Le Prophète royal l'affirme en disant : *Heureux est l'homme qui attend de vous son secours ; dans cette vallée de larmes, il dispose en son cœur des degrés, pour s'élever jusqu'au lieu ou il veut arriver. A ceux-là le Législateur donnera sa bénédiction ; ils s'avanceront de vertu en vertu, et verront le Dieu des dieux dans Sion* (Ps., LXXX, 6, 7, 8.); c'est-à-dire qu'ils posséderont les trésors de cette forteresse de Sion, qui est la béatitude éternelle.

Nous appelons en second lieu la contemplation un escalier, parce que les degrés d'un escalier servent également à monter et à descendre ; de même les communications reçues dans cette mystérieuse contemplation portent l'âme à s'élever jusqu'à Dieu, et à s'humilier en elle-même. Les dons divins ont cela de propre qu'ils abaissent et élèvent l'âme tout à la fois ; car dans cette voie, descendre c'est monter, et monter c'est descendre. *Quiconque s'élève sera abaissé; quiconque s'abaisse sera élevé* (S. Luc, XIV, 11.). La vertu d'humilité est une véritable hauteur que l'âme s'exerce à gravir, Dieu a l'habitude de la faire monter par cet escalier afin qu'elle descende en elle-même, comme il la fait descendre pour

l'élever, afin que se réalise cette parole du Sage : *Le cœur de l'homme s'élève avant d'être brisé; il est humilié avant d'être élevé en gloire* (Prov., VIII, 12.).

En troisième lieu, ce mot d'escalier nous indique parfaitement, si l'on veut y regarder de près, combien de variations l'âme subit dans cette voie. En mettant de côté les effets spirituels, la plupart du temps insaisissables, l'âme reconnaîtra là le symbole de ces prospérités subites, aussitôt suivies d'orages et de tribulations ; si bien qu'il lui. semble n'avoir goûté ces consolations que pour être plus forte et mieux préparée à soutenir ces revers. C'est ainsi qu'à la disette et à la tourmente succèdent l'abondance et la paix ; l'âme comprend qu'avant les joies de la fête, elle a dû passer par l'épreuve et la préparation d'une sorte de vigile. Telle est la marche ordinaire et la loi de cet état de contemplation, où l'on subit la continuelle alternative de monter et de descendre, et où l'âme ne possède point d'équilibre stable, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au parfait repos. La perfection, qui consiste dans le parfait amour de Dieu et dans le mépris de soi, ne peut exister sans la double connaissance de Dieu et de soi-même. Le Seigneur doit donc nécessairement enseigner à l'âme l'une et l'autre science, tantôt l'exaltant et lui faisant goûter les douceurs de celle-ci, tantôt l'humiliant par les épreuves de celle-là ; jusqu'à ce que l'âme affermie dans l'habitude parfaite des vertus échappe à ces mouvements contraires. Car elle parvient alors à l'union avec Dieu, quelle trouve au sommet de l'échelle mystique et en qui elle se repose. Les degrés de cette contemplation qui dérive de Dieu, sont figurés en effet par l'échelle que Jacob vit dans son sommeil et sur laquelle les Anges montaient et descendaient, allant de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu qui se tenait au sommet de la mystérieuse échelle (Gen. XXVIII, 12, 13.). La sainte Ecriture nous apprend que ce songe arriva de nuit, pendant le sommeil de Jacob, pour nous insinuer combien la voie qu'on doit suivre pour monter à Dieu, est secrète et différente de celle que

peut tracer le jugement humain. Et c'est chose facile à comprendre ; car chaque jour il nous arrive de regarder comme un malheur ce qui nous serait un grand bien, comme de nous oublier et anéantir ; au contraire nous tenons pour meilleur et plus heureux le plaisir passager de jouir des consolations sensibles, qui causent souvent notre ruine.

Pour aller maintenant au fond du sujet, et pour parler de la raison majeure qui fait de la contemplation intime une sorte d'échelle mystique, nous dirons que ce nom lui vient surtout de ce qu'elle est une science d'amour. Cette connaissance illumine et embrase l'âme en même temps, pour la faire monter de degrés en degrés jusqu'à son souverain Bien ; il n'appartient qu'à l'amour d'unir la créature au Créateur. Mettons cette vérité dans une plus grande lumière, et indiquons ici les différents degrés de cet escalier divin, énumérant succinctement les signes et les effets de chacun d'eux, d'après saint Bernard et saint Thomas. On pourra ainsi apprécier, d'une certaine manière, quel degré on a atteint, cependant il faut dire que nous n'avons naturellement aucun moyen de les connaître, et de les définir parfaitement ; cet escalier d'amour étant le secret de Dieu, qui seul mesure ces choses et les pèse dans sa main.

CHAPITRE XIX.

Exposition des dix degrés de l'échelle mystique, d'après saint Bernard et saint Thomas : et d'abord, des cinq premiers.

Nous disons donc, que les degrés de cette échelle d'amour, par lesquels l'âme s'élève successivement jusqu'à Dieu, sont au nombre de dix. Le premier met l'âme dans une langueur qui lui est très favorable, et dont l'Epouse des Cantiques parle quand elle s'écrie : *Je vous conjure, ô filles de Jérusalem, si vous trouvez mon Bien-Aimé, de lui dire que je languis d'amour* (Cant., V, 8.). Cette maladie n'est point de celles qui conduisent à la mort, mais sert à manifester la gloire de Dieu. Grâce à elle l'âme, pressée de l'amour divin, meurt à ses convoitises et à tout ce qui n'est pas son Dieu, ainsi que le prouvent ces paroles de David : *Mon âme est tombée dans la défaillance* (Ps., CXLII, 7), dans l'attente de votre secours (Ps. CXVIII, 81), comme il l'ajoute dans un autre psaume. En perdant l'appétit et le goût, le malade change de visage ; ainsi l'âme dans ce degré d'amour perd le goût et l'attrait des choses créées ; et ses traits s'altèrent comme ceux d'un amant passionné. Or, la langueur n'atteint l'âme que si elle reçoit d'en haut ce feu brûlant, qui excite en elle cette espèce de fièvre spirituelle dont parle David dans ce verset : *Vous enverrez, ô Dieu, une pluie de votre choix sur l'âme qui est votre héritage ; elle en tombera malade, mais vous, par ce moyen, vous l'aurez perfectionnée* (Ps., LXVII, 10.). Cette fièvre et ce dégoût de toutes choses créées sont le premier degré que l'on rencontre, dès le début, en allant à Dieu. Nous nous en sommes suffisamment expliqués plus haut, quand nous parlions de l'anéantissement où l'âme se voit plongée à l'entrée de la voie purgative, lorsqu'elle met le pied sur cette échelle de la contemplation, et ne trouve ni

appui, ni goût, ni consolation, ni repos, de sorte que de ce premier degré elle passe aussitôt au suivant.

Au second degré l'âme se sent poussée à une incessante recherche du Seigneur. L'Epouse languissait pendant la nuit, et cherchait son BienAimé sur la couche où la retenait la langueur de ce premier amour. Ne l'ayant pas trouvé, elle s'écrie : *Je me lèverai... je chercherai celui qui est le Bien-Aimé de mon âme* (Cant., III, 2.). Sollicitude pleine d'ardeur et conforme au conseil de David : *Cherchez le Seigneur... sans cesse cherchez sa face* (Ps. CIV, 4), et ne vous arrêtez à rien avant de l'avoir trouvé. Ainsi faisait l'Epouse qui, après avoir demandé aux gardes où était son Bien-Aimé, passa outre et les quitta ; de même Marie Magdeleine, qui ne fit nulle attention aux Anges du sépulcre. Parvenue à ce degré, l'âme éprouve un si grand besoin de son Bien-Aimé, que partout elle le cherche ; en tout ce qu'elle pense, son souvenir revient à lui, en tout ce qu'elle dit, en tout ce qu'elle fait, elle parle de lui, elle s'occupe de lui. Qu'elle mange, qu'elle dorme, qu'elle veille ou qu'elle agisse, tout se rapporte à son Bien-Aimé, comme nous l'avons dit en parlant des anxiétés de l'amour. Mais ici l'amour n'est déjà plus languissant; il a pris des forces en ce second degré, et va bientôt, grâce à une nouvelle purification ténébreuse, passer au troisième, qui produit les effets suivants.

D'abord il communique à l'âme une vive ardeur, qui la presse d'agir et l'empêche de tomber dans la moindre défaillance. *Heureux l'homme qui craint le Seigneur : sa volonté sera tout entière à ses commandements* (Ps. CXI, 1.), dit le Prophète royal. Or si la crainte, qui est la fille de l'amour, cause une telle énergie de volonté, que ne fera pas l'amour lui-même ? Quand on est parvenu à ce degré, on tient pour bien petites toutes les grandes choses que l'on peut faire pour le Bien-Aimé ; leur nombre ne semble rien, et l'incendie d'amour qui embrase le cœur, fait paraître toujours trop courtes les longues heures passées à son service. Ainsi Jacob, épris de Rachel, comptait pour rien les

sept nouvelles années de service qu'il avait dû ajouter aux premières (Gen., XXIX, 20). Si l'amour de Jacob pour une créature était si puissant, quels ne seront pas les effets merveilleux de l'amour du Créateur, quand il s'empare d'un cœur arrivé à ce troisième degré ? L'amour excessif auquel l'âme est en proie, lui fait sentir, avec d'amers regrets, combien ses œuvres sont peu en rapport avec des désirs qui iraient jusqu'à lui faire souhaiter, et trouver doux, de se donner mille fois la mort pour Dieu. Malgré cela, elle se croit un être fort inutile et dont la vie est stérile. Il en résulte un autre admirable effet d'humilité : l'amour lui montrant d'abord tout ce que l'on doit à Dieu, puis lui faisant estimer défectueuses et imparfaites les actions qu'elle fait pour lui, elle se croit la plus mauvaise des créatures. Ses œuvres lui paraissant indignes du Divin Maître elles sont à ses propres yeux une nouvelle source de confusion et de peines intimes. Aussi est-elle loin d'avoir des sentiments de vaine gloire ou de présomption, et de se laisser aller à condamner les autres. Ces effets et beaucoup d'autres analogues, sont produits à ce troisième degré, et l'âme y puise le courage et la force dont elle a besoin pour gravir l'échelon suivant.

Le quatrième degré de cette échelle d'amour est un état de souffrance habituelle, supporté pour le Bien-Aimé sans jamais se lasser ; car, selon la parole de saint Augustin, l'amour réduit a néant les fardeaux les plus lourds (Lib. de Bono Viduit. Migne, Patr. Tom. XL, cap. XXI, pag. 448.). L'Épouse des Cantiques parvenue à ce degré, et désireuse de le franchir pour arriver au dernier, s'adressait ainsi à l'Époux : *Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras ; parce que l’amour est fort comme la mort, et le zèle de ses désirs ardent comme l’enfer* (Cant., VIII ,6.). L'esprit acquiert alors une telle vigueur, qu'il tient la chair entièrement soumise, et ne s'en soucie pas plus que l'arbre d'une feuille qui tombe. L'âme n'éprouve plus le besoin de chercher sa consolation ni son plaisir soit en Dieu, soit en aucune chose. Elle ne demande plus à Dieu de faveurs dans

un but de consolation égoïste ou d'intérêt propre; mais toute sa sollicitude est de s'efforcer de lui plaire et de le servir à tout prix, par l'unique considération de ce qu'il mérite et de ce qu'elle a reçu de lui. mon Dieu, mon Seigneur ! s'écrie-t-elle de cœur et d'âme, combien grand est le nombre de ceux qui cherchent en vous la consolation et la joie, ou qui tiennent à vos grâces et à vos faveurs ! mais qu'il est restreint le nombre de ceux qui veulent vous plaire et vous servir, même aux dépens de leur personne et de leurs intérêts ! La volonté de nous combler de vos grâces ne vous manque certes pas à vous, Seigneur ; mais il nous manque toujours, à nous, celle d'employer à votre service les bienfaits que nous avons reçus, pour vous obliger en quelque sorte à nous les renouveler sans cesse. Quelle n'est pas la sublimité de ce degré d'amour, où l'âme pressée par une ardeur irrésistible s'élance à la poursuite de son Epoux avec un immense désir de souffrir pour lui ! En retour, l'amour infini du Verbe de Dieu ne pouvant supporter de voir languir sa bien-aimée sans la soulager, vient ordinairement la visiter, et l'admet aux plus savoureuses douceurs et aux plus délicieuses jouissances de l'esprit. *Je me suis souvenu de vous*, nous dit-il dans Jérémie, *et j'ai eu compassion de votre jeunesse... quand vous m'avez suivi dans le désert* (Jer., II, 2) ; c'est-à-dire, au sens spirituel du mot, dans le détachement intérieur de toute créature, qui ne permet ni de s'arrêter ni de se reposer en quoi que ce soit de créé. Ce quatrième degré embrase l'âme, elle est dévorée d'un si vif désir de Dieu qu'elle a hâte de monter plus haut.

C'est le cinquième degré. Il imprime à l'âme une sainte impatience d'arriver à Dieu, son Bien-Aimé, de s'unir à lui et d'en jouir. L'amour de l'Épouse est alors si violent que tout retard, si court soit-il, lui paraît onéreux, insupportable, et sans fin. Partout elle croit rencontrer l'objet de son amour, et quand elle se voit frustrée dans son attente, ce qui lui arrive pour ainsi dire à chaque instant, elle languit et défaille selon le langage du Psalmiste : *Mon âme soupire, et tombe de*

défaillance dans les parvis du Seigneur (Ps. LXXXIII, 3). Ici l'amante veut s'unir à son souverain Bien ou mourir; semblable à Rachel qui, dans son désir d'avoir une postérité, disait à Jacob : *Donnez-moi des enfants, ou je mourrai* (Gen.. XXX, 1). L'âme se nourrit donc d'amour et s'en rassasie selon sa faim: c'est ce qui la prépare à monter au sixième degré dont nous allons énumérer les effets.

CHAPITRE XX.

Les cinq derniers degrés de l'amour.

Au sixième degré l'âme court vers Dieu d'un pas plus rapide et plus léger; son espérance fortifiée ne connaît plus de défaillances, l'amour lui donne des ailes. Isaïe nous en parle ainsi : *Ceux qui espèrent dans le Seigneur sentiront naître des forces nouvelles ; ils auront des ailes comme l'aigle ; ils courront sans fatigue ; ils marcheront toujours sans se lasser* (Is., XL, 31). *Comme le cerf soupire après les eaux*, dit encore à ce sujet le Psalmiste, *ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu* (Ps. XLI, 1) ! Le cerf pressé par la soif ne s'élance-t-il pas rapide à la recherche des eaux vives? Or, la charité qui s'est dilatée dans l'âme, et la purification presque totale qui s'est faite en elle, lui donnent une semblable agilité, selon l'expression de David : *J'ai préservé mes pas de toute iniquité, ainsi je suis allé, et j'ai couru vers vous* (Ps. LVIII, 5.). *J'ai couru*, dit-il encore, *dans la voie de vos commandements, lorsque vous m'avez dilaté le cœur* (Ps. CXVIII, 32.). De là l'âme passe ensuite à l'autre degré.

Au septième degré, l'âme est remplie d'une sainte hardiesse; violemment emportée par l'impétuosité de cette force amoureuse, elle n'attend plus pour agir la délibération de son jugement ; elle ne demande plus au conseil sa prudence pour se modérer ; la vaine pudeur n'est plus capable de la retenir, parce que les faveurs dont Dieu la comble alors la font agir avec une intrépide audace. En elle se vérifie cette parole de l'Apôtre : *La charité croit tout, espère tout, souffre tout* (1. ad Cor., XIII, 7.). Moïse agissait ainsi lorsqu'il disait au Seigneur : *Je vous conjure de pardonner à ce peuple cette faute ; ou, si vous ne le faites pas, effacez mon nom du livre de vie où vous l'avez inscrit* (Exod., XXXII, 3I, 32). Ces âmes obtiennent de Dieu tout ce qu'elles se sentent

inspirées de lui demander, selon ce mot de David: *Mettez vos délices dans le Seigneur, et il vous accordera ce que votre cœur désire* (Ps. XXXVI, 4.). Dans cet état l'Epouse s’enhardit jusqu'à lui demander *un baiser de sa bouche* (Cant., I, 1.). Toutefois, remarquons-le bien, l'âme ne doit pas se hasarder à solliciter une telle faveur, à moins de sentir intérieurement que le Roi est disposé à incliner vers elle le sceptre de sa bienveillance (Esth., VIII. 4.) ; de peur de se voir précipitée des degrés qu'elle a déjà gravis, et où l'humilité peut seule la soutenir. Cette liberté, cette hardiesse que l'âme reçoit de Dieu, l'encouragent à s'approcher toujours davantage du foyer de son amour ; elle se dispose ainsi à monter au huitième degré, où l'attend la joie de posséder son Bien-Aimé et de s'unir à lui.

Dans ce huitième degré, en effet, l'âme étreint son Bien-Aimé et s'attache inséparablement à lui, selon la parole de l'Épouse : *J’ai trouvé celui qu'aime mon âme ; je me suis emparée de lui et ne le laisserai point aller* (Cant., III, 4.). Les désirs de l'âme sont satisfaits, mais non d'une manière stable ; car à peine est-on arrivé à goûter ce bonheur qu'on doit y renoncer ; autrement ce serait, pour ainsi dire, jouir en cette vie de la béatitude éternelle. Le prophète Daniel connut ce bonheur, paraît-il, lorsqu'il lui fut dit de la part de Dieu *de se maintenir dans son degré parce qu'il était un homme de désirs* (Dan., X, 11.).

Parvenue au neuvième degré, qui est celui des parfaits, l'âme se sent brûler et consumer d'une ardeur toute suave pour Dieu. Cette suavité et cette ardeur sont entretenues directement par l'Esprit-Saint, à raison de son intime union avec Dieu. C'est pourquoi saint Grégoire dit, qu'au moment où les Apôtres reçurent visiblement le Saint-Esprit, ils furent enflammés d’un feu intérieur extrêmement suave (S. Greg. Hom. 30 in Evang. Migne, Patr. Lat. tom. LXXVI, pag. 1220.). Il est impossible de décrire tous les biens et toutes les grâces dont Dieu favorise l'âme dans cet état : aussi nous arrêterons - nous ici, nous réservant d'ailleurs de revenir plus tard sur ce

sujet. Nous dirons seulement, que de ce degré on arrive au dixième de l'échelle d'amour, lequel n'appartient plus à cette vie.

Au dixième et dernier degré l'âme, après avoir rompu les liens de la chair qui la retenaient captive ici-bas, est totalement assimilée à Dieu par la claire vision dont elle jouit immédiatement. Les âmes qui atteignent ce sommet sont en petit nombre ; l'amour a opéré en elles cette purification complète, que le Purgatoire accomplit ordinairement chez les autres après la mort. C'est pourquoi saint Matthieu nous dit : Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu’ils verront Dieu (S. Matth., V 8.). Or, comme nous l'avons déjà exposé, cette vision produit la ressemblance complète de l'âme avec Dieu, d'après ce mot de saint Jean : *Nous savons que, lorsque Jésus-Christ se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est* (I Joan., III, 2.). L'âme deviendra alors par tout son être semblable à Dieu : aussi pourra-t-on l'appeler, en effet, Dieu par participation.

Tel est l'escalier secret dont parle l'âme dans cette strophe. A la vérité, il l'est moins dans les degrés supérieurs; car l'amour qui opère de si grands effets, dévoile bien des merveilles. Mais, dans l'état de la claire vision, qui est le sommet de l'échelle mystique où Dieu daigne se reposer, il n'y a plus rien de caché pour l'âme, tant sa ressemblance avec Dieu est parfaite. Notre adorable Sauveur ne dit-il pas en ce sens : *En ce jour-là vous ne m'interrogerez plus sur rien* (S. Joan, XVI 23.). Jusque-là néanmoins, à quelque élévation que l'âme soit parvenue, il y aura toujours pour elle, et en proportion de son assimilation plus ou moins complète à la divine Essence, des mystères impénétrables. Voilà le secret de la théologie mystique ou de l'amour, par lequel l'âme sort d'elle-même et de toutes les créatures pour aller à Dieu ; car l'amour est comme le feu, il monte toujours en haut et semble vouloir chercher son centre dans la sphère supérieure.

CHAPITRE XXI.

Explication du mot déguisé. — Quels sont les différents aspects de ce déguisement dont l'âme se sert durant cette nuit.

Après avoir exposé les motifs pour lesquels l'âme donne à cette contemplation le nom d'escalier secret, il nous reste maintenant à expliquer ce dernier mot « déguisée », et à dire pourquoi elle est sortie déguisée par un escalier secret.

Dans le sens général du mot, se déguiser, c'est se cacher sous un vêtement que l'on ne porte pas ordinairement, soit pour témoigner de la volonté et du désir que l'on a de gagner, à la faveur de ce changement, les bonnes grâces et l'affection de celui qu'on aime par-dessus tout ; soit pour se dérober aux regards de ses ennemis et assurer ainsi le succès de son entreprise. Il est donc à propos de choisir de préférence les vêtements qui expriment le mieux les sentiments du cœur, ou qui sont les plus propres à dérouter la surveillance de nos adversaires. L'âme dont nous parlons, blessée de l'amour du Christ son Epoux, tient la même ligne de conduite, afin d'échapper plus sûrement à la maligne attention de ses ennemis : le démon, le monde et la chair. La livrée qu'elle prend est de trois couleurs différentes : blanche, verte et rouge, emblème des trois vertus théologales : la foi, l'espérance et la charité. Ornée de ces vertus, non seulement l'âme gagnera le coeur et les faveurs de son Bien-Aimé, mais encore elle sera à l'abri des attaques de ses trois adversaires.

La foi est une tunique intérieure d'une blancheur si éclatante, qu'elle éblouit la vue de tout entendement. L'âme qui en est revêtue passe inaperçue aux yeux du démon, et n'est pas exposée à ses embûches ; affermie dans la foi, elle est complètement en sûreté contre cet ennemi, le plus fort

et le plus astucieux de tous. Aussi saint Pierre ne trouve pas de meilleur bouclier que celui-là pour se garantir de ses assauts, quand il dit aux fidèles : *Résistez-lui donc, en demeurant fermes dans la foi* (I Petr., V, 9.). Il n'est pas non plus de vêtement intérieur qui dispose mieux l'âme à mériter la grâce de l'union avec son Bien-Aimé. Ce blanc vêtement de la foi est le principe et le fondement des autres vertus ; sans lui, comme le dit l'Apôtre : *Il est impossible de plaire à Dieu* (Hebr., XI, 6). Quand la foi est très vive, elle captive d'une façon merveilleuse les regards du divin Maître, qui déclare lui-même, par la bouche d'un de ses prophètes, qu'il épousera l'âme dans la foi (Os., II, 20), comme s'il disait : Si tu désires, ô âme fidèle, t'unir à moi et m'avoir pour Epoux, tu dois te revêtir intérieurement de la foi.

Cette blanche tunique de la foi enveloppe l'âme à la sortie de la nuit obscure, où elle cheminait, on s'en souvient, au milieu des ténèbres et des angoisses intérieures. Toute lumière étant alors refusée à son entendement, elle ne recevait aucun secours, ni du ciel qui paraissait entièrement fermé pour elle et où Dieu semblait se dérober à ses yeux ; ni de la terre, puisque ses directeurs étaient impuissants à la consoler. Cependant elle a soutenu avec constance le feu des tribulations, sans défaillir et sans manquer à son Bien-Aimé, qui voulait, au moyen de ces peines et de ces souffrances, éprouver la foi de son épouse, afin qu'elle pût s'appliquer en toute vérité cette parole de David : *C'est la parole de vos lèvres qui m'a soutenue dans ces rudes chemins* (Ps., XVI, 4.).

Par-dessus ce blanc vêtement de la foi, l'âme revêt la seconde livrée aux vertes couleurs. C'est le symbole de l'espérance par laquelle l'âme se soustrait à son second ennemi, qui est le monde. Quand une âme a placé en Dieu toute son espérance, elle acquiert une telle force et un tel courage, elle a un tel élan vers les choses éternelles, que l'univers entier lui apparaît, en comparaison de ce qu'elle espère, ce qu'il est en effet, vide et désert, mort et néant.

Elle se dépouille de tous les vains ajustements et des manières du monde ; son cœur, dégagé de tout, ne met plus son espoir dans rien de terrestre, mais uniquement dans ce qui est éternel ; il plane tellement au-dessus du monde que non seulement celui-ci ne peut plus l'atteindre ni se l'attacher, mais que ses yeux ne sauraient même plus l'apercevoir. Ainsi protégée par la verte livrée de ce déguisement, l'âme est à l'abri des atteintes de son second ennemi qui est le monde. Saint Paul appelle l'espérance *le casque du salut* (I ad Thessal., V, 8.). Le casque est une armure qui défend la tête, et la couvre si bien qu'il ne laisse passer par la visière que la lumière indispensable pour se conduire. L'espérance a ceci de particulier, qu'elle met à couvert tous les sens, qui sont comme la tête de l'homme ; elle les empêche de chercher leur satisfaction dans les choses du monde et les protège contre ses traits. Il n'y a dans ce casque que la visière, qui permet aux yeux de regarder en haut, et pas ailleurs. *Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur* (Ps. XXIV, 15.), dit David ; ils ne se lèvent point vers autre chose, dit ailleurs le même Prophète : *Comme les yeux de la servante sont attentifs aux mains de sa maîtresse, ainsi nos yeux sont fixés vers le Seigneur notre Dieu, et attendent qu'il ait pitié de nous* (Ibid., CXXII, 2).

Revêtue de cette verte livrée de l'espérance, l'âme ne trouve de contentement qu'en Dieu seul, elle détourne ses yeux de tout autre objet et les tient toujours attachés sur lui; c'est chose si agréable au Bien-Aimé qu'elle obtient de lui, on peut le dire en vérité, tout ce qu'elle en attend. V*ous avez blessé mon cœur d'un seul de vos regards* (Cant., IV, 9.), lui dit-il dans le Cantique des Cantiques. Sans cette parure de l'espérance en Dieu seul, l'âme serait inutilement sortie d'elle-même pour se livrer aux chastes aspirations de l'amour ; elle n'eût rien obtenu du Seigneur, car c'est l'opiniâtreté de l'espérance qui le touche et triomphe de lui. Cette espérance est aussi le déguisement sous lequel l'âme s'avance dans la nuit secrète et obscure, où elle marche si

dégagée de toute possession et de tout appui terrestres, que Dieu est l'unique objet de ses regards et de ses soins. *Elle mettrait plutôt sa bouche dans la poussière que de placer ailleurs son espérance* (Thren., III, 29.), comme le dit Jérémie.

Pour compléter ce déguisement, l'âme ajoute à la livrée blanche et verte une splendide robe rouge, symbole de la troisième vertu théologale, la charité. Non seulement celle-ci donne du relief aux deux couleurs précédentes, c'est-à-dire donne aux vertus que ces couleurs symbolisent toute leur valeur, mais encore elle élève l'âme jusqu'au trône de la Divinité, et la rend si resplendissante de charmes et de beauté qu'elle ose dire : *Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem ; c'est pourquoi le Roi m'a aimée et m'a introduite dans sa couche* (Cant, I, 4, et Brev. S. Aug. ad Laud.). Sous cette livrée de la charité, qui est celle de l'amour, l'âme est à couvert des atteintes de son troisième ennemi, c'est-à-dire de la chair, parce que là où réside le véritable amour de Dieu, il n'y a plus de place pour l'amour de soi. En outre, les autres vertus sont affermies par la charité, qui leur donne force et vigueur pour protéger l'âme, comme elle leur donne grâce et beauté pour la rendre agréable aux yeux du Bien-Aimé. Sans la charité, aucune vertu ne peut plaire à Dieu. C'est elle qui forme cette *couche d'or ces degrés de pourpre* (Ibid., III, 10), dont il est parlé dans les Cantiques, et où Dieu aime à se reposer. L'âme est revêtue de cette livrée rouge lorsque, « embrasée d'un amour plein d'anxiété », elle sort d'elle-même et de toutes les créatures au milieu des ténèbres, par l'escalier secret de la contemplation qui la conduit à la parfaite union de l'amour divin, où elle trouve le salut désiré.

Telles sont les trois couleurs du déguisement porté par l'âme dans cette nuit de la foi, pendant laquelle elle franchit les différents degrés de l'escalier mystique. C'est à leur merveilleuse disposition que l'âme doit de s’unir à Dieu par ses trois puissances : la mémoire, l'entendement et la volonté. La foi aveugle l'entendement et le dépouille de

toutes ses connaissances naturelles, pour le disposer à l'union de la Sagesse divine. L'espérance fait le vide dans la mémoire en éloignant d'elle toute possession des créatures, puisque, selon saint Paul, l*'espérance a pour objet ce qu'on ne possède pas* (Rom., VIII, 24). Elle bannit donc de la mémoire tout ce qu'on peut posséder en ce monde, et la remplit de ce qu'elle espère posséder plus tard. Lorsqu'on n'a plus d'espérance qu'en Dieu seul, la mémoire se trouve d'autant mieux préparée à l'union de l'amour qu'elle est plus complètement vide de tout le reste. Il en est de même pour la charité, car elle soustrait la volonté aux affections et aux appétits étrangers, pour les concentrer en Dieu seul; elle dispose ainsi cette puissance à l'union de l'amour divin. En résumé, ces trois vertus ayant pour fonction spéciale de détourner l'âme de tout ce qui est inférieur à Dieu, ont par là même pour office de préparer son union avec lui. Il est impossible d'arriver à la perfection de l'amour divin sans la triple livrée de ces vertus. Donc, pour atteindre l'objet auquel elle aspire, c'est-à-dire cette amoureuse et délectable union avec son Bien-Aimé, il a été absolument nécessaire que l'âme se revêtit de ce déguisement. Aussi est-ce pour elle une bonne fortune que d'avoir pu rencontrer le Seigneur, et d'avoir persévéré jusqu'au bout dans la poursuite de ses désirs, comme elle se hâte de le proclamer dans le vers suivant.

CHAPITRE XXII

Explication du troisième vers de la seconde strophe. Oh ! l'heureuse fortune !

Il est évident que ce dut être une heureuse fortune pour l'âme, de voir enfin le succès d'une entreprise qui la mettait à l'abri des attaques du démon, du monde et de sa propre sensualité, et l'établissait dans cette précieuse liberté de l'esprit, qui est un bien si envié de tous. Elle sortit alors joyeuse des régions inférieures pour s'élever en haut. Devenue toute céleste et divine, de terrestre et d'humaine qu'elle était auparavant, sa conversation est toute dans le ciel ; comme il arrive à ceux qui sont dans cet état de perfection, ainsi que je l'expliquerai bientôt. Je l'ai dit en commençant ce traité, mon but principal est d'instruire un grand nombre d'âmes qui ne comprennent rien à cette nuit obscure, qu'elles sont cependant appelées à traverser. Je crois l'avoir fait, imparfaitement sans doute, mais suffisamment néanmoins pour qu'elles puissent désormais se faire une idée assez exacte des grâces que cette bienheureuse nuit procure aux âmes, et de l'immense avantage qu'il y a pour elles à passer par ces épreuves. En sorte que, loin d'être épouvantées à l'heure de l'amertume et de l'angoisse, elles seront encouragées par l'espérance certaine des dons inappréciables, qui en découlent avec abondance. Nous allons voir maintenant, par le vers suivant, que l'âme a encore un nouveau motif de se dire heureuse.

CHAPITRE XXIII.

Exposition du quatrième vers. — De l'admirable et mystérieuse retraite qui est offerte à l'âme en cette nuit. — De l'impossibilité pour le démon de pénétrer en ce lieu, bien qu'il entre dans beaucoup d'autres endroits cachés.

Dans l'obscurité et en cachette.

Ces mots : « en cachette », signifient en secret, ou à l'abri de tous regards. En disant : « je sortis dans l'obscurité et en cachette », l'âme a dessein de faire mieux comprendre la complète sécurité de laquelle il est question dans le premier vers de cette strophe, et dont elle garde le sentiment dans ce chemin de l'union d'amour, grâce à la contemplation obscure.

L'âme veut encore nous apprendre que sa marche au milieu des ténèbres l'a dérobée aux regards du démon, et l'a mise à couvert de ses ruses et de ses embûches. Or, pourquoi l'âme jouit-elle d'une si grande liberté dans l'obscurité de cette contemplation, loin des atteintes de l'ennemi du genre humain ? En voici la raison : c'est que la contemplation infuse se répand secrètement et passivement en elle, tout à fait à l'insu des sens, et des puissances, tant extérieures qu'intérieures, de la partie sensitive. Par conséquent, non seulement l'âme est délivrée des obstacles, que la faiblesse de ses facultés naturelles pourrait lui susciter, mais encore elle échappe à la rage pleine d'envie du démon, qui ne peut connaître ce qui se passe dans le for intérieur de l'âme, qu'au moyen des puissances de cette partie sensitive. Aussi plus la communication est spirituelle, intime et étrangère aux sens, moins le démon peut l'atteindre et la saisir. Il importe donc beaucoup, pour la sécurité de l'âme, que les opérations surnaturelles se

passent complètement en dehors des sens de la partie inférieure, et soient ignorées d'eux. D'abord la communication spirituelle se répandra avec surabondance ; la faiblesse de la partie sensitive n'entravera plus la liberté de l'esprit ; alors l'âme s'avancera sûrement, parce que le démon ne pourra pas pénétrer jusque-là. Nous pouvons rapporter à ce sujet, dans un sens spirituel, cette parole du Sauveur : *Que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite* (S. Matth., VI, 3.). En d'autres termes : ce qui se passe à votre droite, dans la partie supérieure et spirituelle, doit rester ignoré de votre gauche, c’est-à-dire de la partie inférieure ou sensitive, et tout doit demeurer secret entre l'esprit et Dieu. A la vérité, le démon ne peut pénétrer directement la sublimité des communications spirituelles, intérieures et secrètes, qui existent dans l'âme. Néanmoins il reconnaît et conjecture, au grand calme et au profond silence que plusieurs d'entre elles établissent dans les sens et dans les puissances de la partie inférieure, que ces communications ont lieu, et qu'elles remplissent l'âme de précieux dons. Alors, voyant qu'il ne peut arriver à les combattre dans le fond intime de l'âme, il fait tous ses efforts pour agiter et troubler par des malaises, des craintes et des frayeurs, la partie sensitive, où il a un libre accès, afin de jeter ainsi la partie supérieure et spirituelle dans l'angoisse et dans l'inquiétude à l'égard des biens dont l'âme a le bonheur de jouir. Toutefois, quand cette effusion de la contemplation est concentrée tout entière dans l'esprit, et qu'elle y exerce uniquement son action, les artifices du démon pour l'entraver deviennent inutiles, et tournent même au profit de l'âme, en lui occasionnant une abondance d'amour et une paix plus profonde. Chose admirable en effet ! dès qu'elle s'aperçoit de la présence du perturbateur, l'âme se retire instinctivement au dedans d'elle-même, certaine d'y trouver un refuge plus éloigné de son ennemi, qui la dérobe à ses regards. Ainsi la paix et la joie que le démon prétendait lui enlever, prennent un

nouvel accroissement. Toutes ces vaines tentations de trouble ne peuvent franchir les limites extérieures, l'âme le sent parfaitement ; aussi se réjouit-elle de posséder dans son secret asile, cette paix tranquille et savoureuse de l'Époux, que ni le démon, ni le monde ne peuvent procurer ou enlever. Elle reconnaît la vérité de ce que dit à ce sujet l'Epouse des Cantiques : *Le lit de Salomon est environné de soixante guerriers... afin d'éloigner les frayeurs de la nuit* (Cant., III., 7, 8.). Sa chair et ses os peuvent être soumis encore à des tortures inouïes ; mais sa force et sa paix demeurent inébranlables.

Lorsque les sens participent à cette communication spirituelle, le démon parvient plus facilement à troubler l'esprit et à l'agiter de terreurs. Ce sont alors de si grandes souffrances, de telles peines dans l'âme, qu'elles dépassent toute expression. Comme la lutte s'engage d'esprit à esprit, l'horreur que le mauvais inspire au bon, c'est-à-dire à l'âme qu'il tourmente, est insupportable. L'Épouse le donne fort bien à entendre, quand elle raconte ce qui lui arriva, au moment où elle voulut entrer dans le recueillement intérieur pour jouir de ses délices : *Je suis descendue,* dit-elle*, dans le jardin des noyers, pour voir les fruits des vallées, et regarder si la vigne avait fleuri... Mais je n'ai pas pu savoir ; mon âme a été toute troublée en moi par les chariots d'Aminadab* (Cant., VI, 10, 11.), qui n'est autre que le démon.

Cette hostilité du démon se manifeste parfois lorsque Dieu se sert de l'entremise du bon Ange pour gratifier l'âme de ses faveurs. Par une permission d'en haut, l'ennemi peut s'en apercevoir, Dieu le voulant ainsi et l'autorisant à user de son pouvoir contre l'âme, afin qu'il ne puisse pas prétendre qu'on ne lui donne pas lieu de l'exercer et qu'on lui refuse l'occasion de combattre l'âme et d'en triompher, comme il s'en plaignait au sujet de Job (Job 1, 9.). C'est avec justice que Dieu donne aux deux adversaires : le bon et le mauvais Ange, des armes égales ; afin que la victoire de

l'âme soit méritoire, et que sa fidélité, victorieuse de la tentation, soit plus largement récompensée.

Telle est la cause pour laquelle Dieu se conduit ordinairement ainsi envers l'âme, dans ces circonstances, et donne pouvoir au malin esprit de l'inquiéter et de la tenter. Par exemple: si, par l'intermédiaire du bon Ange, l'âme est favorisée de véritables visions, Dieu permet également au mauvais Ange de lui en susciter de fausses qui ressemblent aux premières. D'après leur apparence, une âme imprudente peut être facilement égarée, ainsi qu'il arrive, en effet, pour un grand nombre. Nous en avons une preuve très frappante dans l'Exode (Exod., VII, 20, 22, et VIII. 6, 7.), où il est dit que tous les miracles opérés par Moïse furent représentés par les magiciens de Pharaon. Faisait-il venir des grenouilles, ils en produisaient aussi ; changeait-il l'eau en sang, ils renouvelaient le prodige, etc. Non seulement le démon imite ce genre de visions corporelles, mais encore il s'immisce dans les communications spirituelles, qui ont lieu par l'entremise du bon Ange. Il peut les apercevoir, car, selon la parole de Job : *Il voit tout ce qu'il y a de grand et de sublime* (Job. XLI, 25), il se glisse partout et imite ces choses comme il peut. Mais comme c'est le propre de l'esprit de n'avoir ni forme, ni figure, l'Ange de ténèbres ne peut imiter ni contrefaire les communications purement spirituelles aussi facilement que les autres, qui sont représentées sous des formes ou des figures sensibles.

Il saisit le moment où le bon Ange s'apprête à communiquer à l'âme la contemplation spirituelle, pour lui inspirer des terreurs et répandre le trouble dans son esprit. L'âme peut quelquefois s'en délivrer assez promptement, ces frayeurs ne lui font aucune impression, et elle parvient à se recueillir en elle-même avec l'aide de son bon Ange qui la soutient. D'autres fois Dieu permet que ce trouble et ces frayeurs se prolongent davantage ; la souffrance devient alors si intense qu'aucun tourment de cette vie ne peut lui être comparé, et que son seul souvenir est un vrai supplice.

Tout ce que nous venons de dire s'opère sans que l'âme y prenne une part active ; elle ne fait rien pour attirer ou repousser ces représentations et ces sentiments qui lui sont étrangers. Mais qu'on ne l'ignore pas, si Dieu permet au démon de l'obséder ainsi par des terreurs spirituelles, c'est afin de la purifier et de la disposer par cette laborieuse préparation à une grande joie, et aux nouvelles faveurs qu'il veut lui communiquer. Le Seigneur ne mortifie jamais que pour vivifier, il n'humilie que pour exalter. C'est ce que l'âme éprouve bientôt; après avoir supporté l'épreuve de la purification ténébreuse, elle entre, en proportion de sa souffrance, dans une savoureuse contemplation spirituelle dont la sublimité atteint parfois un tel degré, que le langage humain est impuissant à l'exprimer.

Tout ce qui précède se doit entendre des communications que Dieu fait à l'âme par le ministère de son bon Ange ; mais, comme on l'a vu, sa retraite n'est pas alors si secrète et si obscure que l'âme y soit en complète sûreté, et entièrement à l'abri des regards scrutateurs de l'ennemi. Le vers dont nous développons ici le sens trouve une plus juste application si c'est Dieu lui-même qui visite l'âme, car les faveurs spirituelles qu'elle reçoit sont complètement cachées dans une obscurité inaccessible au démon. Comme Dieu est le souverain Maître des cœurs, il demeure substantiellement dans ce sanctuaire où aucun esprit, bon ou mauvais, ne peut entrer pour connaître ce qui s'y passe, et pénétrer le secret de ces communications intimes. Elles sont divines et souveraines, puisque le Seigneur lui-même en est l'auteur ; aussi peut-on les comparer à une sorte d'attouchement substantiel qui opère l'union de l'âme avec Dieu. Il en est qui engendrent le plus sublime degré d'oraison, et procurent à l'âme le plus grand bien-être qu'elle ait jamais ressenti. Ce sont ces attouchements que l'âme sollicite dans le Cantique des Cantiques en disant : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche* (Cant., I, 1.). Les rapports qui sont établis alors avec Dieu sont si intimes, et

l'âme les souhaite avec une telle anxiété, qu'elle estime ces divines touches préférables à toutes les autres faveurs qu'il peut lui faire. C'est pourquoi l'Épouse, après avoir chanté les grâces nombreuses dont elle a été l'objet, ne se trouvant pas encore rassasiée, demande avec ardeur ces attouchements divins : *Qui me donnera, ô mon frère, dit-elle, de vous trouver sur le sein de ma mère, de vous rencontrer seul dehors et de vous donner un baiser afin qu'à l'avenir personne ne me méprise plus* (Cant., VIII, 1) ? Elle exprime par là son désir de se voir seule à seul avec Dieu, et de ne communiquer avec lui qu'à l'écart et à l'insu de toutes les créatures ; c'est là ce que signifient ces mots: seul, dehors. Lorsqu'avec une entière liberté d'esprit, l'âme jouit de ces biens spirituels, elle les savoure dans une paix intime, sans ressentir aucune opposition du côté de la partie sensitive, et sans que le démon puisse se servir de celle-ci pour inquiéter l'âme. Dans ce cas, il n'ose en aucune manière l'attaquer ; il n'y réussirait pas, du reste, puisqu'il ne peut rien comprendre à ces divins attouchements qui ont lieu de la substance de l'âme à la substance de Dieu, dans le commerce d'une intime connaissance amoureuse. Personne ne peut prétendre à ce bonheur sans avoir passé par une purification complète, par la nudité de l'esprit et avant de s'être enfoncé dans l'obscure retraite inaccessible à toute créature. C'est dans l'obscurité de cette bienheureuse cachette que l'âme consomme son union d'amour avec Dieu ; aussi a-t-elle raison d'aimer à redire ; « Dans l'obscurité et en cachette. »

Lorsque ces faveurs s'accordent totalement en secret, c'est-à dire à l'esprit seulement, il arrive quelquefois que l'âme, au moment où ces choses se passent, se voit, sans saisir le mystère, si élevée au-dessus de sa partie inférieure, qu'elle constate dans son intérieur comme deux êtres distincts, dont l'un semble n'avoir rien de commun avec l'autre, tant ils sont séparés par une incommensurable distance. Et jusqu'à un certain point ceci est exact, car le

mode d'opération, actuel de l'âme étant plus divin qu'humain, la partie sensitive y est complètement étrangère. L'âme est donc entièrement spiritualisée, ses passions et ses appétits spirituels s'éteignent, et n'arrivent plus à ces hauteurs où l'âme se retire dans le secret de la contemplation unitive. Après avoir ainsi parlé de ce qu'elle éprouve dans sa partie supérieure, l'âme passe au vers suivant.

CHAPITRE XXIV.

Fin de l'explication de la seconde strophe.

Alors que ma demeure était pacifiée.

L'âme semble dire : je suis sortie à la recherche de l'amour, pour acquérir ce bien de l'union divine, pendant que les parties supérieure et inférieure de moi-même s'apaisaient dans le calme de leurs puissances et de leurs appétits.

La lutte et la purification de l'âme au milieu de la nuit obscure ont lieu d'une double manière, comme nous l'avons vu ; c'est-à-dire qu'elles ont pour théâtre les sens, les facultés et les passions de la partie sensitive et de la partie spirituelle. C'est donc un double repos, une double paix que l'âme obtient, en ce qui regarde chacune de ces deux parties, par rapport à leurs puissances et à leurs appétits. Elle répète deux fois le même vers, à cause de cette double faculté sensitive et spirituelle qu'il lui a fallu réformer, ordonner et régler, chacune dans sa sphère respective, avant d'arriver à la parfaite union d'amour. L'âme se voit ainsi rétablie dans l'harmonieux état d'innocence où était Adam, sans parvenir toutefois à être complètement délivrée des tentations de la partie inférieure. Le vers qui dans la première strophe a été appliqué à la pacification de la partie inférieure et sensitive, se doit donc entendre particulièrement, dans celle-ci, du calme de la partie supérieure et spirituelle : tel est le motif de cette répétition.

Autant que le permet la condition de la vie présente, l'âme peut arriver à conserver sa demeure spirituelle dans cet état permanent de parfait repos, par le moyen des actes d'union divine en quelque sorte substantiels, dont nous venons de parler. Dieu les produit en elle d'une manière

mystérieuse et cachée, sans que le démon, le monde ou les passions y puissent venir semer le trouble. Ainsi purifiée, établie et affermie dans la paix, elle a la stabilité qui lui permet de goûter constamment cette union durable, qui est comme le mariage divin de l'âme avec le Fils de Dieu. A peine ces deux demeures de l'âme sont-elles apaisées et fortement concentrées en un seul point, avec toutes leurs dépendances, c'est-à-dire avec leurs facultés et leurs passions endormies et silencieuses pour toutes les choses d'en bas ou d'en haut, qu'aussitôt la Sagesse divine s'unit à l'âme et on prend possession, en resserrant les nœuds sacrés de l'amour. Alors se réalise cette parole: *Lorsque tout reposait dans un paisible silence, et que la nuit était au milieu de sa course, votre parole toute puissante est descendue du ciel et de son trône royal, comme un guerrier invincible qui se jette au milieu de la mêlée* (Sap., XVIII, 14, 15.). L'Épouse des Cantiques exprime la même pensée, quand elle dit *qu'après avoir rencontré les soldats qui montent la garde autour de la ville, qui l'ont blessée et lui ont enlevé son manteau, elle a enfin trouvé celui que son cœur aime* (Cant., V, 7. — Ibid. III, 4.). Sans une grande pureté, impossible de prétendre à une semblable union. Or, cette pureté ne s'obtient qu'au prix d'un dépouillement absolu de tout le créé, et d'une sévère mortification, que figurent l'enlèvement du manteau de l'Epouse, et les blessures qu'elle a reçues au milieu de la nuit dans sa course à la recherche de l'Époux. Elle ne pouvait pas être revêtue du manteau nuptial, l'unique objet de ses désirs, avant d'avoir rejeté au loin ses anciens vêtements.

Quiconque refusera de sortir pendant la nuit à la recherche du Bien-Aimé, quiconque ne consentira pas à se mortifier et à renoncer à sa volonté propre, mais prétendra imiter l'Épouse en le cherchant commodément dans son lit, ne parviendra jamais à le rencontrer ; car cette âme dit ne l'avoir trouvé qu'au prix des angoisses de l'amour et en sortant dans les ténèbres.

CHAPITRE XXV.

Exposition rapide de la troisième strophe.

A la faveur de cette heureuse nuit,
Personne ne me voyait,
Et moi je ne regardais rien ;
Je n'avais ni guide ni lumière,
Excepté celle qui brillait dans mon cœur.

L'âme continuant à employer la métaphore de la nuit naturelle pour expliquer ce qui a lieu dans la nuit spirituelle, continue son cantique et exalte ici trois merveilleuses propriétés de cette nuit. A la faveur de ses ténèbres, elle a trouvé le moyen de parvenir vite et sûrement à l'accomplissement de son dessein.

Premièrement elle dit que, dans cette bienheureuse nuit de contemplation. Dieu la conduit par une voie si solitaire, si secrète, si dégagée, si éloignée des sens et de tout ce qui leur appartient, que rien de créé ne saurait l'atteindre, ni lui inspirer un attrait qui la détournerait ou l'arrêterait dans ce chemin de l'union d'amour.

La seconde propriété dont il est question découle des ténèbres mêmes de cette nuit spirituelle, où toutes les puissances de la partie supérieure sont plongées dans l'obscurité. Il en résulte que l'âme, réduite à l'impossibilité de porter ses regards sur aucune chose, les fixe en Dieu seul, ne s'arrêtant à rien en dehors de lui. Désormais elle est affranchie de tous les obstacles que les formes, les figures, les idées des choses naturelles apportent d'ordinaire à l'union constante de l'âme avec Dieu.

La troisième propriété, est que sans avoir le secours de la lumière intérieure particulière à l'entendement, ni l'appui extérieur d'aucun guide qui la soutienne dans ces sentiers

élevés, privée qu'elle est de toutes choses par les épaisses ténèbres qui l'environnent, l'âme est forte néanmoins de la foi et de l'amour qui l'embrasent, et qui la sollicitent de livrer son cœur au BienAimé. Elle marche sous la conduite de ces seuls guides, et sans savoir comment elle vole à Dieu en suivant ses chemins solitaires.

FIN DE LA NUIT OBSCURE.

Audio MP3 ePUB/iBook MOBI/Kindle

Table des matières